B.176 51601/A TIS

TRAITE
DES
NERFS.

TOME IV.

18. F.

53750

TRAITÉ
DES
NERFS,
ET
DE LEURS MALADIES;

PAR M. TISSOT,

D. M. DE LA S. R. DE LONDRES, DES SOC. ACAD. DE BASLE, BERNE, ROTERDAM, ET DE LA S. R. DE MÉD. DE PARIS.

Series Junctura que pollet.

TOME IV.

A AVIGNON,
Chez CHAMBEAU, Imprimeur-Libraire.

1800.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

TRAITÉ DES NERFS ET DE LEURS MALADIES.

CHAPITRE X.

Des ſympathies.

ARTICLE I.

§. 1. TElle eſt l'admirable conſtitution de l'homme & de l'animal, que ces parties dont les fonctions paroiſſent ſi différentes ſont cependant enchaînées de façon qu'elles influent toutes du plus au moins les unes ſur les autres ; cette vérité a déjà été vue & ſon importance

bien appréciée par les premiers médecins ; Hippocrate l'a exprimée avec son énergie ordinaire (*a*) ; & il n'eſt que trop démontré par une multitude de faits qu'il n'y a aucune partie du corps, qui fortement irritée, ne puiſſe irriter tout le corps. Mais outre cette harmonie générale, il y a différentes parties qui ont entr'elles une liaiſon plus étroite, qui ſont unies par différens moyens, de façon que l'état de l'une influe d'une façon très-marquée ſur l'autre, ou au moins eſt altérée par les changemens qu'elle éprouve ; c'eſt la force du *ſympathia* des Grecs & du *conſenſus* des Latins ; & elle en ſouffre quelquefois au point que l'effet eſt beaucoup plus marqué ſur la partie en ſympathie que ſur celle qui eſt primitivement affectée ; c'eſt ainſi que le calcul des reins où on ne le ſent pas occaſionne quelquefois des vomiſſemens continuels, & que des aigreurs dans l'eſtomac, où elles n'occaſionnent aucune douleur, donnent des douleurs de

(*a*) Ξυρροια μια, Ξυμπνοια μια, Ξυμπαθεια παντα. *De alim. De locis in homine*, Foeſius p. 408. il dit, que chaque partie du corps peut entraîner la maladie d'un autre.

tête, des vertiges, des convulsions à une femme délicate (*b*). Les symptômes alors ne désignent point la partie véritablement malade, & il est aisé de comprendre à quelles erreurs dangereuses on seroit exposé, si l'on n'avoit pas une idée nette de cette loi du corps animal qui produit les maladies sympathiques; & si l'on n'avoit pas des moyens de distinguer celles qui le sont de celles qui ne le sont pas; on comprend encore combien il est important de savoir que le vomissement peut avoir sa cause dans les reins, & que le vertige peut dépendre de l'estomac; & combien il est nécessaire de distinguer les maladies de cette espece de toutes les autres; pour cela il faut faire connoître les causes différentes de ces sympathies, donner des observations sur les différens effets qu'elles produisent, indiquer en même tems les caracteres auxquels on peut les recon-

---

(*b*) *Consensus est physicus partium corporis humani sentientium nexus, quo una earum graviter affecta & mutata, aliis, cum ipsa per vasa nervosque connexis, simul insignem affert mutationem.* Buchner *de mutuâ uteri cum ventriculo consensione.* Hal. 1753. §. 4.

noître, & remarquer les attentions de traitement qu'elles exigent. Pluſieurs auteurs ont ſenti l'importance de cette matiere & s'en ſont occupés ; Hippocrate avoit déjà vu que l'inflammation du diaphragme occaſionne la phrénéſie, & que les nerfs du pied irrités produiſent des convulſions générales ; Aretée en donne des exemples tirés des maux de reins & de l'épilepſie ; Galien en a obſervé pluſieurs, & a ſur-tout remarqué la prodigieuſe influence de la partie ſupérieure de l'eſtomac ſur la tête ; ſi elle eſt irritée, il peut, dit il, en réſulter des léthargies, des convulſions, l'épilepſie, & même la cataracte ; il avoit auſſi très-bien vu la ſympathie entre l'uterus & l'eſtomac. Cœlius Aurelianus a auſſi prouvé la grande influence de cette derniere partie ſur tout le corps ; Fernel a placé dans ſa pathologie un chapitre *de morbo per conſenſum* ; Ballonius donne des exemples de maladies ſympathiques, & avertit qu'on doit prendre bien garde à ne pas appliquer les remedes ſur la partie qui ne ſouffre que par ſympathie ; *Amb.* Paré en a conſervé un bel exemple en rapportant l'hiſtoire de la piquüre du nerf du bras de Charles IX, à qui cette

piquûre donna des convulsions ; L. Mercatus a aussi quelques observations ; Sennert en parle en traitant des différences des maladies ; Riviere en parla plus au long après lui ; mais C. Pison est le premier qui ait établi bien distinctement que beaucoup de phénomenes que l'on ne pouvoit pas expliquer ; dépendoient du consensus entre les différentes parties auxquelles la sixieme paire se distribue, & qu'il suffisoit d'en suivre la distribution pour s'en assurer (*c*). Quarante ans après lui, Willis qui avoit du génie, qui étoit anatomiste & praticien, & qui le premier a vu toute l'étendue de l'influence du genre nerveux sur toutes les fonctions animales, indiqua plusieurs exemples de sympathies ; Vieussens consacre un chapitre à examiner celles qui dépendent de la huitieme paire, & un à celles qui viennent de la sixieme. Morton, Valentini, Etmuller, le chevalier Sibald, en parlant des maladies d'Ecosse (*d*), Baglivi en différens endroits, en

(*c*) *De morb. a colluv. seros.* p. 150.

(*d*) *Scotia illustrata sive prodromus historiæ naturalis*, fol. Edimb. 1696. p. 46.

traitent auſſi (*e*) ; mais celui qui le premier a traité cette matiere dans un ouvrage particulier, eſt M. Rega, profeſ-

(*e*) Bauſner, & non pas Baumer, comme je le vois dans un ouvrage moderne ſur les ſympathies, donna en 1656, un petit ouvrage *de conſenſu* : mais il a eu un autre but que celui d'écrire ſur l'eſpece de ſympathie dont traite cet article ; il s'eſt propoſé, & ce but étoit utile, de faire voir les ſecours que différentes parties ſe prêtent réciproquement, de montrer comment pluſieurs concourent à la fonction d'une ſeule, comment toutes les parties travaillent pour toutes ; *conſenſus* chez lui ſignifie concours & non pas ſympathie, qu'il déſigne par le mot *conſenſus occultus*, qui n'eſt pas ſon objet, mais dont il parle cependant occaſionnellement dans quelques endroits. Irrité contre les *facultés* qui étoient alors le grand agent des écoles & par leſquelles on expliquoit tout, mais qui ſelon Bauſner n'expliquoient rien, & étoient incapables de ſatisfaire quelqu'un qui aime la vérité, il chercha dans le concours de l'action des différentes parties, l'explication des fonctions que l'on attribuoit à la faculté d'une ſeule, & le titre même de ſon ouvrage l'annonce. *Barth.* Bauſneri. *De conſenſu partium corporis humani Lib. III. in quibus ea omnia, quæ ad quamque actionem, quoquo modo in homine, concurrunt ; recenſentur actionum modus, ut & conſenſus ratio explicatur, adeoque univerſa hominis œconomia traditur.* 12. Amſt. 1656 Bauſner n'étoit pas médecin.

ſeur en médecine & très-habile médecin à Louvain ; il publia en 1721 un ouvrage très-bien fait, dans lequel il donne une notice de ce que l'on trouve ſur ce ſujet dans les auteurs qui l'ont précédé ; il traite enſuite de la ſympathie en général, & après cela il paſſe au détail des ſympathies des principales parties avec toutes les autres ; il commence par la tête, & il inſiſte particuliérement ſur la ſympathie de l'eſtomac qui eſt celle qui eſt la plus marquée ; cinq ans plus tard, M. Senac donna ſur les mouvemens ſympathiques un chapitre très-bien fait & très-intéreſſant, qui, après quarante ans, a paſſé tout entier & ſans aucune amélioration dans l'Encyclopédie, & que l'auteur du dictionnaire raiſonné d'anatomie & de phyſiologie a copié exactement M. Boerhaave traite la même matiere dans ſes leçons ſur les maux de nerfs. M. Hofman trop peu priſé aujourd'hui, en a traité très-habilement, & M. Kaau Boerhaave dans ſon ouvrage ſur *l'impetum faciens* développa la doctrine de M. Boerhaave, M. Whytt a fait de cette matiere le premier chapitre de ſon ouvrage ; M. Meckel a donné fort en détail l'hiſtoire

des ſympathies qui dépendent de la cinquieme paire ; M. Haller aſſigna cinq cauſes à ce conſenſus dans ſes *primæ lineæ*, & deux ans après, cette matiere fut traitée très-méthodiquement, & d'après ſes principes, dans une théſe ſoutenue ſous ſa préſidence (*f*) ; depuis lors il a paru quelques autres diſſertations ſur différens points de cette doctrine ; celle de M. J. H. Rahn (*g*), mérite d'être diſtinguée de toutes les autres, & doit être conſervée.

§. 2. Je ne me propoſe ici de traiter que des ſympathies nerveuſes, ſuppoſé même qu'il y en ait d'autres ; mais je préſenterai cependant en peu de mots toutes les cauſes admiſes par M. Haller ; il paroît, dit-il, que ces ſympathies ſi célebres dans la pratique de la médecine dépendent 1°. de la communication de tous les vaiſſeaux, qui fait que quand les humeurs ſont repouſſées de quelque partie, elles ſe portent en trop grande abondance ſur une autre, comme quand

(*f*) Dan. Langhans *de conſenſu partium*. Gœtt. 4°. 1749.

(*g*) *Mirum inter caput & viſcera abdominis commercium*. Gœtt. 1771.

le froid de pied donne mal à la tête ; & comme cette communication s'étend à toutes les eſpeces de vaiſſeaux, & que l'abſorption d'une humeur, pompée dans une partie & portée ſur une autre, produit le même effet que le reflux méchanique, on comprend & l'on voit tous les jours que cette cauſe peut opérer beaucoup d'effets différens ; mais il faut bien faire attention que pluſieurs de ces effets appartiennent plutôt aux métaſtaſes qu'aux ſympathies.

2°. De l'analogie entre l'organiſation & les uſages de deux parties ; d'où il réſulte que les mêmes cauſes produiſent ſur l'une & ſur l'autre des changemens ſemblables ; c'eſt de là que dépend le rapport entre l'uterus & les mamelles ; rapport attribué depuis Galien à l'anaſtomoſe des épigaſtriques & des mammaires, mais qui ne peut preſque jamais en dépendre. Je remarquerai ſur cette ſeconde cauſe que cette ſympathie ne répond pas préciſément à l'idée que l'on doit avoir des ſympathies, puiſqu'ici une partie ne ſouffre pas préciſément, parce que l'autre ſouffre ; mais elles ſouffrent en même tems, parce qu'étant analogues dans leur ſtructure & deſtinées

aux mêmes fonctions, les mêmes cauſes les affectent l'une & l'autre. C'eſt à ce principe que M. Haller attribue un phénomene qui ſe préſente trop ſouvent en pratique ; c'eſt que l'engorgement d'une glande conglobée eſt ſuivi de l'engorgement de toutes les autres ; c'eſt encore à l'analogie entre les vaiſſeaux exhalans de la peau & des inteſtins qu'il attribue les diarrhées qui ſurviennent à la ſuppreſſion de la tranſpiration ; mais il faut avouer que c'eſt plutôt ici une métaſtaſe, ou une criſe ſuccedanée, qu'une ſympathie.

3°. De la continuité des membranes ; & de-là naiſſent le prurit du gland quand on a la pierre dans la veſſie, l'utilité de la diarrhée dans la ſurdité, & la démangeaiſon du nez quand on a des vers ; le premier & le dernier exemple appartiennent véritablement aux ſympathies ; mais la diarrhée qui emporte la ſurdité eſt une véritable criſe ; & dans les deux autres cas n'eſt-ce pas des nerfs que dépend ce qu'on attribue à la continuité des membranes ? Si ces membranes n'étoient pas tapiſſées de nerfs, ces ſympathies auroient elles lieu ? M Senac ne l'a pas penſé, & il rejette abſolu-

ment les ſympathies par les membranes, qui, perdant, dit-il, tout ſentiment dès qu'elles ſont dépouillées de nerfs, ne peuvent point être la cauſe des accidens qui s'étendent d'une partie à l'autre (*h*). M. Kaau paroît avoir penſé comme M. Senac; M. Whytt eſt dans la même idée, & dit très-poſitivement que toutes ces ſympathies, attribuées par beaucoup d'auteurs à la toile cellulaire, aux vaiſſeaux ſanguins, aux membranes, à la ſimilarité des parties, ſi on les examine attentivement, paroîtront toutes ou dépendre des nerfs, ou n'être point de vraies ſympathies (*i*). Il paroît même qu'il ne peut y avoir eu ici de différence que dans la façon de s'exprimer, & non pas dans celle de penſer, & aucun phyſiologiſte n'a voulu dire que la communication du ſentiment ſe fît d'un endroit à l'autre autrement que par les nerfs.

4°. Des nerfs & de leurs anaſtomoſes; c'eſt à cette claſſe qu'appartient

---

(*h*) *Anatomie d'Heiſter, les mouvemens ſympathiques.*

(*i*) §. 13. p. 32.

l'agacemennt des dents qui eſt la ſuite de certains bruits, parce que les anaſtomoſes de la cinquieme paire avec la ſeptieme ſont cauſe que les ſons qui affectent celle-ci d'une certaine façon, agiſſent ſur la premiere ; c'eſt de la même cauſe que réſulte ce que l'on obſerve ſouvent, que l'affection d'un œil agit ſur l'autre (*k*), & n'agit pas de même ſur l'oreille ; c'eſt encore par la même raiſon que la pierre dans les reins donne des vomiſſemens.

5°. Du cerveau même, qui eſt le centre des communications nerveuſes, & l'on verra plus bas que c'eſt proprement là ſeule. De-là vient que l'irritation d'un ſeul nerf produit des convulſions dans tout le corps, & qu'un vice local dans les extrémités peut produire l'épilepſie la plus forte. Il eſt aiſé de voir que ces deux claſſes ne différent proprement, dans l'idée même de ceux qui les admet-

(*k*) Si quand un œil eſt malade, l'autre le devient auſſi, cela ne dépend-il pas principalement de ce qu'étant parfaitement ſemblables, les mêmes cauſes ont les mêmes influences ? Ce qui rangeroit cette ſympathie parmi celles de la ſeconde claſſe.

tent toutes, que par le degré ; une cauſe médiocre produira une affection ſympathique dans les nerfs les plus voiſins ; plus forte elle entraînera tout le genre nerveux ; la pierre dans les reins qui produit des vomiſſemens peut auſſi produire des convulſions générales ; & chez quelqu'un qui a le genre nerveux très-délicat, ce même bruit aigre qui ne produit ordinairement que le grincement des dents peut jetter tous les muſcles dans des convulſions très-fortes.

6°. La derniere eſpece de conſenſus eſt celle qui ſe fait par le tiſſu cellulaire, qui eſt étendu preſque dans tout le corps & dont les affections dans une partie ſe communiquent ſouvent de proche en proche dans toutes les autres, à cette claſſe appartiennent la plûpart des hydropiſies, les routes cachées & obſcures du pus, ces extravaſations qui paſſent d'une partie à l'autre, l'extenſion rapide & prodigieuſe, de l'emphyſème ; mais j'avoue que le mot ſympathie ne me paroît pas exact ici ; il n'y a proprement même jamais ſympathie ; c'eſt, ou extenſion du ſiege de la maladie ; ainſi quand dans l'anaſarque le tiſſu cellulaire du bas de la jambe eſt infiltré, l'infiltra-

tion monte plus haut ; où transport d'une partie à l'autre, comme quand par le séjour au lit les jambes désenflent en partie, & le tissu cellulaire de la tête ou du cou s'engorge.

§. 3. On voit par les réflexions que j'ai faites en rapportant ces différentes classes de sympathies, qu'il y en a plusieurs qui appartiennent plutôt aux changemens, aux extensions, aux transports de maladies qu'aux sympathies dans le vrai sens de ce mot : ce n'est vraisemblablement que les nerfs seuls qui peuvent produire de vraies sympathies (*l*), & y en eût-il réellement d'autres, ce sont les seules dont je doive m'occuper ici. En présentant les principaux exemples de maladies sympathiques, on pourroit les ranger, ou selon l'ordre des différentes paires, c'est la méthode que l'on a suivie

(*l*) M. Haller a sans doute en lui-même cette idée, puisqu'il demande *An sympathiæ partium à nervis ?* Et répond *Sic videtur ex morbis hysfericis* &c. De origine nervi intercost. thes. 3. M. Hofman n'admettoit d'après Etmuller que des sympathies nerveuses ; Zygæus avant Etmuller avoit aussi rejetté les autres causes, & M. Whytt n'en reconnoît, & prouve qu'il n'y en a proprement point d'autres.

dans une dissertation soutenue à Vienne (*m*) ; ou les rapporter aux trois paires sympathiques, la cinquieme, l'intercostale, & la huitieme, en suivant Vieussens & M. Meckel, dont le premier a détaillé celles de la sixieme & de la huitieme paire, & le second celles de la cinquieme à laquelle il attribue cinq usages très importans : *a* d'établir un commerce étroit entre la face, le tronc & les extrémités ; *b* d'établir cemême commerce entre les parties vitales & les différentes parties de la tête ; *c* d'opérer les changemens du visage dans les passions ; *d* de contribuer à la perfection de presque tous les sens ; *e* d'opérer les mouvemens des muscles du visage (*n*) ; ou enfin les rapporter aux différentes parties, & c'est l'ordre qui a été le plus généralement suivi & qui est peut-être le plus commode pour les praticiens ; mais pour éviter les répétitions, il ne faut s'astreindre trop servilement à aucun. Je les rangerai sous les quatre articles suivans ; des sympathies du cerveau, & de

(*m*) Egger. *De consensu nervorum.*
(*n*) *De quint. part nervor.* §. 107.

celles des autres parties de la tête ; des ſympathies de la poitrine ; de celles de tous les viſceres renfermés dans le bas ventre qui ſont les plus nombreuſes ; de celles des tégumens ou des parties externes, parmi leſquelles il y en a de très-frappantes.

ARTICLE II.

Des ſympathies du cerveau, & des autres parties de la tête.

§. 4. On peut enviſager le cerveau comme la racine de tous les nerfs, & par-là même il n'y a aucune partie qui ne puiſſe être léſée, ſi le cerveau ſe trouve léſé lui-même dans les endroits d'où les nerfs qu'elle reçoit tirent leur origine ; ainſi on peut établir que tout le corps ſympathiſe avec le cerveau ; mais on peut cependant auſſi remarquer que cet organe a une ſympathie plus étroite avec certaines parties, celles ſans doute qui ont plus de nerfs & dont les fonctions ſouffrent un dérangement plus conſidérable par les léſions des nerfs. Cette ſympathie générale du cerveau avec tout le corps, & de tout le corps avec le cer-

veau, mérite d'autant plus notre attention qu'elle eſt ſans doute la baſe de toutes les ſympathies particulieres, comme je le prouverai tout-à-l'heure, & qu'elle opére les plus grands effets. On verra dans les chapitres des convulſions, du tetanos, & ſur tout dans celui de l'épilepſie, qu'il n'y a aucun viſcere & aucune partie externe dont l'irritation ne puiſſe produire ces maladies ; on a déjà vu dans la premiere partie de cet ouvrage, & l'on verra dans pluſieurs autres chapitres, que l'irritation du cerveau, ſoit artificielle, ſoit maladive, peut produire des convulſions ou la paralyſie de toutes les parties, & qu'à meſure que cette cauſe s'étend dans le cerveau, ſes effets s'étendent à proportion dans les parties ; c'eſt ainſi que Riolan vit un malade qui eut d'abord des douleurs de tête atroces, qui devint enſuite aveugle, tomba après cela dans une incontinence d'urine, fut au bout de peu de jours paralytique du pied droit, enſuite du gauche, & finit au bout de peu de tems par une paralyſie générale ou une apoplexie mortelle (*o*).

(*o*) *Antropograph.* L. 2. ch. 25.

Wepfer vit auſſi une payſanne, qui, en chargeant une trop lourde maſſe de foin ſur ſa tête, ſentit quelque choſe ſe rompre dans ſon cerveau; depuis lors elle eut peine à retenir ſes urines, quelque tems après elle ne put plus ſe ſoutenir ſur le pied gauche, enſuite elle devient paralytique de tout ce côté, & en même tems elle ſe plaignoit de vertiges & d'un mal de tête dont elle ſentoit que le ſiege étoit dans le côté droit, ce qu'il faut remarquer; enfin elle tomba dans une ſuite de maux dont elle mourut; tous ces maux dépendoient d'un abcès dans le ventricule droit du cerveau (*p*). Les épanchemens dans le cerveau après des plaies, des chutes, des contuſions mettent tous les jours ſous les yeux des médecins les léſions les plus étonnantes dans toutes les parties, occaſionnées par la compreſſion ou l'irritation des nerfs dans telle ou telle partie du cerveau. Ces faits & beaucoup d'autres ſemblables prouvent que tout le corps peut ſouffrir quand le cerveau eſt malade, & que le cerveau ſympathyſe

(*p*) *Hiſtor. apoplect.* hiſt. 14. p. 358.

à toutes les parties ; c'eſt la ſympathie la plus univerſelle ; mais les ſympathies particulieres, cette ſympathie qui fait vomir quand on a la pierre au rein, ou touſſer quand on a des acides dans l'eſtomac, ou quand on touche le fond de l'oreille, tiennent-elles à cette même ſympathie, ou dépendent-elles de l'union de différens rameaux de nerfs au-deſſous du cerveau par les anaſtomoſes, les plexus & les ganglions ? L'un & l'autre de ces ſyſtêmes, ont eu leurs défenſeurs : le premier paroît avoir été celui de Willis (*q*), & le dernier eſt celui de Vieuſſens, qui ayant beaucoup obſervé les unions différentes des nerfs, avoit aſſez naturellement pu penſer que ces unions particulieres qui, correſpondantes aux ſympathies particulieres, paroiſſent arrangées pour les produire, en étoient les véritables cauſes (*r*) ; M.

(*q*) Comme il n'a point traité la queſtion expreſſément, & que dans quelques endroits ſa façon de s'exprimer eſt un peu équivoque, on conjecture ce qu'il a penſé plutôt qu'on ne peut le décider. Morton paroît avoir cru qu'elles ne ſe faiſoient que par le cerveau.

(*r*) Vieuſſens eſt poſitif, il croit que les mouvemens convulſifs viennent très-rarement

Perrault n'adopta cependant point ce ſyſtême, & il établit que toutes les ſympathies ſe faiſoient par l'intervention du cerveau ; & en 1736. M. Aſtruc donna une bonne diſſertation pour prouver que les ſympathies n'avoient lieu que par le cerveau (*s*) ; mais M. Boerhaave, MM. Berghen, Walther, Vater, Buchner (*t*), M. Meckel même adopterent le ſyſtême de Vieuſſens, qui pendant long-tems a été aſſez généralement reçu. On doit à M. *Van* Swieten la juſtice de dire que quoiqu'en général il fût très-attaché à la doctrine de ſon maître, il a très-bien jugé, & vraiſemblablement ſans avoir connoiſſance de ce qu'en avoient écrit M. M. Perrault & Aſtruc, que ces ſympathies ſe faiſoient par le cerveau (*u*), puiſque les nerfs n'avoient point de communication

---

du cerveau, mais qu'ils naiſſent des ganglions. p. 190. 191. 192. &c. Ce ſyſtême eſt inſoutenable.

(*s*) *An ſympathia à certa poſitione nervorum in ſenſorio communi.* Par. 1736.

(*t*) *De conſenſ. primar. viar. cum perinet. corpor.* §. 5. où il admet les ramifications nerveuſes pour cauſes des ſympathies particulieres.

(*u*) Aphor. 711. t. 2. p. 353.

de

de leur ſubſtance médullaire ailleurs ; & M. Kaau nie auſſi abſolument qu'il puiſſe y avoir aucun conſenſus entre les différens nerfs, autrement que par le moyen du cerveau (*x*). M. Haller l'a penſé de même (*y*) ; M. Monro l'a établi comme une vérité (*z*) ; M Mahrer le penſe auſſi, & M. Whitt eſt entré dans le détail des raiſons qui démontrent qu'il eſt impoſſible qu'elles ſe faſſent autrement (*a*), quoique l'autre explication paroiſſe, dit-il, d'abord très-plauſible.

(*x*) *Impet. faciens*, §. 197. 198. 199. 200. Cet ouvrage & le ſecond tome de celui de M. Van Swieten ont paru en même tems : ainſi l'on ne peut pas dire que l'on ait inſtruit l'autre ; mais ſans doute les auteurs vivoient & cauſoient beaucoup enſemble.

(*y*) *De vera origine nervi intercoſt.* coroll. 4. Elem. L. 10. Sect. 7. §. 23. t. 4. p. 320. On peut remarquer que ce grand homme n'étoit pas extrêmement décidé ſur les ſympathies. v. L. 8. Sect. 4. §. 36. t. 3. p. 384.

(*z*) *Edinb. Eſſays.* t. 3. p. 326. & 363. M. Wilſon trouve qu'il eſt difficile de décider la queſtion. *Short remareks upon autumnal diſorders.*

(*a*) §. 14. & 15. & il l'a auſſi établi appendix, &c. p. 258.

§. 5. Les raiſons qu'il allégue ſont les ſuivantes : 1°. & cette raiſon eſt celle de M. *Van* Swieten ; les plus petits filets nerveux ſont abſolument diſtincts les uns des autres, depuis leur ſortie du crâne ; non-ſeulement leur partie médullaire ne ſe mêle pas, mais elle ne ſe touche même pas & ne doit pas ſe toucher, puiſque ſans cela il y auroit eu néceſſairement de la confuſion dans nos ſenſations & dans nos mouvemens.

2°. On trouve des ſympathies entre différentes parties du corps dont les nerfs n'ont aucune communication enſemble ; c'eſt ainſi, dit-il, que l'eſtomac chargé nuit à la vue, quoiqu'il n'y ait aucune communication entre les nerfs de l'eſtomac & le nerf optique. Les nerfs de l'uvée qui ont tant de ſympathie avec le nerf optique n'ont aucune communication ; & il n'y en a aucune entre les nerfs des deux yeux, dont les mouvemens ſont ſi étroitement enchaînés, lors même qu'ils ne ſont pas expoſés à l'action de la même cauſe.

3°. « Si la ſympathie, continue M. » Whytt, qui eſt entre les viſceres du » bas ventre & les autres parties du

» corps eſt l'effet de la communica-
» tion qu'ont entr'eux les nerfs de ces
» parties, par le moyen des nerfs inter-
» coſtaux ou grands ſympathiques,
» pourquoi n'y a-t-il pas auſſi de la ſym-
» pathie entre toutes ces parties dont les
» nerfs viennent des intercoſtaux ou
» communiquent avec eux ? Pourquoi
» dans l'inflammation des reins, l'eſto-
» mac ſouffre-t il plus que les inteſtins ?
» & pourquoi les poumons & les au-
» tres parties ne ſont ils point du tout
» affectés dans cette maladie ? & pour-
» quoi l'irritation qui ſe fait dans le nez
» n'occaſionne-t-elle que l'éternuement,
» & non pas la toux ni le hoquet ? n'ex-
» cite-t-elle point à vomir, & ne purge-
» t-elle pas par en bas » ? Il accumule pluſieurs exemples ſemblables ; ainſi les trois premieres preuves ſont que nulle part la ſubſtance médullaire des nerfs ne communique, & qu'ils n'ont d'autre communication que le rapprochement de leurs enveloppes ; la ſeconde, c'eſt qu'il y a des ſympathies entre des parties dont les nerfs n'ont point ces rapprochemens ; la troiſieme, c'eſt que ſi les ſympathies étoient produites par ces rapprochemens des nerfs, il y en auroit

plusieurs que l'on n'a jamais observé ; & ces trois preuves seroient bien suffisantes ; mais on en ajoute encore une plus forte : c'est que cette sympathie cesse, dès que l'on coupe les troncs des nerfs dont les différens rameaux sont en sympathie aussi long-tems que ces troncs subsistent. Il me paroît qu'il faut aussi remarquer que toute irritation d'une partie ne met pas en jeu les sympathies qui en dépendent ; ainsi l'inflammation de l'oreille ne produit pas la toux, comme le simple chatouillement de cette partie ; ce qui prouve encore que ce n'est pas une simple irritation méchanique de partie à partie, qui ne varieroit que du plus au moins, mais une certaine action sur le cerveau & une réaction du cerveau sur les nerfs en sympathie.

§. 6. On peut d'après toutes ces preuves établir 1°. que les sympathies dépendent toutes de la communication des nerfs dans le cerveau.

2°. Que la sympathie générale vient de ce qu'une irritation très-forte peut irriter tout le cerveau, jusques dans ses parties les plus éloignées de l'origine du nerf souffrant.

3°. Que les ſympathies particulieres ont lieu entre les parties dont les nerfs ont des communications plus étroites dans leurs origines.

4°. Que quoique ces ſympathies ne dépendent point des différentes unions qu'ont les nerfs hors du cerveau, cependant, comme elles ſont plus fréquentes entre les parties qui tirent leurs nerfs des rameaux où l'on trouve le plus de ces unions, on peut établir, comme une vérité de fait, que les anaſtomoſes & les ſympathies ſe trouvant plus ſouvent dans les mêmes nerfs, on a peut-être droit de conclure de là, que la Nature a voulu unir par plus de moyens dans leurs routes les nerfs dont elle avoit voulu que les origines fuſſent rapprochées, & que ces anaſtomoſes, qui n'operent, ni ne peuvent opérer les ſympathies, concourent peut-être, ſans que nous puiſſions deviner comment, à les favoriſer; & c'eſt ce qui m'a déterminé à placer à la fin de ce chapitre une table, dans laquelle, d'après l'expoſé anatomique de la premiere partie, j'indique les principales anaſtomoſes de chaque nerf, & les ſympathies qu'on peut leur attribuer.

5°. Si l'on demande pourquoi il n'y a pas des ſympathies entre toutes les parties entre leſquelles il paroît par l'origine de leurs nerfs, qu'il devroit y en avoir, je répondrai : *a* que nous ne connoiſſons point encore toutes les ſympathies, parce qu'il peut en exiſter beaucoup qui n'ont jamais eu d'obſervateurs : *b* que comme toutes les ſympathies ont ſans doute leur utilité, (*b*) & que ſi elles étoient trop multipliées ſans avoir d'uſages, ce ſeroit une ſource de maux en pure perte ; la ſageſſe de la diſpenſation de la Nature, à laquelle l'obſerva-

---

(*b*) Voyez Whytt, §. 19. où il indique quelques-unes de ces ſympathies utiles ; la contraction de la prunelle à un trop grand jour, celles des paupieres à l'approche d'un corps étranger, la ſécrétion abondante des larmes & de la ſalive, quand on applique des âcres dans l'œil ou dans la bouche, les vomiſſemens dans la pierre des reins, la toux quand on irrite le conduit de l'oreille, la contraction des muſcles du bas ventre dans l'accouchement, les contractions des mêmes muſcles dans l'éternuement, la toux & le hoquet, & le mouvement augmenté des muſcles de la reſpiration dans l'aſthme ; il y en a encore beaucoup d'autres dont les uſages ſont ſenſibles & peut-être aucune qui n'en ait quelqu'un.

tion ramene continuellement, quoi qu'en disent les détracteurs absolus des causes finales, la sagesse, dis je, de l'auteur de la Nature a sans doute établi des unions plus étroites entre les filets entre lesquels elles pouvoient être utiles.

6°. Il est extrêmement vraisemblable, comme je l'ai déjà dit, que le principe qui forme les sympathies & qui se manifeste si évidemment dans beaucoup de cas de maladies, n'est pas sans utilité dans l'état de santé; il me paroît même que ce principe est bien dans la sagesse de la plus belle des constructions, & qu'il doit entrer pour beaucoup dans les forces de ce qu'on appelle la Nature.

7°. Toutes les irritations d'une partie ne paroissent pas pouvoir produire les sympathies qui en dépendent; il n'y en a que quelques-unes, on l'a déjà remarqué plus haut, & il peut même y avoir des états du corps dans lesquels il est beaucoup plus ou beaucoup moins susceptible de sympathies. En général les sympathies sont plus marquées chez les personnes dont le genre nerveux est très-délicat.

8°. Il y a des sympathies particulieres

aſſez conſtantes, & que dans les mêmes circonſtances on retrouve preſque chez tout le monde ; mais il y en a d'autres plus rares & peut-être particulieres à certain ſujets, & l'on n'en ſera point ſurpris, ſi l'on ſe rappelle ce que j'ai dit ailleurs, que les nerfs varient beaucoup dans leurs diſtributions particulieres.

9°. Quoique ces ſympathies aient leurs uſages, cependant il peut arriver que quand leur force eſt incapable d'opérer complétement l'effet qu'elles devroient produire, ce demi-effet devienne nuiſible ; mais cela ne prouve rien contre la ſageſſe de leur inſtitution, & c'eſt une remarque de M. Whytt.

10°. Les ſympathies particulieres dépendent des nerfs qui ont des connexions plus étroites, des légeres cauſes peuvent les mettre en mouvement ; il en faut de plus puiſſantes pour décider des effets bien marqués de la ſympathie générale.

11°. Tous les hommes ne ſont pas également ſujets aux ſympathies, parce que le genre nerveux n'eſt pas également ſenſible chez tous ; ainſi la même cauſe qui occaſionnera les ſympathies

les plus marquées chez une perſonne, n'en produira aucune chez une autre ; ſon action ſera bornée à ſon ſiége, parce que ſes nerfs ſont moins ſenſibles.

12°. On remarque, quand on obſerve & quand on lit les obſervateurs, que les métaſtaſes ſont plus fréquentes entre les parties entre leſquelles il y a beaucoup de ſympathies, & il en réſulte de là que pluſieurs Médecins ont placé des métaſtaſes parmi les ſympathies, ſans faire attention au caractere eſſentiel qui les diſtingue parfaitement.

13°. N'eſt-ce point au conſenſus général qu'il faut attribuer cette force imitative qui obligeoit Monro à répéter tout ce qu'il voyoit faire. M. Whytt lui attrie le bâillement & le vomiſſement involontaires ; mais je ne ſais cependant ſi le ſimple conſenſus phyſique ne peut pas opérer ſeul ces phénomenes.

14°. On pourroit, pour plus de clarté, diviſer les ſympathies en actives & paſſives ; on appelleroit actives celle que l'organe où ſiege la cauſe du mal exerce ſur l'organe où les ſymptômes ſe manifeſtent, & paſſive celle qu'éprouve ce dernier organe ; dans le vomiſſement

produit par le calcul des reins, leur sympathie est active, celle de l'estomac passive; j'adopterai cette division qui est commode & sert à prévenir bien des obscurités.

15°. La connoissance des sympathies sert à se diriger dans le choix du lieu où il faut appliquer les irritans.

Après ces remarques générales, je viens aux différens exemples des sympathies, & quoique les unions sensibles des nerfs n'en soient pas la cause, j'indiquerai cependant souvent celles auxquelles les anatomistes les ont attribuées, puisqu'elles sont comme les marques des unions qui se trouvent à l'origine des nerfs. J'indiquerai aussi quelques phénomenes qui dépendent de la situation des nerfs, & qui, quoiqu'ils n'appartiennent pas aux sympathies, m'ont paru mieux placés ici que par-tout ailleurs.

§. 7. Les sympathies les plus marquées de la tête avec les autres parties sont celles avec l'estomac & le foie.

Le mal de tête ôte d'abord l'appétit, & le vertige qui a son siege dans la tête donne des naufées & souvent des vomissemens même; les premiers acci-

dens des plaies, des contusions, des épanchemens qui attaquent le cerveau font aussi très-souvent des vomissemens; tous ces faits prouvent l'extrême influence de l'état de la tête sur l'estomac : elle est confirmée par les effets de la méditation & d'une attention long-tems soutenue, qui détruit les fonctions de l'estomac; & j'ai dit ailleurs que si dans les premiers jours d'une convalescence j'étois obligé de lire pendant quelques momens, j'éprouvois un léger mal de cœur qui tient à ce même consensus fondé sans doute sur ce que l'estomac recevant beaucoup de nerfs, ce qui prouve combien ils lui sont nécessaires, dès que le cerveau souffre, les fonctions de l'estomac doivent être plus altérées que celles des parties qui en ont moins besoin. Ce consensus du cerveau avec l'estomac est sur-tout marqué dans tous les effets des passions, qui intéressent si singuliéremet l'estomac, que, comme on l'a déjà vu, plusieurs médecins avoient cru devoir y placer le siege de l'ame; c'est dans ce cas où l'on voit évidemment que le consensus est d'autant plus marqué, que le cerveau est plus sensible, & l'on doit en conclure que ce qui est

ſi évident dans ce cas, a lieu dans tous les autres, quoique d'une façon moins marquée.

Les altérations du mouvement du cœur, ſi ſenſibles auſſi dans les paſſions, ſont un effet du conſenſus du cerveau avec ce viſcere. C'eſt à ce même conſenſus qu'il faut rapporter les effets des paſſions ſur les autres viſceres, & celui qu'il a avec le foie pourroit auſſi ſe démontrer par les jauniſſes qui ſuccédent à la colere, au chagrin, à la frayeur; mais le phénomene de cette ſympathie auquel on a donné le plus d'attention, c'eſt les abcès au foie après les plaies de la tête.

§. 8. L'exiſtence de ces abcès n'eſt pas douteuſe; il y a un très-grand nombre de médecins & de chirurgiens qui les ont obſervés, & l'on a cru mal-à-propos qu'ils étoient accidentels & exiſtoient indépendamment de l'état de la tête; il eſt bien démontré qu'ils en ſont la ſuite; Paré, Ballonius, Pigray, *P. de* Marchettis, Sleger, Stadlender, Joba Meeckren, M. M. Bertrandi, Andouillé, & pluſieurs autres obſervateurs les atteſtent; je les ai vus moi même; mais quelle en eſt la cauſe? Marchettis

les attribuoit au repompement du pus du cerveau, dépoſé enſuite dans le foie, & il avoit aſſigné la route du pus, en diſant qu'il avoit ſouvent obſervé que, quand dans les plaies de la tête, la partie poſtérieure & latérale du cou commençoit à faire mal, la matiere purulente paſſoit dans les parties inférieures; cette métaſtaſe eſt très-poſſible & eſt ſans doute arrivée plus d'une fois; mais quand il ſe forme des abcès dans le foie, ſans qu'il y ait eu d'abcès dans le cerveau, comme le remarque M. Rega, cette cauſe ne peut plus avoir lieu; celle qu'aſſigne M. Bertrandi eſt bien peu ſatisfaiſante, & il me paroît avec Pigray & M. Rega, que l'on ne peut pas ſe diſpenſer de reconnoître ici les effets du conſenſus. En ſe rappellant ce que j'ai dit plus haut de la putridité qui ſuccède ordinairement aux ligatures des nerfs, on comprendra aiſément comment, ſi ceux qui vont au foie ſont léſés, ſon action languit, & la bile ſe corrompt; ſi à cette diſpoſition à la putridité on joint les effets de la fievre, ceux de la frayeur ou de la colere qui peuvent ſouvent avoir accompagné les accidens qui ont occaſionné les plaies de

la tête, enfin les meurtrissures locales que le foie peut avoir reçues par une suite du même accident, on jugera que cette suppuration n'a rien d'étonnant, qu'elle ne doit point être si rare, & qu'elle doit être placée dans la classe des effets qui dépendent en grande partie du consensus ; on peut aussi rapporter aux mêmes causes quelques exemples de gangrenes particulieres, survenues aux plaies du cerveau (*c*), & l'engourdissement de la cuisse & le froid de la main observés par Job *Van Meekren* (*d*). C'est encore à la même espece de consensus, la lésion des nerfs à leur origine, qu'il faut rapporter ce que dit Valsalva d'une dame Bolonoise, que de violentes douleurs de tête rendoient totalement aveugle pendant qu'elles duroient, ordinairement trois jours, & qui recouvroit la vue dès que les douleurs finissoient ; & il cite dans le même endroit une observation de Camerarius, qui vit un homme que d'extrêmes douleurs de tête rendirent tout-à-coup

(*c*) Bohn, *de renuntiat. vulner.* p. 89.
(*d*) Rega, p. 53.

aveugle, & qui recouvra auſſi ſubitement la vue dès que le laudanum lui eut procuré du ſommeil & ôté les douleurs (*e*).

Des yeux.

§. 9. Si l'on fait attention que les yeux reçoivent beaucoup de nerfs, & qu'ils en reçoivent d'un grand nombre de paires différentes, on comprendra aiſément qu'ils doivent être affectés & par le conſenſus général, & par pluſieurs conſenſus particuliers; auſſi pluſieurs obſervateurs, depuis Hippocrate juſques à nous, ont remarqué avec raiſon qu'ils ſont la partie la plus propre à manifeſter toutes les impreſſions que reçoit la machine; c'eſt pour cela que dans les maladies, quand l'œil eſt mal fermé, mal tourné, retiré, ou agité, on prévoit des convulſions, puiſque toutes ces ſituations annoncent qu'il y en a déjà dans l'œil. Le ſcintillement, les fauſſes couleurs, les fauſſes apparences qui toutes annoncent également de faux

(*e*) Morgagni *Epiſt. Anatom.* 18. §. 4. Valſalv. pt. 2. . 310.

mouvemens dans l'œil, ſont au même titre regardés comme d'un mauvais augure (*f*).

Les yeux ſont de tous les ſens celui dont l'état influe le plus ſur le cerveau, puiſque le ſimple travail des yeux peut donner des vertiges, des maux de cœur, des foibleſſes, des convulſions même, & l'on a vu une très-légere bleſſure faite avec la pointe d'une épée ſous la paupiere ſupérieure, occaſionner d'abord une perte de voix, & au bout de quelques heures une épilepſie mortelle (*g*); fait qui dans le ſyſtême de Vieuſſens & de M. Meckel s'explique très-aiſément, auſſi bien que tous ceux que j'expoſerai encore, en ſe rappellant les nerfs qui ſe diſtribuent aux yeux, la compoſition & la diſtribution du ganglion lenticulaire, & les différentes connexions du nerf de la cinquieme paire avec les nerfs vitaux. Eſt-ce à ce même principe que l'on peut rapporter un tétanos mortel au bout de vingt heures,

(*f*) On peut voir ſur cet article Morgagni, *Epiſtol. anatomicæ*, ep. 18. §. 5. Valſalv. t. 2. p. 312.

(*g*) *Sepulchret*, t. 1. p. 291.

dont fut attaqué, vingt jours après l'opération de la cataracte très-bien faite, un homme ſeptuagenaire, mais fort bien conſervé, à qui il n'étoit ſurvenu aucun accident, qui n'avoit commis aucune erreur de régime, qui l'avoit même obſervé très-rigidement, & qui eſt attaqué du tetanos au milieu du plus parfait bien être, ſans aucune douleur dans l'œil, ſans qu'il ſoit poſſible de lui trouver aucune cauſe? Le fait exiſte, je ne l'explique point, mais il peut être utile qu'il ſoit connu. Baglivi avoit vu une légere excoriation de la paupiere produire un friſſon général dans toute la moitié du corps; & M. Senac établit que l'irritation des paupieres peut occaſionner des convulſions générales. Les yeux ont un conſenſus très-marqué l'un avec l'autre, & c'eſt ici un des conſenſus qui ne peuvent avoir leur origine que dans le cerveau; l'inflammation, la cataracte, la goutte ſereine même, dont l'un eſt affecté, affectent très-ſouvent l'autre, & cela eſt ſi démontré, que très-ſouvent il ſuffit d'ôter de bonne heure la cataracte de l'œil le premier attaqué, pour préſerver l'autre; & les mouvemens de l'œil perdu ſuivent dans pluſieurs cas & pendant long tems

les mouvemens de l'œil ſain ; à la fin cependant ce conſenſus ſe perd ou au moins s'affoiblit ſenſiblement chez les perſonnes qui ont perdu totalement un œil, & qui conſervent l'autre bon.

§. 10. Un autre conſenſus bien marqué eſt celui des différentes parties d'un œil entr'elles. Le principal, le plus ordinaire, le plus frappant (*h*), c'eſt le conſenſus de l'iris avec le nerf optique ; la conſtriction de l'iris eſt toujours proportionnée au degré de lumiere qui frappe la rétine ; à meſure que la lumiere augmente, l'iris ſe reſſerre ; dans une très-grande lumiere la pupille ſe réduit au plus petit diametre poſſible ; dans l'obſcurité elle eſt étonnamment dilatée, & il eſt bien démontré que c'eſt par une ſuite de l'action de la lumiere ſur le nerf optique, puiſque quand la vue eſt perdue, la plus grande différence de lumiere n'occaſionne plus aucun changement dans la dilatation de l'iris (*i*). Quand les convulſions em-

---

(*h*) On a peine à comprendre comment il eſt poſſible qu'elle n'ait été obſervée que dans le ſeizieme ſiecle par Achillini.

(*i*) Les phyſiologiſtes ne ſont point encore d'accord ſur la cauſe de la dilatation & de la

pêchent les paupieres de se fermer, l'iris est absolument immobile.

§. 11. Le consensus de la cornée avec le nerf optique est aussi très marqué ; j'ai vu une dame qui éprouva un accident singulier qui ne pouvoit dépendre que de cette cause ; il lui sauta assez fortement dans l'œil, une graine de gentiane qui en sortit bientôt après ; elle n'en ressentit qu'une très foible incommodité, mais au bout de quelques momens, elle s'apper-

---

construction de l'iris, & elle offre des difficultés très-réelles ; ils ne conviennent même pas parfaitement de la structure de cette partie. M. Albinius y établissoit des fibres musculaires, que M. Haller n'a jamais pu ni trouver ni admettre ; & les fibres musculaires paroissent bien peu propres à en expliquer les fonctions, puisque toutes les fibres musculaires se contractent par l'application du stimulus, & qu'au contraire l'iris s'étend. Ne pourroit-on pas comparer la cause de ses mouvemens à cette méchanique inconnue, & indépendante des muscles, qui fait enfler les corps caverneux, les mamelons, le sein même ? Le stimulus de la lumiere qui frappe les nerfs optiques est pour l'iris ce que les idées vénériennes ou le sperme abondant ou âcre sont pour ces parties ; la privation totale de lumiere produit l'effet de l'épuisement, de la paralysie, du froid ; & l'iris disparoît presqu'entiérement dans une profonde obscurité.

çut qu'elle ne voyoit preſque plus de cet œil ; elle fit chercher un chirurgien très-bon oculiſte qui trouva toute l'iris ſi rapetiſſée qu'elle étoit évanouie ; on n'en appercevoit rien, & la prunelle occupoit toute la cornée, on ne voyoit qu'un trou noir dans l'œil ; cet état dura vingt-quatre heures : alors la vue ſe rétablit, & l'iris reprit ſon étendue naturelle ; mais il reſta une ſi grande ſenſibilité dans les yeux, pendant pluſieurs mois, qu'ils larmoyoient très-aiſément, & la malade ne pouvoit s'appliquer à rien ; au bout d'un an ils étoient encore très-foibles : c'eſt alors que je vis la malade pour d'autres maux ; tous les collyres ne l'avoient point ſoulagée ; je lui conſeillai de la ſimple eau fraiche qui lui fit un bien marqué ; & ce fait rappelle ceux rapportés par Morgagni, dont deux obſervés par Valſalva ſont abſolument ſemblables à celui ci ; l'autre obſervé par M. Morgagni en differe, en ce que la léſion ne portoit pas ſur la cornée. Un homme étant à la chaſſe reçut un grain de plomb réfléchi qui n'occaſionna que la plus légere bleſſure à la conjonctive, & lui fit cependant d'abord perdre la vue ſans aucune léſion apparente dans l'intérieur

de l'œil. Le ſecond fait eſt celui d'une femme qui ayant ſaiſi un coq d'inde malgré lui, en reçut un coup de patte dans un œil ; il ſortit tant ſoit peu de ſang de la plaie, & la vue de cet œil fut ſur le champ perdue ; on fit pluſieurs remedes inutiles ; le troiſieme jour, continuant à ne rien voir, elle alla conſulter Valſalva, qui, ne trouvant aucune altération dans l'œil, jugea que cet accident tenoit uniquement au conſenſus des nerfs, & qu'il falloit ſe ſervir de ce même conſenſus pour le guérir ; il frotta fortement le nerf ſupra-orbitaire, au-deſſus du ſourcil, très-près de l'endroit où il ſort, & il n'eut pas plutôt fait cette friction que la vue fut entiérement rétablie (*k*). Le troiſieme fait eſt celui d'une dame qui fit une chûte en caroſſe, & à qui les éclats des glaces occaſionnerent deux plaies très-légeres dans le voiſinage de l'œil, l'une au petit angle, l'autre au-deſſus du ſourcil vers le grand angle ; tout le reſte du corps n'avoit aucun mal, tout l'œil paroiſſoit en très-bon état, & elle perdit cependant ſi complétement la vue de cet œil, qu'au

(*k*) Valſalva, *Diſſert. anatomica*, §. 2.

bout de quarante jours elle apperçoit à peine une lueur, quand on approchoit un flambeau allumé (*l*). Quoique dans ces cas l'effet sympathique de l'irritation ait été la perte de la vue, il peut en résulter un effet absolument opposé, & le fait suivant mérite bien d'être rapporté. Un théologien célèbre, fatigué de travail & ayant envie de se délasser par la musique, montoit dans cette vue un instrument à cordes; il s'en rompit une qui le blessa à l'œil droit; on calma d'abord la douleur par quelques applications, & on prévint par-là l'inflammation; mais s'étant réveillé pendant la nuit, il vit tous les objets aussi distinctement qu'en plein jour, il distinguoit les traits les plus fins des tableaux & des ta-

(*l*) L'effet du consensus est singuliérement marqué dans ces trois observations, & dans cette belle guérison; mais l'explication qu'en donne Valsalva n'est pas vérifiée par les faits. A la place de l'anneau nervin dont Willis se servoit pour serrer le nerf optique, & que Valsalva comprit ne pouvoir pas se serrer, il en avoit établi un musculaire, qui seroit en effet plus propre à agir comme une ligature, dit M. Morgagni; mais il ajoute qu'il n'a jamais pu le trouver, & il est d'accord sur cela avec tous les autres anatomistes.

piſſeries de ſa chambre, & il liſoit aiſément. Frappé de cet état, il ferma l'œil bleſſé & ceſſa de voir ; il ferma au contraire l'œil ſain & tout devint lumineux. Ayant appellé ſon domeſtique pour avoir de la lumiere, il ne put la ſoutenir, & pendant quelques jours il fut obligé de tenir l'œil bleſſé fermé ; mais peu à peu cette ſenſibilité ſe perdit, & il revint à ſon état naturel (*m*).

§. 12. Les conſenſus des yeux, avec le nez, & du nez avec les yeux, ſont marqués, parce que l'on remarque qu'une violente lumiere fait éternuer ; parce qu'un ſtimulus dans les narines qui cauſe une irritation pour éternuer, ſans que cependant l'on éternue, donne une démangeaiſon au grand angle de l'œil ; parce qu'une compreſſion faite à ce grand angle arrête l'éternuement commencé ; on a vu une violente migraine preſque continuelle pendant un an, & un ſerrement ſpaſmodique de la paupiere, occaſionnés par un ver dans le ſinus frontal, ceſſer au moment où il fut ſorti (*n*).

(*m*) Ephemer. C. N. Dec. I. ann. I. obſ. 77. par Cummius.

(*n*) Saltzman *de verme è naribus excuſſo*, §. 5.

La distribution des différens rameaux de la cinquieme paire offre à ceux qui veulent se servir de ce moyen, des explications aisées de tous ces faits & de plusieurs autres analogues.

§. 13. La position de l'artere centrale, qui est située au milieu du nerf optique, & qui se divise ensuite en un réseau sanguin qui tapisse intérieurement la rétine, produit plusieurs phénomenes qui paroissent d'abord dépendre des nerfs, tels que les points volants, les toiles d'araignées, les étincelles.

Le battement même de cette artere explique un fait observé quelquefois dans la fievre, ou au moins quand les humeurs sont un peu agitées; c'est que les objets paroissent plus lumineux à chaque battement de poulx que dans l'entre-deux (*o*).

Tant que l'on a cru qu'il n'alloit point de vaisseaux au crystallin, il étoit difficile d'expliquer comment une passion vive ou comment une attaque de convulsion pouvoient produire tout-à-coup une cataracte; mais depuis que ces vaisseaux ont été bien démontrés, ce fait n'a plus rien de difficile (*p*).

(*o*) Egger, §. 2.

(*p*) M. Duverney avoit déjà injecté l'artere

§. 14.

§. 14. Les sympathies de l'œil s'étendent même à des parties plus éloignées, & M. Pourfour du Petit cite une observation qui le démontre ; c'est celle d'un Officier qui, ayant été blessé avec un bâton à la paupiere inférieure de l'œil gauche, devint d'abord paralytique du bras droit (*q*).

Des oreilles.

§. 15. Les nerfs des oreilles paroissent être extrêmement sensibles, & les premiers médecins ont déjà vu que les violentes douleurs d'oreille étoient celles qui affectoient le plus promptement le cerveau ; si elles sont très-fortes, elles

---

du cryſtallin dans le siecle passé, t. 1. p. 151. mais ses manuscrits n'ayant pas été publiés, on ignoroit cette belle découverte ; en 1740, M. Morgagni ne paroissoit point croire l'existence de ces vaisseaux ; depuis lors les œuvres de M. Duverney, M. Albinus & MM. les médecins d'Edimbourg, n'ont plus laissé de doute.

(*q*) M. Pourfour du Petit en cite d'autres, dans lesquelles il y eut aussi des paralysies des bras & même des jambes, après des lésions des paupieres ; mais comme ces lésions avoient produit des engorgemens dans le cerveau, c'est à ces engorgemens, & non pas à la sympathie de l'œil qu'il faut rapporter ces paralysies.

amenent le délire, les convulsions & la mort. Baglivi dit positivement que, par leur consensus avec le cerveau, elles peuvent tuer en moins d'un jour; & l'on a quelques exemples de leur consensus moins fâcheux, mais plus frappans. Fabri de Hilden en rapporte un bien singulier, arrivé à Lausanne en 1596, & il l'attribuoit déjà au consensus des nerfs, puisqu'il fait précéder sa description de quelques remarques sur l'anatomie de la septieme paire. Une jeune fille de dix ans se mit en badinant, dans l'oreille gauche, une petite boule de verre; différens chirurgiens employés d'abord pour la tirer n'ayant pas réussi, & leurs efforts irritant toujours davantage, la mere désespérée abandonna le soin de la guérison à la Nature. Les douleurs de l'oreille se calmerent, mais tout ce côté de la tête lui faisoit continuellement mal, & sur-tout dans les mauvais tems; il se joignit à cet état un engourdissement général, d'abord de tout le bras gauche jusques au bout des doigts, ensuite de la cuisse, de la jambe & du pied; ces engourdissemens se changerent en douleurs très-aiguës des mêmes parties; outre cela elle avoit habituellement une toux

seche ; elle éprouvoit de tems en tems des convulsions épileptiques, & le bras gauche s'atrophia. La mere étoit revenue de nouveau à consulter ; mais comme depuis les premiers tems l'oreille ne faisoit plus de douleurs, on ne pensoit plus à la premiere cause, & tous les remedes étoient inutiles ; enfin au bout de plus de six ans, elle s'adressa à Fabri, qui, ignorant aussi ce premier accident, ne réussissoit pas mieux que les autres ; mais dès qu'il en eut été instruit, il comprit que c'étoit la cause du mal, & il parvint à sortir le globe du verre ; dès ce moment les douleurs de tête & toutes les autres finirent, la nuit fut meilleure, les convulsions cesserent, & sans autre remede que quelques frictions avec de l'huile de vers, le bras atrophié se rétablit, & cette jeune personne se porta à merveille. Il en vit aussi une autre à qui un pois dans chaque oreille occasionnoit de tems en tems de violentes douleurs dans la tête, les bras & les jambes, qui lui ôtoient tout sommeil, & qui cesserent dès que l'on eut sorti les pois (r) Le grincement des dents qui est la suite de

(r) *Cent. I. obs.* 4 & 5. pag. 15.

certains bruits, & qui peut être assez actif pour les faire tomber, comme on le voit dans les Ephémérides des C. d. l. N. (*s*). prouve le consensus entre l'oreille & les dents; on s'en est servi quelquefois avec succès pour soulager les maux de dents, en faisant des applications d'huiles émollientes chaudes dans l'oreille; & les effets de ces bruits chez quelques personnes sur toute la machine, effets si marqués qu'ils vont à leur donner des angoisses, du frisson, de légeres convulsions, prouvent le consensus de ces nerfs avec presque tous les autres.

C'est en observant la route des nerfs que l'on a imaginé, pour appaiser le mal de dents, de comprimer sur l'antitragus, près du meat auditif, le rameau de la cinquieme paire qui de là se rend aux dents (*t*).

§. 16. C'est à l'anastomose des rameaux de la cinquieme paire avec le nerf dur, qui régit la corde du tympan, que M. Meckel attribue le consensus bien marqué entre l'ouïe & la langue, sympathie

(*s*) *Decur.* 3. *ann.* I. obs. 72.
(*t*) Haller, Phys. t. 4. pag. 296.

bien avérée & que Vieuſſens avoit déjà vue, mais qu'il expliquoit par une branche du nerf dur qu'il faiſoit aller à la langue, & qui n'y va pas.

J'ai connu un homme fort ſourd, mais fort bon obſervateur, & encore vivant, qui ne pouvoit pas ſe toucher le canal de l'oreille gauche, ſans éprouver une douleur aſſez marquée à la langue. M. Meckel attribue à un vice, ou à la privation de cette corde, le mutiſme de ceux qui ſont nés ſourds; & d'autres Phyſiologiſtes croient que ſi quelques perſonnes rendent mieux que d'autres les ſons qu'elles ont entendus, c'eſt parce qu'il y a chez elles une plus grande ſympathie entre l'oreille & la langue. Mais j'avoue que ni l'une ni l'autre de ces conjectures ne me paroiſſent vraies; les muets ont autant de facilité à remuer la langue que les autres; s'ils ne rendent pas des ſons articulés, c'eſt que la parole eſt une imitation des ſons que l'on entend, & n'en entendant point, ils ne peuvent point en imiter; d'ailleurs le tympan n'eſt point l'organe de l'ouïe, & ce ne ſeroit point par ce conſenſus que naîtroit la parole, mais par celui avec le véritable organe de l'ouïe. S'il y a des perſonnes

qui, après avoir entendu un air, le retiennent plus aiſément & le rendent plus exactement que d'autres, c'eſt qu'elles ont l'oreille plus muſicienne & les organes du chant plus ſouples, indépendamment de tout conſenſus ; elles ſaiſiſſent & rendent mieux un air par la même raiſon qui fait qu'un peintre, dont l'œil voit mieux & dont la main ſe prête mieux à ce qu'il veut, rendroit mieux un tableau qu'on lui auroit fait voir, que ne le feroit une perſonne qui, n'étant pas peintre, verroit moins bien & rendroit moins exactement tous les objets de la peinture. Il n'y a point ici de conſenſus entre l'œil & la main. La preuve évidente que la facilité & l'agrément du chant n'eſt point une ſuite du conſenſus avec l'ouïe, c'eſt qu'il y a une multitude de gens qui ont l'oreille la plus juſte & la plus ſenſible, & qui ne peuvent pas chanter le plus petit air, au lieu que quelquefois l'on trouve des voix très-flexibles & très douces chez des gens qui n'ont point d'oreille, c'eſt-à-dire dont l'oreille ne diſtingue ni l'égalité des tems & des meſures, ni la juſteſſe des tons, ni l'exactitude des accords.

§. 17. M. Senac a remarqué que le

mal d'oreille donnoit de la difficulté à avaler, & il l'a attribué au conſenſus ; cela peut être quelquefois ; mais j'ai vu ſouvent que cette difficulté d'avaler tenoit à une légere phlogoſe dans quelques-uns des muſcles de la déglutition, ſuite de celles de l'oreille, & il eſt important de ne pas s'y méprendre.

On a déjà vu dans l'obſervation de Fabri *de Hilden*, que ſa malade avoit une toux ſeche continuelle, qui étoit produite par le conſenſus de l'oreille, puiſqu'elle ceſſa dès que le globe de verre fut ſorti ; & ce conſenſus eſt généralement connu ; Etmuller dit qu'en ſe touchant le conduit de l'oreille avec un ſtilet : on produit une toux ſeche, & on a raiſon de dire, ajoute-t-il, que cette toux naît du conſenſus entre les nerfs de l'ouïe & ceux qui ſe diſtribuent à la trachée-artere.

J'ai vu, & fait voir à M. Turton, l'un des premiers médecins de Londres & excellent obſervateur, qui ſe trouvoit alors ici, un gentilhomme françois, qui étoit venu me conſulter pour une ſurdité totale, dont on ne pouvoit pas toucher le canal de l'oreille, ſans lui occaſionner une toux très-forte, qu'il ne

pouvoit abſolument point modérer ; & on lit dans les Ephémériques des C. d. l. N. qu'on ne put guérir une femme fort incommodée d'une toux opiniâtre, qu'en corrigant l'âcreté du cérumen des oreilles qui en étoit la cauſe (*u*).

§. 18. Pechlin regarde ce conſenſus de l'ouïe avec la poitrine comme très-ordinaire ; mais il en indique un autre bien plus rare ; c'eſt avec l'eſtomac ; & il en donne un exemple bien marqué ; c'eſt celui d'un officier général qui avoit ce canal ſi ſenſible que la plus légere irritation, même celle du doigt, lui occaſionnoit d'abord des vomiſſemens conſidérables (*x*). On trouve ailleurs l'hiſtoire d'un homme que toute muſique faiſoit vomir, & celles de quelques perſonnes à qui certains inſtrumens donnoient un beſoin preſſant d'uriner (*y*).

Je crois devoir dire ici que Baglivi, quelques autres, & M. Rega lui-même, en parlant de la ſympathie des oreilles & de la poitrine, ont attribué à ce

(*u*) Cent. 3. obſ. 82. v. Roſen, de tuſſi.
(*x*) *Lib.* 2. *obſ.* 45.
(*y*) *Ephem. C. N. Dec.* 3. *ann.* 3. *obſ.* 182. & *Dec. ann. I. obſ.* 194.

principe plusieurs faits qui appartiennent aux métastases, & j'ai déjà indiqué & spécifié la différence entre les uns & les autres.

Le nez.

§. 19. Les nerfs ne sont nulle part aussi à nud que dans les narines, & s'ils n'étoient pas épanouis dans une membrane très-molle, & toujours ointe d'une mucosité qui fait une espece d'enveloppe à leurs extrémités, le sentiment de cette membrane seroit trop vif. Cette facilité de porter des irritans sur les nerfs des narines, & leur proximité du cerveau, dont on excite par-là même plus aisément l'action, font que l'on applique tous les jours des stimulans au nez pour ranimer l'action de tous les genres nerveux; mais ce même consensus qui fait que l'action des nerfs du nez augmentée à propos, fait quelquefois tant de bien, est cause que certains stimulus portés involontairement au nez, affectent le cerveau & tout le genre nerveux désagréablement, & peuvent produire des maux de tête, des vertiges, des vapeurs, des convulsions, des syncopes, & même la mort; on en a vu des exemples en

parlant des exhalaiſons vénéneuſes. Tous ces faits démontrent évidemment le conſenſus des narines avec le cerveau, avec les nerfs vitaux & même avec tous les nerfs. On a vu plus haut leur liaiſon avec les yeux : mais une des plus frappantes eſt celle qu'ils ont avec les organes de la reſpiration, & qui eſt ſi marquée dans l'éternuement. On applique un ſtimulus aux narines ; tout à coup le mouvement de la reſpiration eſt altéré, l'inſpiration eſt extrêmement prolongée, elle reſte comme ſuſpendue avec une dilatation très-conſidérable de la poitrine, la depreſſion du diaphragme, le gonflement de l'abdomen, & la tenſion de tous les vaiſſeaux, ſur-tout de la tête ; l'expiration ſe fait tout-à-coup par la conſtriction convulſive de tous les muſcles qui ſervent à la faire, & qui entraînent le mouvement de tout le corps, & tout l'air accumulé dans le poumon eſt chaſſé avec la plus grande rapidité & un bruit ſouvent très ſonore ; quelquefois avant que de finir elle recommence inutilement pluſieurs fois, & enfin elle ne ſe fait point bruſquement, mais peu-à-peu, ce qui eſt pénible ; ce phénomene eſt

ſûrement un de ceux qui marquent le mieux l'effet du conſenſus, que l'on explique bien aiſément anatomiquement par ce rameau de la cinquieme paire, auquel on a vu que M. Meckel attribuoit l'odorat autant qu'à la premiere paire (z).

M. Whytt dit que les émanations ſpiritueuſes font ſouvent venir beaucoup d'eau à la bouche, & appaiſent une toux qui s'annonçoit déjà par le chatouillement, & il rappelle un fait obſervé par Boile & par d'autres, qui eſt que l'odeur d'une potion purgative purge; mais je ne ſais ſi l'on doit attribuer au conſenſus, comme le fait M. Whitt fondé ſur ce que cet effet n'avoit plus lieu quand ces perſonnes avoient perdu l'odorat: il me paroît que cet effet peut tenir à pluſieurs autres cauſes. Les nauſées que donne l'odeur de certains remedes paroiſſent cependant une

(z) M. Haller qui dans ſes derniers ouvrages attribuoit peu aux ſympathies des nerfs, attribuoit encore moins à celle-ci qu'aux autres [Liv. 8. Sect. 4. §. 36.] mais quelque reſpectable que ſoit ſon autorité, les faits me paroiſſent la démontrer.

ſuite conſenſuelle de ces odeurs, & d'autres odeurs les font ceſſer par une ſuite du même principe. Je connois un homme de beaucoup d'eſprit, & dont les nerfs ſont très-délicats, qui ne pouvoit pas toucher un vieux livre, ce qu'on appelle un bouquin, ni même entrer dans un cabinet où il y en avoit, ſans être purgé. Une charge qui l'obligea à avoir très-ſouvent d'anciens papiers ſous les yeux l'a un peu aguerri avec cette odeur; ſes effets ſont moins marqués actuellement, mais ils ſubſiſtent toujours.

Des dents & de la langue.

§. 20. Les dents & les gencives, car ces deux parties ayant tous leurs nerfs communs, doivent être enviſagées comme une ſeule, entraînent par leur irritation beaucoup d'accidens que l'on peut placer ici : les plus remarquables, les plus ſenſibles, les premiers qui ſe développent ſont les accidens de la dentition, qui commencent chez quelques enfans dès l'âge de trois mois, & qui durent juſques à ce que la dentition ſoit finie; ils ſont très violens chez les uns, très-légers chez les autres, & nuls chez

un assez grand nombre. La salivation, l'engorgement des parotides, les douleurs d'oreilles, la démangeaison du nez, les enflures dans tout le visage, les maux des yeux, un gonflement sous la paupiere, un tremblement de la paupiere même, l'insomnie, la fievre, les sursauts, le hoquet, le vomissement, les convulsions les plus violentes, sont la suite de cette petite irritation partielle, qui peut produire des accidens mortels. La dentition des huit derniers marteaux n'occasionne pas ordinairement les mêmes accidens; elle en produit cependant quelquefois, & j'ai vu la seconde dentition en avoir d'assez graves, & plus d'une fois entraîner du bégaiement ou de la surdité; & j'ai dit ailleurs que l'éruption de chaque dent de sagesse avoit occasionné une maladie cruelle à une femme qui succomba sous la troisieme, à l'âge de plus de trente ans.

§. 21. Mais les irritations accidentelles des dents peuvent avoir des suites aussi funestes: Bartholin parle d'une religieuse de Padoue qui ayant une dent plus longue que les autres, voulut la faire scier; on alla jusques aux nerfs: elle prit une attaque de convulsions dans

laquelle elle périt (*a*). On voit dans l'excellent ouvrage de Fauchart, l'hiſtoire d'une femme tourmentée d'une migraine cruelle qui réſiſta à tous les remedes, & qui céda d'abord à l'extraction de deux dents cariées qui en étoient la ſeule cauſe; & l'on trouve dans les obſervations de Fabri de *Hilden* celle d'une dame qui avoit de très-violens maux de tête, qui dépendoient de quatre dents cariées du même côté (*b*). On a vu à Gex un enfant ſujet à des mouvements convulſifs très-forts de la mâchoire inférieure, qui ne fut guéri que par l'extraction de deux dents cariées que lui arracha M. Dupuy, chirurgien de Lyon, & il n'y a que quelques années qu'une dent artificielle, placée à pivot, occaſionna dans une ville voiſine, malgré les ſecours les plus efficaces, la mort la plus cruelle à une jeune perſonne, qui éprouva entr'autres ſymptômes nerveux cruels, un ſpaſme très-douloureux à la gorge, qui ne finit point: elle ne put jamais avaler quoi que ce ſoit, & mourut de faim; elle ne pouvoit même point parler, & ſon

(*a*) *Sepulchret. Anat.* t. I. pag. 464.
(*b*) *Cent.* 2, *obſ.* 10.

état fut un des plus violens que les nerfs puissent occasionner.

Peut-on rapporter ici un fait qui n'est pas constant, mais qui est assez ordinaire ? c'est que les dents correspondantes de chaque côté poussent, tombent & se gâtent en même tems.

Je ne connois qu'un exemple d'une sympathie active de la langue ; M. Dumonceau, médecin de Douai, a vu une suppression d'urine de six mois, guérie par l'extraction d'une pierre sous la langue (*c*).

Les lévres.

§. 22. Les lévres sont extrêmement sensibles : en les chatouillant on produit une espece de frémissement dans tout le corps, & elles peuvent avoir, par-là même, une force sympathique, qui est sur-tout marquée dans les affections des lévres inférieures sur les glandes salivaires ; cette action a attiré l'attention de M. Camper, qui a observé que le cancer de la lévre inférieure n'attaque presque jamais la lévre supérieure, mais oui

(*c*) *Supplément à la chirurgie* d'heister, tom. 2, pag. 98.

bien la glande ſous-maxillaire & la partie inférieure de la parotide, ce qu'il attribue au rameau inférieur du nerf dur qui ſe diſtribue d'abord dans le bas de la parotide, enſuite à la glande ſous-maxillaire, enfin à la lévre inférieure.

Cet habile médecin demande ſi l'on ne peut pas en conclure que le virus cancéreux ſe communique plus par les nerfs que par les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques, & ſi l'on ne devroit pas, par là même, traiter les ſquirres & les cancers avec des remedes qui agiſſent ſur le genre nerveux? Les conjectures de M. Camper méritent toujours qu'au moins on les examine attentivement; il fortifie la ſienne de quelques conſidérations qui doivent être lues dans l'ouvrage même (*d*).

Les nerfs du viſage en général.

§. 23. Je traite actuellement une dame aſſez ſourde, ſur tout d'une oreille, qui, ſi elle ſe touche la tempe, le front, ou la joue de ce côté, éprouve tout de

(*d*) Monro, *de nervis*, par M. Coopmans, pag. 112.

ſuite une ſenſation de bruit aſſez forte dans cette oreille ; un vent fort, une perſonne qui paſſe très-près d'elle, la main d'une perſonne qui la coëffe, produiſent le même effet, ſur-tout dans certains momens.

Pharynx & Larynx.

Les muſcles du pharynx, irrités par quelque choſe qui les ſtimule doucement, communiquent leur irritation à l'eſtomac, & cette irritation ſuffit pour occaſionner les vomiſſemens les plus abondans ; on avoit même voulu, il y a un ſiecle, accréditer les vomiſſemens que l'on ſe procuroit par ce moyen, comme une panacée infaillible pour tous les maux. L'irritation du larynx met en jeu tous les organes de la reſpiration, & occaſionne une toux convulſive très-forte. Mais la ſympathie la plus marquée des muſcles de ces deux parties, ſur-tout de ceux du larynx, auſſi-bien que de ceux des muſcles de la mâchoire, eſt une ſympathie paſſive, qui fait qu'il y a peu de parties qui fortement irritées ne puiſſent communiquer leur irritation à ces muſcles, & les jetter dans ce ſpaſme violent qui ne permet, ni

d'ouvrir la bouche, ni d'avaler, qui gêne très souvent la respiration, & qui, devenant souvent mortel en peu d'heures, est regardé comme d'un très-mauvais présage toutes les fois qu'il survient, ou dans les maladies aiguës, ou dans les chroniques, ou dans les cancers, & sur-tout dans les plaies des extrémités; & si l'on se représente les origines des nerfs qui se distribuent aux muscles de toutes ces parties, on verra qu'ils en tirent de presque tous les nerfs de la tête, des premiers cervicaux, de la paire vague, de l'intercostale; si l'on fait aussi attention à leur forme, à leur mollesse, à leur grande irritabilité; si l'on remarque combien ils reçoivent de nerfs relativement à leur volume, on comprendra aisément combien ils doivent être susceptibles de recevoir toutes les affections nerveuses, d'où qu'elles viennent, & d'être très-aisément jettés dans cet état funeste de spasme, qui sera l'objet d'un article particulier, quand je traiterai du tétanos.

ARTICLE III.

Des ſympathies de la poitrine.

Le poumon.

§. 24. La membrane extrêmement ſenſible qui revêt la trachée artere & le poumon, & qui tire des rameaux du recurrent, étant irritée, communique ſon irritation au larynx ; c'eſt peut-être pour cela qu'une perte de voix caractériſe ſouvent les maladies naiſſantes de la poitrine, & aux nerfs qui ſe diſtribuent à l'eſtomac ; auſſi elle peut donner des vomiſſemens : on en voit des exemples tous les jours ; & l'on a remarqué que ſi dans l'aſthme on pouvoit vomir, il finiſſoit ordinairement, mais que de grands & inutiles efforts pour vomir étoient une mauvaiſe marque, parce qu'ils prouvoient toute l'angoiſſe du malade & l'inſuffiſance des efforts de la nature pour l'en tirer. Eſt-ce à la ſympathie, comme le croit M. Whytt ; que l'on doit attribuer les efforts que font non-ſeulement tous les muſcles deſtinés à la reſpiration, mais ceux de preſque tout le corps dans un accès d'aſthme ? Je ſuis plus porté à croire

que ces efforts dépendent de ce concours reciproque établi entre toutes les parties dans les cas de grandes irritations.

Il faut faire attention que le poumon, étant un viſcere mou & peu nerveux, excepté dans cette membrane dont je viens de parler, il a peu à exercer une puiſſance qui tient uniquement aux nerfs; mais comme par ſa texture il eſt propre à former & à recevoir des dépôts purulens, qui ſont la matiere des métaſtaſes, il y a fréquemment des métaſtaſes du poumon ſur d'autres parties, & d'autres parties ſur le poumon. Les larmes qui coulent dans les pleurs, tiennent au conſenſus du poumon & des yeux.

Les affections du cœur influent ſingulierement ſur toute la machine : mais ce n'eſt point dans les lois de la ſympathie qu'il faut en chercher la raiſon ; c'eſt un mobile qui s'altere & dont les effets ſont troublés.

M. Monro a remarqué que le paſſage du phrénique gauche à la pointe du péricarde, occaſionnoit cette vive douleur au creux de l'eſtomac, que l'on éprouve ſouvent dans les palpitations.

§. 25. L'inflammation du diaphragme paroît avoir la plus grande influence sur le cerveau, puisqu'elle produit le délire plus qu'aucune autre maladie inflammatoire ; elle produit aussi quelquefois le ris sardonique que l'on attribue à l'anastomose du nerf dur, qui fournit à quelques muscles du visage, sur-tout au zigomatique, avec la seconde paire des cervicaux, qui fournit au nerf phrénique.

Il ne faut point perdre de vue qu'il se trouve dans la poitrine des troncs de nerfs considérables dont les blessures peuvent avoir des effets sympathiques très-marqués. On a vu ailleurs une belle observation de M. Schmiedel, & Stalpart. Van der Viel en rapporte une très intéressante ; un jeune homme d'environ dix-huit ans fut blessé à la poitrine par un coup d'épée ; l'hémorragie fut considérable, & on le crut d'abord mort ; mais ces premiers accidens dissipés, il se trouva muet & entiérement paralytique d'un côté du corps ; après un tems fort long, il recouvra assez bien l'usage de la parole, beaucoup moins celui de la jambe, & point du tout celui de la

main (*e*). *Van der* Viel ajoute en remarque, qu'un chirurgien, nommé Du Foix, lui avoit dit avoir vu un homme qu'une bleſſure à la poitrine rendit aveugle. En ſe rappellant la marche de la huitieme & de la ſixieme paire, & les expériences ſur les ligatures des nerfs, ces obſervations n'auront rien d'obſcur.

ARTICLE IV.

Sympathies du bas ventre.

De l'eſtomac & des inteſtins.

§. 26. Tapiſſé d'une multitude de nerfs, de nerfs fort à nud, & de nerfs expoſés à l'action de tous les alimens, des boiſſons, de l'air, &c., on comprend que l'eſtomac doit naturellement avoir une forte action nerveuſe, & l'étendre ſur toutes les parties, puiſqu'il n'y en a point avec les nerfs deſquels il naît des communications. Les premiers inteſtins ſont preſque dans le même cas que l'eſtomac ; ainſi leurs ſympathies doivent être fort étendues ; ils ſont moins ſenſibles ; elles ſeront moins marquées :

(*e*) *Cent. I. obſ.* 31.

mais elles exiſtent ; & en général un médecin doit être bien convaincu que le ſiége d'un grand nombre de ſymptômes maladifs, qui attaquent les parties les plus éloignées, peut être dans l'eſtomac & dans les premieres voies.

La plus légere irritation dans l'eſtomac peut donner un mal-aiſe, une inquiétude générale ; une glaire acide occaſionne à une femme délicate une angoiſſe inexprimable, des maux de tête, de la triſteſſe, des pleurs, des étouffemens, des douleurs depuis la racine des cheveux, juſques à la plante des pieds ; elle vomit une gorgée, & elle jouit du plus parfait bien-être.

C'eſt à la même cauſe, au conſenſus de l'eſtomac avec les nerfs de tout le corps & de la peau, qu'il faut rapporter les effets ſinguliers de pluſieurs alimens que j'ai cités plus haut, & beaucoup de ſemblables. Je connois une Dame qui ne peut point manger de fraiſes qu'elle n'éprouve ſur le champ une grande angoiſſe, & des démangeaiſons inſupportables bientôt ſuivies d'une ébullition générale, ce qui prouve de nouveau ce conſenſus avec la peau, déja établi par les faits précédents ; Wepfer

a vu une rougeur prodigieuſe de tout le corps ſans vomiſſement, après avoir pris de l'arſenic.

J'ai reçu une conſulte pour une dame, qui après avoir fait un trop long uſage de raffraichiſſans dans un rhume, eut les nerfs ſi dérangés qu'elle éprouvoit continuellement dans l'eſtomac le ſentiment d'une araignée, dont les pattes ſe faiſoient ſentir douloureuſement juſques au bout de ſes doigts (*f*); & j'ai eté conſulté pour une femme attaquée d'un cancer à l'eſtomac, qui éprouve fréquemment des douleurs cruelles dans tout le corps, & en même tems une augmentation de douleur dans l'eſtomac, qu'elle appaiſe en avalant quelques cueillerées de lait chaud. L'irritation produite par l'ail, peut occaſionner les plus violentes démangeaiſons, comme l'a vu M. Buchner; il remarque que

(*f*) Il y a dans les rhumes un âcre qui doit ſubir une coction & être évacué; trop de rafraîchiſſans ſimples peuvent empêcher la coction & l'évacuation; & en affoibliſſant exceſſivement l'eſtomac, ils avoient pu y déterminer la direction de ce principe irritant; cet âcre mal évacué contribue à conduire ſi ſouvent du rhume à l'étiſie.

les

les effets de ce conſenſus portent ſur le ſentiment & ſur les excrétions ; l'irritation de l'eſtomac, dit il, entraîne le ſpaſme de la peau, qui eſt un des premiers effets des poiſons. M. Hofmann remarque la même choſe des purgatifs violens ; & c'eſt à la même cauſe qu'il faut attribuer ce friſſon général qu'une boiſſon glacée donne à pluſieurs perſonnes. Les ſpaſmes des premieres voies ſont une des cauſes qui troublent le plus ordinairement les maladies éruptives, & qui peuvent au milieu des apparences les plus favorables les rendre quelquefois mortelles en peu d'heures (*g*) ; enfin c'eſt à ce conſenſus de l'eſtomac & des inteſtins avec tous les nerfs des muſcles des membres, & de la peau, qu'il faut rapporter ces paralyſies qui ſont une ſuite ſi ordinaire des coliques convulſives, à l'article deſquelles j'en donnerai l'hiſtoire, & que les purgatifs trop âcres peuvent auſſi produire, comme cela ar-

(*g*) C'eſt ainſi que l'on a vu à Nanci, il y a quelques années, une indigeſtion de poires tuer en très-peu d'heures un jeune homme qui avoit la petite vérole la plus diſcrete & la plus bénigne.

riva à la femme dont parle M. Hofman, à qui un purgatif compoſé de réſine de jalap donna d'extrêmes douleurs, & laiſſa une paralyſie de la langue & d'un côté du corps (*h*). Mais comme l'eſtomac a des ſympathies marquées avec preſque toutes les parties, il faut les ſuivre dans leur ordre, comme M. Regala fait le premier, en commençant par la tête.

On a vu les influences de l'état du cerveau ſur l'eſtomac; celles de l'eſtomac ſur le cerveau ne ſont pas moins conſidérables, & c'eſt cette action ſi marquée qui a fait dire à Van Helmont, que les facultés intellectuelles réſidoient dans l'eſtomac, & au chancelier Bacon, avant lui, que le cerveau étoit ſous la tutele de l'eſtomac, & que tout ce qui agiſſoit ſur le cerveau agiſſoit par conſenſus ſur l'eſtomac (*i*).

Les douleurs de tête, les vertiges, toutes les maladies ſoporeuſes, l'apoplexie même, les convulſions & le délire ont très-fréquemment leur cauſe

---

(*h*) *Notæ ad Poterium.*

(*i*) Van Helmont, p. 307. Bacon, *hiſtor. vit. & mort.* p. 323.

dans l'eſtomac ; mais comme je reviendrai à ces objets dans les chapitres où je traiterai de ces différentes maladies, en traiter ici ce ſeroit ou partager la matiere ſans néceſſité, ou m'expoſer à des répétions inutiles ; auſſi je me bornerai à un très-petit nombre d'obſervations. Cheſneau, ce ſage médecin de *St. Severin*, dont les ouvrages ont été utiles à beaucoup de gens qui ne l'ont pas même nommé, vit une femme hypocondre qui avoit auprès de l'eſtomac une tumeur que l'on ne pouvoit pas toucher ſans lui cauſer une ſecouſſe dans la tête, comme celle qui lui auroit occaſionné une violente peur (*k*).

Un ami de M. Roſa, étant en campagne avec lui, ſe mit tout-à-coup à cauſer avec une vivacité étonnante, & à tenir les propos les plus extravagans ; il ſouffroit des angoiſſes inexprimables, & ſe croyoit au milieu des enfers, où on l'avoit tranſporté pour eſſayer comment il s'y trouveroit dans la ſuite ; après quelques heures de tourmens, il vomit des champignons & ſe trouva bien ; mais l'impreſſion de ce qu'il avoit eu à ſouffrir

(*k*) *Obſerv. Medic.* t. 3. obſ. 3. p. 215.

en enfer étoit si forte, qu'au bout de quelques années elle n'étoit pas encore détruite. (*l*). Je connois une femme qui toutes les fois qu'elle mange de la crême cuite ou crue, a une migraine très forte, qui va en augmentant jusques au moment où elle l'a rendue ; & j'ai vu dans les fievres putrides, & presque tous les observateurs d'épidémies doivent l'avoir vu comme moi, que les plus violens maux de tête ne sont soulagés que par les vomissemens ou par la diarrhée ; les autres remedes sont presque toujours tout-à-fait inutiles : mais l'influence de l'estomac sur le cerveau, est démontré par les changemens que l'état de ce viscere opere sur la façon de sentir & de penser, bien plus encore que par les maladies physiques. Mémoire, conception, imagination, toutes les facultés peuvent être altérées par les dérangemens de l'estomac ; & les qualités morales ne s'en ressentent pas moins ; la gaieté, l'affabilité, la bonté, l'équité même peuvent être détruites par des alimens difficiles à digérer, par trop

(*l*) Rosa, *saggio di osservazioni sopræ alcune malattie*, p. 182.

d'alimens, par des alimens âcres. On vient de voir l'effet des champignons ; on a déjà vu d'autres obſervations qui prouvent la même vérité, & on en retrouvera un ſi grand nombre dans différents chapitres, ſur-tout dans ceux qui traiteront de la mobilité, de l'hyſterie, de l'hypocondrie, que je ne crois pas devoir en préſenter ici de nouvelles.

§. 27. L'eſtomac a auſſi des influences bien marquées ſur les yeux. M. Pujati a vu un homme qui, s'il mangeoit des choſes nuiſibles, avoit le lendemain une violente douleur à l'œil gauche, qui ne ceſſoit que par un vomiſſement (*m*). Galien avoit déjà connu cette influence, & Lommius a remarqué, comme lui, que les dérangemens de l'eſtomac peuvent produire même la cataracte. Foreſtus avoit vu un jeune homme à qui un excès dans le manger, ou des alimens indigeſtes occaſionnoient un aveuglement qui ſe diſſipoit avec les embarras de l'eſtomac (*n*) ; & il n'y a point de médecin qui n'ait vu que les dérangemens de la vue tenoient ſouvent à

(*m*) *Differt.* A. p. 33.
(*n*) L. 11. obſ. 22.

l'eſtomac, & qu'alors elle alloit conſtamment beaucoup mieux ou plus mal, à meſure que les digeſtions ſe faiſoient plus ou moins bien. J'ai vu un malade affoibli par la conſomption dorſale dont les yeux étoient fort délicats & ne pouvoient pas s'occuper long-tems de ſuite, quoiqu'il vît très-bien, mais qui, s'il mangeoit un peu trop, ou des choſes indigeſtes, voyoit à peine aſſez pour pouvoir ſe conduire, & cet aveuglement ſtomachique duroit deux, trois, quatre heures même, juſques à ce que l'eſtomac fût débarraſſé. On a pluſieurs exemples de goutte ſereine emportée par un émétique; & il y a un exemple d'une perſonne chez qui le dérangement d'eſtomac produiſoit ſouvent un obſcurciſſement d'une partie de la pupille, de façon que la vue étoit altérée pendant un quart-d'heure. Le même médecin qui a fait cette obſervation, attribue au mauvais état des viſceres l'aveuglement qui ſurvient quelquefois dans l'étiſie & la phthyſie confirmée. Platerus & d'autres ont auſſi vu perdre la vue après des coliques (*o*); & ſi l'on ſe rappelle ce que

(*o*) Obſerv. liv. I, *de viſu læſo*.

j'ai dit de l'effet des ligatures de la paire vague & de l'intercoſtale, on ne ſera pas ſurpris de cette prodigieuſe influence de l'eſtomac ſur les yeux, influence bien ſenſible auſſi dans les effets des poiſons. Bartholin cite deux femmes que du poiſon avalé rendit aveugles ; Wepfer vit un religieux Benedictin à qui une ſalade de racine de juſquiame, priſe pour de la racine de chicorée, laiſſa une foibleſſe extrême des yeux pour le reſte de ſa vie (*p*) ; & le premier effet de la *bella dona* eſt ſouvent l'aveuglement. En général dans les affoibliſſemens de la vue, dans ſes irrégularités, dans les longues affections des paupieres, il faut faire la plus grande attention à l'état de l'eſtomac & des premieres voies. M. Whytt parle d'une femme, qui, dès qu'elle a des acides dans l'eſtomac, ne voit plus les objets qu'à travers un brouillard épais, qui ſe diſſipe par le vomiſſement ou par l'uſage de quelques abſorbans, & d'une autre dont les paupieres & les yeux s'enflamment dès qu'elle a mal à l'eſtomac (*q*) ; & l'influence des vers qui ſont

(*p*) *De cicut. aquat.* p. 232.
(*q*) §. 10. pag. 22.

dans les inteſtins eſt extrêmement marquée ſur les yeux, qui ont alors une eſpece d'éclat vitré, différent de leur brillant naturel ; la pupille eſt ſouvent plus dilatée, & il y a quelque choſe de gêné dans leur mouvement.

Les aſcarides mêmes peuvent produire cet effet (*r*).

§. 28. Le conſenſus de l'eſtomac & des inteſtins avec les *oreilles* eſt moins marqué ; (car il ne faut point lui attribuer, comme on l'a fait mal-à-propos, le bon effet des diarrhées dans les ſurdités ;) on en a cependant quelques exemples. Les bourdonnemens des hyſtériques & des hypocondres paroiſſent dépendre de l'état des viſceres du bas-ventre plus que de la mobilité générale. M. *Van* Boſch en a vu de ſi forts, que le malade comparoit le bruit qu'il entendoit aux vagues de la mer violemment agitée, ſe diſſiper après avoir rendu quelques vers ; M. *Van* Phelſum a obſervé une ſurdité qui revenoit périodiquement, & qui céda à la deſtruction des aſcarides, & l'on a l'obſervation d'un malade qui avoit un abcès dans l'eſto-

(*r*) *Van* Phelſum, *hiſt. pathol. Aſcarid.*

mac, & qui éprouvoit fréquemment des douleurs, comme ſi une flêche eût couru de l'oreile gauche au ſiége du mal (*s*).

L'influence de l'eſtomac ſur le *nez* eſt marquée par les fauſſes impreſſions d'odeurs qu'occaſionnent ſouvent des vices dans l'eſtomac & dans les premieres voies, & dont je parlerai en traitant des erreurs des ſens ; il l'eſt encore par ces démangeaiſons preſqu'inſupportables au nez qui tourmentent ſouvent les enfans attaqués des vers : j'ai été conſulté par un malade qui toutes les fois qu'il a pris de la manne eſt obligé d'éternuer très-ſouvent juſques à ce qu'elle ne ſoit plus dans l'eſtomac, & je trouve dans une très-bonne diſſertation ſur l'éternuement, par M. le D. Porta, mon collégue & mon ami, l'exemple d'une femme qui étoit très-peu ſenſible à l'effet des ſternutatoires, mais qui dès qu'elle avoit avalé la plus petite quantité de vin d'Eſpagne éternuoit vingt ou trente fois (*t*). On rapporte à la ſympathie de

(*s*) Voyez Rahn, §. 20.

(*t*) M. D. Porta, *diſſert. de ſternutat.* Baſle 1755. pag. 15.

l'eſtomac avec les narines pluſieurs autres faits qui ne me paroiſſent point en dépendre, mais qui tiennent à d'autres cauſes. Les fonctions de l'eſtomac viciées, les mauvaiſes humeurs dont il peut être tapiſſé peuvent altérer toute la machine, déranger toutes les fonctions, produire une multitude de maladies différentes dans preſque tous les organes ; mais c'eſt par une marche abſolument différente de celle du conſenſus, & qu'il ne faut point confondre. Une douleur dans l'eſtomac change d'abord le viſage, maigrit, décolore, abat les yeux ; une douleur dans les inteſtins produit le même effet ; des digeſtions pénibles déterminent ſouvent beaucoup de ſang au viſage après le repas ; à la longue elles y font éclorre des boutons : tous ces faits dépendent de l'eſtomac ; mais ce ne ſont pas des faits qui tiennent uniquement à la ſympathie.

§. 29. Il y en a une bien marquée entre les premieres voies & les lévres, & Hippocrate l'a indiquée, le tremblement des lévres, dit il, annonce des évacuations bilieuſes (*u*). Hollier confir-

(*u*) *Coact. prænot.* Liv. 2. Sect. 2. 13. Edit. Jacotii, pag. 514.

me cette déciſion par une belle obſervation (*x*). Jacotius l'explique dans le même endroit (*y*), & la confirme dans pluſieurs autres. M. Boerhaave remarque que ce tremblement des lévres, dans la crudité des fievres, annonce prochainement de violentes convulſions, mais que, s'il ſurvient après les ſignes de coction, il annonce qu'il arrivera dans une demi-heure un vomiſſement ſalutaire; & M. *Van* Swieten ayant vu un jeune homme épileptique, à qui la levre inférieure trembloit avant l'accès, & dont l'accès finiſſoit au moment où il avoit vomi, il en conclut que le ſiege du mal étoit dans l'eſtomac, & il le

(*x*) « Vidi cui in gravi morbo id contigerit; » laborabat è febre hibernâ, malignâ, quales » erant quæ eo anno graſſabantur. Frigebant » crura, delirium intercurrebat, labrum con- » trahebatur primum, deinde reliquæ partes, » aphonia, vacillatio, mentis deſperatio. In- » jecto clyſtere molli, quem ad tertiam ho- » ram retinuit, dejecit bilioſa, omnia in » melius. »

(*y*) *Labri perverſio vel tremor præter morem & vomitionis ſignum eſt, & acrium humorum in ventre contentorum, aut vermium & convulſionis atque affecti graviter cerebri. Voyez auſſi pag.* 158. 506. 1108.

guérit en lui donnant tous les mois, pendant six mois, un vomitif doux, le même soir un anodin, & dans l'entre-deux des fortifians (z).

Ce même consensus qui influe sur les lévres est très-marqué sur tous les organes salivaires ; au moment où une cause quelconque commence à irriter l'estomac, à occasionner des commencemens de nausées, à produire une grande sécrétion dans les glandes de l'estomac, celle de la salive devient aussi plus abondante, la bouche s'en remplit, & l'on salive presque toujours abondamment avant que de vomir.

M. *Van den* Bosch a vu les salivations les plus longues & les plus abondantes produites uniquement par les vers; & il est très-ordinaire de voir les enfans sujets aux vers avoir presque toujours la bouche pleine d'eau. M. *Van* Phelsum a vu un payſan qui avoit une salivation abondante toutes les fois que les Ascarides lui occasionnoient des démangeaisons importunes, & il ajoute que les enfans qui y sont sujets ont presque

(z) *Ad aphor.* 1080. t. 3. pag. 429.

toujours les glandes salivaires engorgées (a). Les crachemens des hystériques & des hypocondres tiennent en partie à ce même consensus, en partie à d'autres causes étrangeres à cet article.

§. 30. La langue est encore plus fréquememnt que les lévres affectée par l'état de l'estomac & des premieres voies, & comme elle est liée au larynx par la communauté de leurs fonctions dans la parole, & au pharynx par celles de la déglutition, je ne séparerai point les effets du consensus de l'estomac sur ces trois parties. Hippocrate avoit déjà observé que le tremblement de la langue annonçoit, aussi-bien que celui des lévres, la présence des matiere bilieuses dans l'estomac (b), & il a remarqué que dans les fievres le vomissement rendoit d'abord la parole à ceux qui l'avoient perdue. Foreſtus vit aussi un malade muet pendant quinze jours, dans une fievre vermineuse, qui recouvra la voix après avoir rendu beaucoup de vers; on trouve dans d'autres observateurs plusieurs exemples de ces apho-

(a) Rahn, §. 25.
(b) Ibid.

nies vermineuſes (c) ; j'en ai vu à différentes repriſes, & un très-frappant chez une petite fille de ſix ans, qui dans un an eut plus de vingt de ces attaques : elle perdoit tout à la fois la parole & preſque la raiſon ; elle étoit dans une déſolation qui s'irritoit par l'impoſſibilité de parler, qui tenoit du délire & qui duroit deux ou trois heures ; comme elle étoit fille d'un pere très-ivrogne & d'une mere très-brutale, je crus dans les premieres attaques qu'elles étoient la ſuite de mauvais traitemens : mais l'ayant ſuivie régulièrement, je ne doutai pas que les vers n'en fuſſent la cauſe ; la valeriane me parut le vermifuge le mieux indiqué dans ce cas, & il la guérit radicalement. Proſperalpin avoit auſſi remarqué que les embarras d'eſtomac faiſoient perdre la voix, & Ballonius cite une perſonne chez qui un coup ſur l'eſtomac produiſit cet effet, qui s'explique aiſément anatomiquement, puiſque l'eſtomac & le larynx tirent leurs nerfs de la huitieme paire. M. *De* Sauvages cite une obſervation particuliere de M. *Du* Saulſai, qui vit un enfant

(c) Voyez Rahn, §. 27.

que les vers rendirent muet & qui le fut pendant quelque tems ; il ne recouvra la parole qu'après avoir rendu trente-ſix vers dans l'eſpace de vingt jours, il conſerva même de la difficulté à prononcer la lettre B. (*d*).

§. 31. La difficulté d'avaler eſt auſſi une ſuite très-ordinaire du conſenſus de l'eſtomac ſur le pharynx, & l'on voit ſouvent les perſonnes ſujettes aux aigreurs & qui ont le genre nerveux très-mobile, ſi elles ont mangé des graiſſes qui ſe ranciſſent, ou pris quelque boiſſon flatueuſe, on les voit, dis je, éprouver un ſpaſme qui les empêche d'avaler, juſques à ce qu'elles aient rendu quelques gorgées de ces matieres irritantes ou ſeulement quelques vents ; & M. Ferrein rapporte un exemple bien frappant de cette ſympathie ; une fille d'environ vingt à vingt-cinq ans perdit totalement, tout-à-coup, & ſans aucun autre ſymptôme de maladie, la faculté d'avaler quoi que ce ſoit ou de liquide ou de ſolide ; le troiſieme jour elle eut d'aſſez forts mouvemens convulſifs qui ſe

(*d*) *Claſſ. des mal.* Claſſ. 6. §. 14. tom. 1. pag. 779.

réitérerent enſuite tous les jours, & au bout de huit jours, la foibleſſe étoit au point de paroître dangereuſe. M. Ferrein apprenant alors qu'immédiatement avant l'accident elle avoit eu quelques légers maux de cœur, & que la veille elle avoit mangé beaucoup de ſucreries, il ſoupçonna que quelque mauvais levain dans l'eſtomac étoit la cauſe de cet accident, & il crut qu'elle ſeroit dégagée s'il pouvoit la faire vomir: mais ne pouvant rien lui faire avaler, il eut recours à la fumée de tabac qui opéra cet effet, & la facilité d'avaler revint auſſi-tôt (*e*).

§. 32. L'action de l'eſtomac ſur les nerfs de ces mêmes organes, en troublant la ſécrétion qui s'y fait continuellement, & qui les entretient toujours humides, peut y produire une ſéchereſſe qui donnera le ſentiment de la ſoif; c'eſt cette ſoif dont M. Rahn a fait un

(*e*) Hiſtoire de l'Acad. R. des Siences 1768. M. Ferrein parle auſſi de quatre femmes qui toutes à la fois perdirent la faculté d'avaler; mais il ne donne l'hiſtoire que d'une ſeule, & laiſſe celle des autres totalement incomplete & obſcure; ſi l'obſervation eût été publiée pendant ſa vie, elle ſeroit ſans doute plus achevée.

article dans ſa bonne diſſertation, & qu'il appelle conſenſuelle (*f*) ; telle eſt celle que les hyſtériques & les hypocondres éprouvent ſouvent ſans aucune apparence de fievre, & qui céde aux antiſpaſmodiques & aux narcotiques bien mieux qu'aux boiſſons abondantes ; telle eſt celle qu'éprouvent ſouvent les enfans qui ont des vers ; & M. Broklesby a très-bien vu que la ſéchereſſe de la bouche qui dépendoit de l'embarras de l'eſtomac ſe diſſipoit après l'émétique (*g*). Cette chaleur brûlante à la gorge, qui décele ſi ſouvent les acides, eſt une ſuite de cette communication d'irritation.

On peut placer ici l'influence de l'eſtomac ſur les muſcles qui ſervent à fermer la mâchoire inférieure & dont le ſpaſme produit cette eſpece de tétanos que M. de Fourcroy prévint toujours ſi heureuſement chez les enfans nouveaux nés, dans les Iſles de l'Amérique, en les purgeant d'abord avec le ſyrop de roſes ; mais comme je dois

(*f*) §. 27.

(*g*) *Oeconomical and medical obſervations*, pag. 218.

traiter cette matiere ailleurs, je renvoie à cet article tout ce qu'il y a à en dire.

§. 33. Le conſenſus de l'eſtomac n'eſt pas moins marqué avec le poumon, le cœur & le diaphragme qu'avec les organes ſupérieurs. Une irritation dans l'eſtomac en produit une ſur les nerfs des bronches qui détermine la toux. Willis avoit remarqué il y a long-tems que les alimens difficiles à digérer font touſſer les hypocondres, ſans qu'il y ait aucun vice dans le poumon : il y a même des perſonnes, dont le genre nerveux eſt très-délicat, qui ſans être hypocondres touſſent d'abord d'après chaque repas, quoique ces repas ſoient très-médiocres & compoſés des mets les moins irritans & les plus digeſtibles ; & cette obſervation importante doit ſervir de principe pour expliquer comment la conſomption pulmonaire eſt quelquefois une ſuite des dérangemens de l'eſtomac, & comment dans les commencemens elle peut ſe guérir par de légers vomitifs. On trouve dans les ouvrages de M. Albinus l'exemple d'un ſoldat qui ayant eu une plaie dans le bas-ventre, qui avoit ouvert les inteſtins, avoit un anus arti-

ficiel, & qui toutes les fois que la membrane interne de l'inteſtin ſe trouvoit expoſée à l'air, étoit ſur le champ attaqué d'une toux qui ne finiſſoit que quand l'inteſtin étoit rechauffé (*h*).

§. 34. On verra ailleurs que l'aſthme & la coqueluche ont quelquefois leur cauſe uniquement dans l'eſtomac, qui agit ſur le cœur d'une façon tout auſſi marquée que ſur les poumons ; & je ſuis perſuadé que tous les médecins obſervateurs ont vu que la plupart des irrégularités du poulx tiennent aux cauſes qui irritent l'eſtomac ou les inteſtins ; auſſi elles cédent très-ordinairement aux évacuants & aux ſtomachiques ; M. Ferrein a bien vu que les intermittences ſur-tout indiquoient preſque toujours un beſoin de purger ; & M. Senac établit que l'eſtomac eſt une des cauſes les plus ordinaires des palpitations dans les perſonnes mêmes dont les autres parties ſont les mieux conſtituées, & il rappelle les exemples de Malpighi à qui les légumes, & de Simon Pauli à qui les pommes donnoient de fortes palpitations ;

(*h*) *Annotat. Academ.* Liv. 2, chap. 8. pag. 34.

il connoiſſoit lui-même un homme à qui les lentilles en donnoient d'abord (*i*) ; mais n'étoit-ce point en gonflant l'eſtomac & en occaſionnant une gêne au mouvement du diaphragme & du cœur ?

Les défaillances ſont encore une ſuite aſſez ordinaire des embarras d'eſtomac, & preſque toujours elles ſe terminent au moment où le malade a pu vomir ; ſouvent quand elles tiennent à cette cauſe, tous les ſecours pour ranimer le malade ne le raniment que pour quelques momens, & il retombe conſtamment juſques à ce que la Nature ou l'art ayent opéré l'évacuation de ces matieres, dont l'irritation ſur l'eſtomac produiſoit ces foibleſſes.

Le hoquet qui a preſque toujours ſa cauſe dans l'eſtomac & qui eſt une maladie du diaphragme, & l'aſthme convulſif qui eſt une maladie du diaphragme autant que du poumon, dépendent auſſi très-ſouvent de l'eſtomac ; j'ai vu pluſieurs perſonnes qui en étoient attaquées, à qui tous les alimens difficiles

(*i*) *Traité du cœur*, Liv. 4. ch. 11. §. 5.

à digérer pour leur eſtomac, en donnoient d'abord une attaque très-forte.

§. 35. Le conſenſus de l'eſtomac & des inteſtins ſur le *foie* eſt trop ſouvent marqué par les effets des émétiques & des purgatifs, ou ordonnés mal-à-propos, ou trop forts, qui produiſent un ſpaſme dans tous les conduits excrétoires de la bile, & en empêchant ſon cours, produiſent une jauniſſe, & quelquefois même laiſſent un germe d'obſtruction, qui détermine à employer de nouveaux évacuans, dont l'effet conſtant, au bout d'un certain tems, eſt de jetter le malade dans un état incurable.

§. 36. Les reins ſont auſſi très-affectés par l'état de l'eſtomac, & l'on remarque tous les jours, chez les perſonnes qui ont le genre nerveux délicat, que ſi quelque choſe moleſte l'eſtomac, elles rendent une quantité prodigieuſe de cette urine limpide qui caractériſe les maladies nerveuſes, & qui ſert très-ſouvent à juger ſi les maladies ſont ſympathiques ou ne le ſont pas. Les inteſtins ont le même genre d'action ſur les reins, & les violentes coliques les ſerrent quelquefois au point qu'il ne paſſe pas une goutte d'urine auſſi long-tems que l'on ſouffre.

J'ai vu ici en 1764 un malade presque septuagenaire qui avoit un diabête très-fort depuis plusieurs années ; tout-à-coup sans chûte, sans toux, sans efforts, il se forma une hernie du côté gauche, & depuis ce moment le diabête cessa entiérement, ce qui ne tenoit certainement qu'à un changement dans l'action des nerfs.

§. 37. La sympathie active de l'estomac sur l'utérus ne se manifeste que trop souvent par les effets fâcheux des erreurs du régime que les femmes délicates commettent à l'époque des régles, & par celui des remedes émétiques ou purgatifs administrés inconsidérément à la même époque ; une boisson trop froide ou trop rafraîchissante, un aliment aigre ou trop pesant, un peu trop de fruits, suffisent pour arrêter tout-à-coup les régles, pour donner des coliques, pour laisser le germe d'une longue suppression & des langueurs les plus fâcheuses ; il en est de même de plusieurs remedes donnés dans ce tems-là & qui ont des effets fâcheux.

§. 38. Le consensus réciproque entre l'estomac & les intestins est démontré tous les jours par la cessation des dou-

leurs d'inteſtins, dès que l'on a avalé quelque adouciſſant ; par la ceſſation prompte d'une diarrhée opiniâtre, en buvant quelque choſe de très-froid ; par le dégoût, les nauſées, les vomiſſemens qu'occaſionnent des coliques un peu fortes.

§. 39. L'eſtomac & les inteſtins exercent auſſi un conſenſus très-marqué ſur les muſcles qui ſervent au mouvement des différens membres. Le tetanos avec toutes ſes eſpeces, produit par différentes cauſes d'irritation dans ſes parties, en eſt une preuve ; ces paralyſies ſi fréquentes après les coliques de Poitou n'ont pas d'autre cauſe. Un marchand ſe plaignit à M. Camper d'une immobilité dans le carpe qui le gênoit extrêmement en écrivant, & l'obligeoit à pouſſer ſa main droite avec l'index de la gauche ; on avoit employé inutilement différens remedes ; M. Camper ayant jugé que le mal dépendoit d'une âcreté dans les premieres voies, entretenue par les mauvaiſes digeſtions, le traita en conſéquence & le guérit (*k*) ;

(*k*) *Demonſt.* tom. 1. ch. 2.

& cette obſervation rappelle celle que j'ai donnée ailleurs ſur l'effet du café, dont l'uſage occaſionnoit un ſpaſme dans les doigts, qui empêchoit d'écrire : M. Camper a auſſi très-bien remarqué que la cacochilie dans les premieres voies occaſionnoit des ſpaſmes dans les extrémités inférieures, & que les aſcarides occaſionnoient chez les enfans des convulſions dans les cuiſſes & dans les jambes (*l*). Avant que de finir l'article du conſenſus de l'eſtomac, je dois remarquer que ſi ce conſenſus a des effets ſi ſouvent fâcheux, il en a quelquefois de favorables ; c'eſt ainſi qu'un grand nombre de médicamens étendent leurs bons effets ſur les parties les plus éloignées, quoiqu'ils n'agiſſent que ſur l'eſtomac ou ſur les inteſtins. M. Hofman le prouve par les faits pour les anodins, les calmans, les lavemens adouciſſans, le kina, les martiaux (*m*) ; mais ces obſervations ne ſont pas néceſſaire ici, & il n'y a point de médecin qui n'ait pu les faire très-ſouvent.

(*l*) *Ibid.* l. 2. ch. 3.

(*m*) *De conſenſu partium præcipuo pathologiæ & praxeos fundamento.* Halæ 1717. §. 36.

Du

Du Méſentere.

§. 40. Le méſentere eſt le ſiege de pluſieurs des plexus nerveux qui ſe diſtribuent à tous les viſceres du bas-ventre ; mais il n'y a pas un grand nombre de nerfs qui s'y épanouiſſent, & il n'a pas, par-là même, une extrême ſenſibilité ; cependant il peut quelquefois être le ſiege des douleurs aſſez fortes, qui peuvent occaſionner, en communiquant leur irritation au genre nerveux, des jauniſſes & des vomiſſemens. On a très-bien remarqué que la cacochilie du méſentere affoiblit les muſcles qui ſervent au mouvement des extrémités inférieures (*n*), & qu'elle donne des douleurs & des peſanteurs de genoux ; j'ai vu un homme, d'ailleurs très-bien portant, mais ſujet de tems en tems à des diarrhées, qui ſont toujours préſagées quelques heures à l'avance, par tant d'engourdiſſement & de peſanteur dans les jambes qu'il les croit enfles ; dès qu'il a eu quelques ſelles, le mal paſſé ; mais ce ne ſont pas proprement des effets ſym-

(*n*) Gotter, Med. hipp. §. 130.

pathiques : un rameau nerveux considérable bleſſé dans le méſentere occaſionne des accidens mortels.

Du foie.

§. 41. On a attribué à la ſympathie qu'exerce le foie pluſieurs phénomenes qui ne dépendent point des nerfs, tels que ſon influence ſur la rate, la gêne que ſes maladies apportent à la reſpiration, le dérangement des digeſtions; mais elle en opére cependant de réels, & telle eſt cette douleur à l'épaule, aſſez ſouvent très-ſenſible, que l'on remarque chez le plus grand nombre des malades qui ont quelque vice dans le foie; douleur qui m'a quelquefois ſervi à découvrir ces vices qui s'annonçoient à peine par d'autres ſymptômes; elle eſt aſſez conſtante : quelquefois cependant elle ceſſe pendant quelque tems; l'anatomie montre la route de cette communication par l'union de la quatrieme paire des nerfs du cou (*o*), qui envoie des rameaux à l'épaule, & qui en fournit auſſi par ſes anaſtomoſes, pour le dia-

(*o*) Voyez tom. I. §. 66.

phragme & pour le foie. M. Whytt a vu dans deux cas la ſuppuration du foie produire la foibleſſe & l'inſenſibilité du bras, de la cuiſſe & de la jambe, du côté droit (*p*). Les gonflemens, les obſtructions, l'inflammation, les abcès du foie gênent l'eſtomac, le font ſouffrir, altérent ſes fonctions : tout cela eſt méchanique ; c'eſt l'effet d'une ſimple preſſion ; mais indépendamment de toute preſſion, il eſt poſſible que les vices du foie occaſionnent des douleurs d'eſtomac par la ſimple irritation des nerfs.

Les calculs biliaires, en irritant la véſicule & le canal choledoque, entraînent des convulſions qui produiſent des nauſées, ſouvent même des vomiſſemens conſidérables, & ſur-tout une douleur fixe préciſément au creux de l'eſtomac, qui ſe reproduiſant conſtamment à chaque accès avec une nouvelle force, & ne ceſſant même jamais entiérement dans l'entre-deux, fournit un caractere preſque ſûr pour diſtinguer cette cauſe, & qui devient immanquable, s'il eſt joint à la teinte jaune

(*p*) §. 11. N°. K, pag. 25.

de la peau, à la teinte brune des urines, & à la couleur grise des selles. On a vu cette douleur fixe au haut de l'estomac, durer si long tems & être si forte, qu'elle devenoit une vraie cardialgie; elle occasionne quelquefois une gêne habituelle dans la respiration, sur-tout chez les vieillards, & Raiger a vu un asthme très-cruel qui parut ne pouvoir avoir d'autre cause qu'une très grosse pierre dans la vésicule du fiel. Willis attribue aussi un asthme, qui enfin devint mortel à l'irritation de la vésicule qui renfermoit plusieurs calculs, (q) & j'ai soigné, pendant les derniers tems de sa vie, un homme âgé d'environ soixante ans, chez qui quatre calculs dans la vésicule du fiel, ont occasionné pendant plus de huit mois des attaques réitérées des spasmes les plus violens dans presque toutes les parties du corps, excepté dans les reins & dans la vessie; quand ils attaquoient la nuque ou les muscles de la poitrine, les douleurs étoient atroces, & le malade n'a jamais eu de soulagement marqué que par l'effet de l'opium, qui le

(q) *Sepulchret.* tom. I. pag. 545. & 552.

perdoit même ſi l'on y revenoit pluſieurs fois de ſuite ; il n'a jamais eu de jauniſſe, ni même de teinte jaune.

Des reins, des ureteres & de la veſſie.

§. 42. M. Senac paroît s'être trompé en établiſſant qu'il n'y a pas de parties qui cauſent plus de dérangemens ſympathiques que les reins ; l'eſtomac & l'uterus en produiſent ſûrement davantage ; mais il eſt cependant vrai que leur état a des influences bien étendues : elles ſont très-marquées ſur la tête ; Bartholin a vu le calcul des reins produire la migraine du même côté, & Foreſtus a vu des maux de tête opiniâtres naître de la même cauſe (*r*). Adolph cite le cas d'un homme de quarante & quelques années, à qui des douleurs de reins atroces, produites par le calcul, avoient fait perdre totalement la vue ; les yeux étoient très-beaux, & le mal étoit une goutte ſereine occaſionnée par le conſenſus entre les nerfs des reins ſi violemment tourmentés par le calcul, & ceux des yeux (*s*). Baglivi avoit déjà remarqué

(*r*) Rega, pag. 214.
(*s*) *Act. Cur. Nat.* tom. 2. obſ. 87.

que ceux qui meurent du calcul des reins, meurent en convulsion & en délire. Ils n'exercent pas une action moins sensible sur la poitrine ; Ballonius, ce sage observateur parisien, vit un malade attaqué d'une difficulté de respirer très-considérable, qui ne cédoit à aucun remede, qui ne paroissoit pas dépendre de l'état du poumon, & que l'on conjectura enfin, après l'examen le plus attentif, dépendre d'un calcul dans les reins; on quitta les remedes pectoraux, on traita le malade pour les reins, il rendit le calcul, & la liberté de la respiration fut entiérement rétablie (*t*). Lister a vu la même cause produire une palpitation habituelle, une douleur dans la vessie, avec un fréquent besoin d'uriner, une urine fort claire & un grand dégoût. Baglivi avoit remarqué que le pouls du côté du rein affecté, étoit plus petit & plus foible que l'autre.

§. 43. La sympathie des reins & des ureteres, avec l'estomac est une des plus fréquentes ; la pierre dans les reins, & sur-tout le passage des graviers considérables dans les ureteres, occasionnent des nausées continuelles & quelquefois même des vomissemens très-forts, & en

(*t*) *Consil.* Liv. I. Cons. 46.

général une pierre dans les reins dérange toutes les fonctions de l'eſtomac & des inteſtins ; il y a habituellement dégoût, mal-aiſe, gonflement, flatuoſités ; & l'on a vu une fille ſujette à des douleurs continuelles de reins, produites par la gravelle, être tourmentée par une diarrhée habitnelle, qu'on ne pouvoit modérer qu'en lui faiſant prendre quelques cueillerées d'huile d'amandes douces (*u*). Piſons lui-même éprouva les vomiſſemens les plus forts pendant le paſſage d'une pierre par l'un des ureteres ; mais les efforts aiderent le paſſage, & le vomiſſement ceſſa au moment où le calcul fut tombé dans la veſſie (*x*).

§. 44. La contraction du teſticule du même côté, eſt encore un effet fort ordinaire du calcul des reins, qui ont auſſi une ſympathie très-marquée l'un avec l'autre, comme on a déjà vu qu'il y en avoit entre les deux yeux, & entre les dents correſpondantes des deux côtés, elle eſt telle que l'irritation des nerfs dans l'un des reins, produite par l'inflammation, la ſuppuration, ou plus ordinai-

(*u*) *A. C. N. Cent.* obſ. 98.
(*x*) Obſerv. Sect. 4. ch. 2. pag. 317. obſ. 102.

rement par un calcul, occaſionne un ſpaſme dans l'autre rein, & produit une ſuppreſſion d'urine ; Foreſtus cite un cas de cette eſpece (*y*), & Riolan dit qu'il a vu pluſieurs fois que l'obſtruction d'un rein rend l'autre tout-à-fait inutile ; Etumuller, Marchettis, Hofman ont réitéré la même obſervation, & il y a peu de médecins employés qui n'aient eu occaſion de le voir par eux-mêmes : ainſi je me contenterai d'une ſeule obſervation de Baglivi qu'il eſt très important de connoître. Une femme âgée d'environ quarante ans, fut attaquée d'une douleur du rein gauche avec vomiſſement, ſuppreſſion d'urine, & tous les ſymptômes qui caractériſent le calcul des reins ; rien ne la ſoulageoit, la douleur devenoit tous les jours plus vive, elle avoit le même ſentiment que ſi on l'eût ſerrée très-fortement autour des hypocondres avec une ceinture ; la reſpiration étoit convulſive ; elle avoit de fréquentes convulſions internes, mais ſans fievre ; le ſeptieme jour tous les ſymptômes empirerent ; elle éprouvoit entre l'eſto-

(*y*) Liv. 24. obſ. 26.

mac & l'ombilic des douleurs auſſi vives que ſi un chien l'eût rongée ; enfin elle périt le onzieme jour, dans les plus fortes convulſions. Le cadavre n'offrit d'autre vice qu'un calcul de la groſſeur du pouce, partie dans le rein, partie dans l'uretere gauche ; & la malade n'avoit jamais éprouvé de douleur qu'au rein droit qui étoit en bon état. Cette obſervation ſuffiroit ſeule pour prouver, comme je l'ai établi plus haut, que la partie qui eſt le ſiege de la cauſe maladive, n'éprouve ſouvent aucune douleur, pendant qu'elle en occaſionne de très-vives ailleurs.

§. 45. La veſſie extrêmement ſenſible peut communiquer ſon irritation à tout le genre nerveux, & quand le calcul eſt venu à l'irriter conſidérablement, il eſt très-ordinaire qu'il en réſulte des convulſions générales ; mais le conſenſus le plus marqué eſt avec l'extrêmité du gland ; le calcul de la veſſie y produit preſque habituellement une douleur & une démangeaiſon pénible, qui ſont un des caracteres les moins équivoques de cette maladie ; & M. Whitt parle d'un malade attaqué d'un ulcere à la veſſie, qui pendant que l'urine couloit,

reſſentoit non-ſeulement une douleur vive au bout de la verge, comme ceux qui ont la pierre, mais de plus cette douleur deſcendoit le long des cuiſſes & des jambes, & lui faiſoit ſentir à la plante des pieds la même douleur que s'il les avoit eus ſur des charbons ardens (z). Un effet que je ne puis expliquer que par ce conſenſus, c'eſt ce que j'ai obſervé chez une femme qui ſouffrit long-tems d'une pierre dans la veſſie ; elle avoit preſqu'habituellement une ſueur très-abondante, tout autour du bas-ventre & des hanches, ſur une hauteur de ſix ou ſept doigts, comme une ceinture, & quelquefois les douleurs les plus vives de la veſſie ſe diſſipoient tout-à-coup par la formation d'une tumeur très-douloureuſe au haut d'une cuiſſe ; ſi après avoir ſouffert beaucoup pendant quelques heures, elle pouvoit s'endormir, à ſon réveil, la tumeur & la douleur avoient diſparu, & elle étoit très-bien.

Je vois actuellement un malade qui a en général les nerfs fort délicats, mais ſur-tout l'orifice ſupérieur de l'eſtomac

(z) §. 11. N°. 112. pag. 26.

extrêmement affecté, & qui toutes les fois qu'il urine ou qu'il va à la selle, éprouve au moment du passage des excrémens, un mal-aise très-marqué dans cette partie, qui de là se fait quelquefois sentir dans tout le corps.

De l'uterus & des parties génitales.

§. 46. Le consensus de la matrice avec la plupart des autres parties est après celui de l'estomac, le premier qui ait frappé les observateurs ; Hippocrate avoit déjà vu son influence sur la tête ; Gallien s'en est aussi occupé (*a*), & a voulu expliquer mécaniquement par l'anastomose des vaisseaux, & sur-tout des veines, celui qu'il y a entre les seins & l'uterus ; depuis lui on l'attribua à l'anastomose des arteres (*b*), mais

(*a*) *De usu partium*, l. 14. ch. 8. Chart. l. 4. pag. 643. & *de different. venarum & arter. ch.* 8.

(*b*) On a voulu, il n'y a pas vingt-ans, faire un très-grand honneur à un célebre anatomiste de cette découverte qui avoit été vue par Galien, & qui a été admise presque généralement par tous les anatomistes ; Eustache, Casserius, Bauhin, Bartholin, Nuck, Verheyen, Winslow, &c. l'admettent généralement ;

cette anaſtomoſe des arteres manque très-ſouvent, & ne paroît point propre à rendre raiſon de tous les phénomenes de cette ſympathie, qui ſont extrêmement marqués, ſoit dans les momens des déſirs, (c) ſoit à l'époque des regles, ſoit dans les ſuppreſſions maladives, ſoit dans le tems de la groſſeſſe, dont le gonflement des ſeins eſt un des ſignes

---

M. Winſlow eſt poſitif ſur l'anaſtomoſe non-ſeulement des arteres, mais des veines; Veſale, Laurent, Junker ont nié ces anaſtomoſes; Kulm reſte indécis: comment expliquer ces contrariétés? On ne le peut que par la variété qu'il y a dans la diſtribution de ces anaſtomoſes dans différens cadavres. Celles des arteres manquent quelquefois, celles des veines ſouvent, & en général elles ſe font par de très-petits vaiſſeaux. Ce conſenſus ne peut donc pas dépendre, au moins en entier, des vaiſſeaux, malgré tout ce que l'on a dit pour le prouver; & M. Marherr détaille très-exactement les raiſons qui démontrent qu'il ne dépend point de ces anaſtomoſes, mais que les phénomenes que l'on attribue à ce conſenſus tiennent, dans certains cas, à l'augmentation générale de la pléthore; dans d'autres à la ſimilitude de l'humeur ſéparée, & ſur-tout aux nerfs plus qu'aux vaiſſeaux. §. 687.

(c) *Tanta eſt ſympathia utero cum mammis, ut contrectatæ libidinem excitent.* Gaſp. Bauhin, *theat. anat.* l. 2, ch. 4.

les plus certains ; & Hippocrate avoit déjà très-bien vu ces rapports (*d*).

§. 47. Un autre conſenſus tout auſſi marqué, c'eſt celui avec l'eſtomac ; c'eſt ce conſenſus qui fait que très-ſouvent dès les premiers jours de la conception les femmes éprouvent un dégoût, des naufées, des vomiſſemens qui durent ſouvent pluſieurs mois (*e*), & qui paſſent quand l'uterus a acquis un autre état & produit des ſymptômes différens ; la même cauſe produit auſſi quelquefois ces goûts dépravés que l'on remarque chez quelques femmes, qui ſont cependant en général foibles & rares par eux-mêmes, mais qui deviennent vifs & monſtrueux chez les femmes qui les écoutent.

Les coliques menſtruelles occaſionnent ſouvent des vomiſſemens, & les naufées continuelles ſont quelquefois un

---

(*d*) *Obſervantur fœminæ, quæ ſimul atque gravidæ factæ fuerint, imprimis vomitu affliguntur, rejiciendo per os copioſa aquoſa & limpida.* Etmuller, *per. med. theor. pract.* Liv. 4. Sect. 5. pag. 1074.

(*e*) *Mulieri in utero gerenti ſi mammæ ex improviſo graviles fiant abortit.* Liv. 5. aph. 37. Voyez auſſi ib. aph. 39. 50. 52. 53.

des premiers ſymptômes que produit l'inflammation commençante de la matrice après les couches ; ſi l'on s'y méprend, & ſi l'on attribue ces nauſées à la foibleſſe de l'eſtomac, la malade eſt perdue (*f*).

M. Stahl vit une perſonne à qui une frayeur ſupprima tout-à-coup les regles ; elle tomba d'abord dans une cardialgie accompagnée d'un ſentiment d'étouffement ; cet état ſe changea en vomiſſemens, qui diminuoient toujours un peu quand les regles paroiſſoient, & qui revenoient dès qu'elles avoient ceſſé (*g*), ſoit dans celui des couches.

§. 48. L'approche des regles chez quelques femmes, chez d'autres le tems de leur écoulement, chez de troiſiemes leur ſuite, produiſent ſouvent des maux de tête très-violens, & qui ne paroiſſent dépendre ni de la pléthore augmentée, ni de l'épuiſement, mais uniquement de l'irritation que l'état de l'uterus procure

---

(*f*) *Diſſert. de motu tonico vitali.*

(*g*) M. Buchner, après avoir diſcuté la queſtion avec le plus grand ſoin, conclut que le conſenſus entre l'uterus & l'eſtomac ne peut dépendre que des nerfs. *De uteri cum ventriculo conſenſu.* §. 29.

aux nerfs de la tête, & l'on doit remarquer ici que quand la mobilité d'une partie eſt augmentée, elle reſſent & exerce plus aiſément les effets du conſenſus ; voilà pourquoi à l'époque des regles les femmes éprouvent beaucoup plus les influences des cauſes qui peuvent agir ſur l'uterus, & les effets de ſon influence ſur les autres parties ; voilà encore pourquoi l'on entend dire à pluſieurs femmes que tout ce qui peut leur faire du mal, leur arrive à cette époque ; puiſqu'un événement qui ne les auroit point affectées dans un autre moment, les affecte beaucoup dans celui là ; dans d'autres temps elles l'auroient à peine apperçu ; à cette époque il les bouleverſe.

Craton, Langius, Etmuller s'accordent à reconnoître que les affections de l'uterus ont une influence marquée ſur la tête, & occaſionnent ſur-tout cette douleur au ſommet de la tête, accompagnée d'un ſentiment de froid qui eſt extrêmement incommode aux femmes hyſtériques. On a vu à Chemnitz une jeune femme à qui ſes regles manquoient, & qui à l'époque où elles devoient revenir, étoit attaquée pendant

trois jours d'un éternuement si fréquent, qu'elle ne pouvoit presque ni manger, ni boire, ni dormir (*h*).

§. 49. L'état de l'uterus a aussi une influence marquée sur la poitrine, & beaucoup de femmes, sur-tout de très-jeunes personnes, ont pendant les regles une légere gêne dans la respiration & toussent fréquemment.

Mais sans détailler davantage l'influence de cet organe, on peut dire qu'elle est très-grande sur tout le genre nerveux; les anciens qui le regardoient comme la cause des vapeurs, imputoient à ce consensus tous les accidens que l'on remarque dans un violent accès hystérique; ils se trompoient en le regardant comme la seule cause des vapeurs; elles dépendent bien plus souvent d'une cause différente; mais il est cependant très-vrai que la seule irritation de l'uterus peut produire tous ces accidens, & même de plus fâcheux, puisque l'on verra dans le chapitre de l'épilepsie qu'il y en a de véritablement uterines, & en général si l'utérus est cause de *six cent maux*,

(*h*) *Ephem. C. N. Dec.* 2. *ann.* 8. *obs.* 152.

pour me ſervir de l'expreſſion d'Hippocrate, c'eſt en grande partie par la ſympathie qu'il exerce ſur les autres organes, qui ſont diverſément affectés par les différens états dans leſquels il ſe trouve, ou par ſes différentes maladies organiques.

On a vu dans un des chapitres précédens, qu'il y avoit des femmes à qui la groſſeſſe donnoit de fréquentes attaques de convulſions pendant toute ſa durée, ſans que l'uterus en éprouvât lui-même aucune, & cet effet du conſenſus eſt fâcheux; mais c'eſt par un effet plus favorable de ce même conſenſus que M. Petit explique très-ingénieuſement un phénomene de la fin de la groſſeſſe; on remarque, dit-il, à cette époque que le ventre s'affaiſſe, & qu'en même tems la femme ſe ſent plus de bien-être: la raiſon en eſt que l'accouchement, comme toutes les opérations de la nature, ſe prépare quelque tems avant que d'être ſenſible pour nous; cette premiere & inſenſible contraction de la matrice paſſe d'abord aux muſcles du bas-ventre, & s'étendant à tous les muſcles du corps, augmente leur action & par-

là même le bien-être de la malade (*i*).

§. 50. Les parties génitales chez l'homme exercent auſſi leur action ſur tout le genre nerveux ; on en verra des exemples dans le chapitre de l'épilepſie & dans quelques autres. Amatus (*k*) & *Van der* Wiell (*l*) parlent de deux hommes que le déſir faiſoit éternuer, & Th. Bartholin de pluſieurs autres qui éternuoient après l'avoir ſatisfait (*m*). Leur influence ſur les organes de la voix eſt extrêmement marquée ; j'en ai parlé en détail dans un autre ouvrage (*n*) ; elle s'exerce évidemment ſur la poitrine, puiſque, comme le remarque M. Rega, on a vu ſouvent qu'en appliquant des linges trempés dans le vinaigre ſur les teſticules, on arrêtoit promptement une hémoptiſie. Le gonflement des teſticules produit celui de toutes les glandes inguinales.

(*i*) *Mémoires ſur la cauſe & le mécan. de l'accouch.* pag. 78.

(*k*) *Cent.* 4. *obſ.* 4.

(*l*) *Cent.* 2. *obſ.* 6. pag. 45.

(*m*) *Cent.* 5. *obſ.* 99.

(*n*) *Lettre ſur la mue de la voix, à la fin de l'Inoculation juſtifiée.*

ARTICLE V.

Du conſenſus de la peau.

§. 51. L'irritation d'une partie de la peau s'étend aiſément à toute la peau, & ſe communique à toutes les parties dont les nerfs viennent des mêmes troncs, & même à tout le genre nerveux ; c'eſt ainſi que le froid de pied donne un friſſon général, & que l'application de l'eau froide ſur quelque partie peut, en occaſionnant le ſerrement ſpaſmodique de la peau, produire celui des vaiſſeaux & arrêter les hémorrhagies (*o*) ; c'eſt à ce même principe qu'il faut rapporter en grande partie les effets des véſicatoires ; mais ſon effet le plus marqué eſt ſur les glandes ; c'eſt à l'action des nerfs cutanés ſur les nerfs des glandes qu'il faut attribuer leurs gonflemens ſi fréquens dans

---

[*o*] Comme le conſenſus n'eſt point égal chez tous les hommes, il y en a chez leſquels cet effet peut très-bien marquer, & alors l'application de l'eau froide ne faiſant que reſſerrer la partie ſur laquelle elle ſe fait, au lieu de diminuer l'hémorrhagie elle la rend plus abondante ; ainſi ce remede eſt très-équivoque & peut quelquefois nuire.

les irritations de la peau ; chez les enfans qui ont la râche, toutes les glandes du col, de la nuque, des oreilles ſont conſidérablement engorgées ; dans quelques endroits on les appelle des abreuvoirs, parce que communément on les regarde comme le foyer du mal, le réſervoir d'où partent les humeurs qui s'écoulent par les pores cutanés, au lieu que cet engorgement eſt l'effet de l'irritation de la peau ou des autres membranes cutanées ; c'eſt ainſi qu'en injectant des liqueurs âcres dans les narines, on produit une morve artificielle, qui fait enfler les glandes ſublinguales tout comme la vraie morve (*p*).

J'ai vu une forte gale des mains produire des engorgemens ſous l'aiſelle & dans les muſcles fléchiſſeurs de l'avant-bras, & un furoncle ſur le tibia occaſionner un engorgement très-fort dans les glandes des aînes ; c'eſt par la même raiſon que l'inoculation aux bras ou aux jambes produit quelquefois un léger engorgement aux glandes des aiſſelles ou des aînes, & qu'un léger chancre au gland occaſionne des bubons ; on voit

[*p*] Mém. de l'Acad. R. 1761. pag. 46.

tous les jours en pratique d'autres faits qui dependent de ce principe, & qui mal expliqués font commettre une multitude de fautes dans le traitement ; mais ſi l'irritation de la peau peut ſe communiquer aux autres organes, il eſt vrai auſſi que l'on ſe ſert inutilement de ce conſenſus pour diminuer l'irritation des autres organes en amolliſſant la peau : c'eſt ainſi, je l'ai déjà dit, que les fomentations partielles & que les bains tiedes exercent une partie conſidérable des bons effets que l'on en remarque dans preſque toutes les maladies ſpaſmodiques internes.

§. 52. L'engorgement des glandes peut, par l'irritation qu'il produit dans les nerfs, occaſionner des accidens, mais qui ne ſont jamais une ulcération. M. Monro explique, par la diſtribution de la ſeconde paire cervicale au ſterno-maſtoïdien, à la parotide, aux tégumens du cou, au releveur de l'épaule, aux extenſeurs du cou & de la tête, pourquoi dans l'engorgement de la parotide la nuque ſouffre juſques à l'épaule, & la tête eſt tirée ſur l'épaule du même côté (*q*) ;

[*q*] *On nerves*, pag. 391.

je connois un homme assez bien portant qui, quand il s'est fait raser la tête, éprouve une si grande irritation dans toute la peau, qu'il craint à chaque instant de prendre des convulsions, & il a eu quelquefois de très-légers mouvemens convulsifs dans les bras.

§. 53. Les douleurs de la joue ou de la paupiere occasionnent ordinairement un écoulement continu de larmes du même côté, parce que le rameau temporal superficiel du maxillaire supérieur, après avoir fourni à la glande lacrymale, va se perdre dans les paupieres & dans la joue.

On a vu une très-légere plaie faite à la région des tempes par un instrument pointu, occasionner une pesanteur insupportable de l'œil (*r*); j'ai parlé plus haut des accidens sympathiques que cet organe éprouvoit par la lésion du nerf surorbitaire, & c'est sur le même principe qu'étoit fondée l'opération que Tailor, cet adroit oculiste, avoit imaginée pour guérir la goute sereine, & qui consistoit à ouvrir les paupieres autant qu'il est

---

[*r*] *Sepulchret.* tom. I. pag. 432.

poſſible avec le ſpeculum oculi, à faire des frictions très fortes, ſur l'œil ainſi fixé, avec un inſtrument qui eût la forme d'une cueiller & dont la ſurface fût travaillée en lime ; opération que M. Heiſter a vu rendre le mouvement à l'iris, & que M. Mauchart, ſi bon juge dans ces matieres, ne croit point devoir être négligée. M. Egger parle d'une ſurdité produite par une plaie du maſſeter ; mais les léſions des nerfs cutanés peuvent avoir des effets plus étendus ; M. Le Dran vit un homme qui reçut un coup d'épée au-deſſus du ſourcil ; la pointe entra à peine de trois lignes, parce que l'os l'arrêta, mais en même-tems il ſentit un engourdiſſement général qui lui ôta les forces, de maniere qu'il tomba à la renverſe. Cet état dégénera dans les vingt-quatre heures en une paralyſie parfaite de tout le corps, il ajoute, en 1744, on a vu un homme qui avoit été aſſez légérement écorché au viſage par une branche d'arbre qu'il tailloit, auquel il arriva à peu-près la même choſe : deux heures après ce côté du viſage enfla, & la mâchoire inférieure devint paralytique. Le lendemain la paralyſie gagna le larynx & les muſcles voiſins, de maniere que le

malade mourut au bout de quelques jours ſans pouvoir rien avaler (*s*). Un petit rameau de nerf bleſſé en ſaignant la jugulaire occaſionne ſouvent une eſpece de torticolis.

Les mamelles pleines & douloureuſes donnent fréquemment des douleurs des yeux, & j'ai vu une femme âgée qui portoit un cancer au ſein, & qui avoit le rict douloureux, être exceſſivement tourmentée de ce dernier accident quand les douleurs du ſein étoient plus fortes. Un témoin digne de foi m'a communiqué un cas de ſympathie rare & qui mérite d'être connu ; un homme goutteux, après avoir beaucoup ſouffert du bras, eut une tumeur dure ſituée ſur le rayon un peu au-deſſus du carpe : dès-lors ſes jambes ſe trouverent ſi foibles qu'il ne put plus marcher, & il éprouvoit ſouvent de violentes convulſions

(*s*) Le Dran, conſult. pag. 83. Schenck, rapporte déjà le cas d'un homme qu'une plaie faite au ſourcil avec un couteau peu pointu, jetta dans des convulſions, des tremblemens & enſuite une paralyſie preſque générale, qui dura pluſieurs mois ; la langue étoit auſſi très-paralyſée : obſerv. Liv. I. *de paralyſ.* pag. 99.

dans

dans la mâchoire inférieure ; on emporta la tumeur ; depuis ce moment les convulsions ne revinrent jamais, & il recouvra la faculté de marcher.

Des frictions graiſſeuſes ſur le nombril ont ſoulagé une ſtrangurie qui réſiſtoit à tous les autres remedes.

§. 54. Le conſenſus des extrêmités inférieures avec les inteſtins eſt bien démontré par les coliques, & ſouvent la diarrhée, que le froid de pied donne aux perſonnes délicates qui s'en reſſentent ſouvent dans l'inſtant même, ſurtout ſi l'humidité eſt jointe au froid ; elles éprouvent quelques tranchées, & la diarrhée ſurvient, à moins qu'on ne puiſſe la prévenir en réchauffant les pieds à tems ; effet bien facile à expliquer, dit M. Camper (*t*), puiſque la plante des pieds tire ſes nerfs de l'iſchiatique, qui communique par ſix rameaux avec l'intercoſtal dont les inteſtins tirent les leurs, & qui a des communications avec ceux de tout le corps. La médecine a ſu ſe ſervir de ce conſenſus avec ſuccès. Savanaroli, pour remédier à une conſtipa-

(*t*) Liv. 2. ch. 3.

tion, opiniâtre du *Duc* de Ferrare, lui conseilla de marcher à pied nud sur un pavé de marbre que l'on avoit un peu arrosé d'eau fraîche, & le *Duc* n'eut pas fait cinquante pas que le remede agit (*u*); on a depuis employé souvent le même remede, & l'on trouve sur-tout une observation très-détaillée dans les mémoires d'Edimbourg.

Il seroit inutile de réunir un plus grand nombre de faits analogues; ceux que j'ai présentés suffisent pour tenir les yeux de tous les médecins ouverts sur les effets du consensus, qui sont beaucoup plus fréquens que quelques médecins n'ont paru le croire, & qui par-là même doivent être extrêmement bien connus. Je finirai cet article par quelques faits qui paroissent liés à cette matiere, & dont il est bon d'être instruit afin de ne pas se livrer à des fausses idées sur la cause, & à de fausses vues dans le traitement, quand des cas analogues se présenteront. Viridet qui me les fournit, avoit déjà bien vu qu'ils dépendoient de l'irritation des nerfs dans un lieu éloi-

(*u*) Rega, pag. 258. rapporte ce fait, mais de Brassavoli.

gné de celui où la douleur ſe fait ſentir (x) ; « ſa premiere obſervation eſt ſur » une femme ſcorbutique, qui avoit de » de l'embonpoint, laquelle ne pouvoit » rien avaler ſans avoir de grandes dou- » leurs aux flancs ; la ſeconde eſt d'une » jeune dame que la fievre hectique avoit » réduite dans le maraſme, laquelle ſe » plaignoit d'une douleur aiguë dans l'ai- » ne, toutes les fois qu'elle mangeoit ou » qu'elle buvoit : la troiſieme, celle » d'une fille de qualité qui à ſix heures » du ſoir étoit attaquée d'une toux aſſez » preſſante, laquelle étoit accompagnée » d'une douleur à la partie ſupérieure » des pieds, ſans en avoir ailleurs : j'ai » vu, continue t-il, un gentilhomme » qui avoit beaucoup d'appétit, mais qui » éprouvoit une douleur fort vive au cô- » té, toutes les fois que le dîné étoit » différé, & j'ai traité une autre femme » ſcorbutique, qui avoit eu de grands » frémiſſemens à l'épaule gauche, leſ- » quels ſe renouvelloient dès qu'elle s'ap- » puyoit ſur le talon de ce côté. »

J'ai été conſulté il y a quelques années par une Dame Allemande, qui toutes

(x) *Des vapeurs*, pag. 129.

les fois qu'elle étoit réveillée, avoit des envies de vomir & ſouvent même vomiſſoit beaucoup, ce qui n'arrivoit jamais quand elle s'éveilloit naturellement. Cet accident ne tient-il pas au conſenſus de la tête & de l'eſtomac ?

Après avoir préſenté ce tableau des maladies ſympathiques, on peut naturellement faire trois queſtions : comment s'exercent-elles ? A quoi peut-on les reconnoître ? Et quel traitement exigent-elles ?

§. 55. Dans les réflexions générales ſur les ſympathies, j'ai déjà établi qu'elles paroiſſoient toutes ſe faire par le cerveau ; mais il eſt impoſſible de ſavoir comment elles s'y font ; tout ce que l'on peut ſe permettre d'haſarder là-deſſus, c'eſt que comme j'ai établi plus haut, d'après les faits & l'analogie, que, dans pluſieurs ſenſations, il y avoit une réaction méchanique du ſenſorium, indépendante de l'apperçue & de la réaction de l'ame (*y*), il eſt très-vraiſemblable

(*y*) Cette réaction du ſenſorium eſt, comme j'eſpere le développer ailleurs, une des forces qui concourent à former cette ſomme de forces, dont l'aſſemblage & l'action harmonique s'appellent la Nature.

que les ſymptômes ſympathiques ſont l'effet de cette réaction du ſenſorium, qui agit ſur les nerfs les plus voiſins de ceux qui lui tranſmettent l'impreſſion; ainſi quand il y a une pierre dans la véſicule biliaire, les nerfs qui la tapiſſent étant irrités, portent une impreſſion à la partie du ſenſorium qui leur ſert d'origine; elle réagit ſur les nerfs voiſins, & cette action portant ſur les nerfs qui ſe diſtribuent à l'eſtomac, y fait naître de la douleur, de légeres convulſions qui font les nauſées, de très-fortes qui donnent les vomiſſemens.

Les ſympathies que le cerveau exerce different des autres, en ce que l'action du ſenſorium n'eſt pas déterminée par l'action des autres parties, mais par la léſion immédiate de ſa propre ſubſtance; & il faut remarquer ici que ſi le ſymptôme qui eſt la ſuite de la ſympathie eſt plus douloureux, plus grand que celui qui réſulte de ſa cauſe, cela tient à des circonſtances tirées de la nature des parties agiſſantes & ſouffrantes, de celle des nerfs qui ſe diſtribuent dans les deux parties, de la différence dans l'impreſſion reçue par le ſenſorium & dans ſa réaction. C'eſt par des circonſtances ſem-

blables que l'on peut expliquer pourquoi l'effet ſympathique eſt quelquefois une douleur, ou une convulſion, ou un écoulement augmenté, d'autres fois une perte de ſentiment, une paralyſie, ou une ſuppreſſion. En conjecturant d'après ces principes, j'ai cru, dans pluſieurs cas, m'expliquer aſſez clairement ſur pluſieurs phénomenes ſympathiques; mais je me garderai bien d'entrer dans des détails auſſi hypothétiques; ceux qui adopteront les mêmes principes s'expliqueront à eux mêmes, & plus heureuſement peut être que je ne l'ai fait, les phénomenes de cette eſpece qu'ils pourront obſerver.

§. 56. Les maladies ſympathiques n'ont pas des caracteres évidens qui leur ſoient propres, & les vomiſſemens produits par la pierre dans la veſſie reſſemblent à ceux que cauſe l'émétique; il eſt cependant bien important de les diſtinguer; on peut pour cela s'aider de quelques remarques qui ſerviront à les faire reconnoître; & d'abord on les obſerve plus généralement chez les perſonnes dont le genre nerveux eſt délicat que chez celles qui l'ont peu mobile.

En ſecond lieu, s'il ſurvient tout-à-

coup, ſans cauſe aſſignable, quelque léſion à une partie qui avoit toujours paru en très bon état, & ſi en même-tems on connoît ou l'on découvre quelque autre vice dans un autre partie, il faut examiner ſi ce n'eſt point la léſion de cette derniere partie qui produit le premier ſymptôme. J'ai vu deux hommes qui ne s'étant preſque jamais plaint de rien & très-accoutumés aux voyages, éprouverent que les cahos de la voiture leur donnoient des vomiſſemens ; l'examen le plus attentif me perſuada : & d'autres ſymptômes le prouverent bientôt, qu'ils avoient une pierre dans les reins. On voit très-ſouvent des douleurs fixes à l'épaule qui ont réſiſté aux traitemens ordinaires, en examinant attentivement le malade, j'en ai trouvé la cauſe dans le foie, comme celle de pluſieurs extinctions de voix dans l'eſtomac ; chez une femme qui avoit la poitrine très bonne, & qui n'étoit point vaporeuſe, je jugeai aiſément que quelques accès d'aſthme convulſif dont elle s'inquiétoit, dépendoient d'une ulcération de la matrice dont elle ne s'occupoit pas, & que l'on n'enviſageoit que comme une perte blanche ; dans tous

ces cas, & il ſeroit inutile d'en citer un plus grand nombre, il eût été très dangereux de ſe méprendre ſur la cauſe.

En troiſieme lieu, l'examen attentif des cauſes accidentelles qui occaſionnent le mal, peut éclairer ſur la cauſe; ainſi des ébullitions, de quelque eſpece qu'elles ſoient, qui reviendront ſouvent après de certains alimens ou de certaines boiſſons, indiqueront que la cauſe en eſt dans l'irritation de l'eſtomac, & non point dans l'âcreté de la maſſe du ſang; on remédiera au vice de l'eſtomac, & on ne l'abymera point par des bouillons adouciſſans, comme on ne l'a fait que trop ſouvent.

Les ſymptômes qui ſuccedent peuvent encore éclairer : c'eſt ainſi que ſi après de violens vomiſſemens, un malade devient conſtamment jaune, on peut préſumer que le mal dépend d'une pierre dans la véſicule.

Enfin il y a bien peu de cas dans leſquels un examen ſoigneux de l'état de la ſanté avant l'attaque du mal, des ſymptômes dont elle a été accompagnée, de ceux qui l'ont ſuivie & des ſecours qui ont nui ou ſoulagé, ne puiſſe

faire distinguer une maladie sympathique d'une maladie idiopathique.

§. 57. Quand une maladie paroît bien évidemment sympathique, il n'y a alors que deux choses à faire, travailler à déraciner la cause, & diminuer les accidens, s'ils sont trop violens ; le moyen le plus certain pour parvenir à ce dernier but, c'est l'usage de l'opium, qui, en affoiblissant l'action des nerfs, arrête les effets qui ne dépendent que de cette action ; mais comme j'ai dit plus haut, que ces mouvemens sympathiques étoient utiles, il y a plusieurs cas dans lesquels il faut bien se garder de les arrêter : d'ailleurs, lors même que l'on pourroit les arrêter sans danger, comme lorsque l'inflammation de l'uterus produit des vomissemens, qui sont plus nuisibles qu'utiles, la cause du mal ne permet pas toujours d'employer l'opium, & c'est le cas dans cet exemple ; ainsi il faut alors recourir à d'autres moyens de diminuer l'action nerveuse, & chercher autant que possible qu'ils soient utiles contre la cause ; c'est ainsi que dans les vomissemens occasionnés par le calcul des reins ou de la vessie, les bains tiedes & les boissons émollientes chaudes

diminuent l'accident & peuvent agir ſur la cauſe.

Quelquefois le même remede emporte l'accident ſympathique & la cauſe ; comme quand une priſe d'ipécacuanha fait ceſſer des vertiges & emporte la bile putride qui les occaſionnoit.

Mais lorſque l'on ne peut pas ſoulager par les calmans, il faut quelquefois recourir aux contr'irritans, parce que de tout tems l'on a vu qu'une irritation placée dans quelque partie, faiſoit ceſſer une irritation moindre ailleurs.

§. 58. Ces eſpeces d'antipathies pour certaines odeurs, certaines boiſſons, certains alimens, certains animaux dont on a des exemples frappans, tiennent toutes à l'action du genre nerveux, qui eſt ſinguliérement léſée ou par ces corps ou par leurs exhalaiſons : un de mes amis, très habile médecin, ne peut pas ſoutenir la plus petite quantité de ſucre dans le café à l'eau : ſa langue ne l'apperçoit point ; mais ſon eſtomac ſe ſouleve, & il vomit tout ce qu'il renfetme. J'ai vu un gentilhomme Piémontois chez qui les truffes, qu'il aimoit beaucoup, produiſent conſtamment le même effet, & M. Kaau a donné l'hiſtoire bien dé-

taillée & bien fidelle d'un de ſes amis qui, s'il ſe trouvoit dans le même appartement qu'un chat dont il n'avoit aucune idée, éprouvoit un mal-aiſe, une angoiſſe, une ſueur qui lui étoient inſupportables & l'aſſuroient qu'il y avoit un chat ; il dit, dans le même endroit, avoir connu un homme à qui l'odeur du fromage donnoit conſtamment une hémorragie des narines (z) ; & c'eſt ici qu'il faut auſſi avec raiſon rapporter ce même principe d'animoſité qu'il y a entre certains animaux, qui fait que le chien pourſuit le lievre & quelques autres animaux, le chat la ſouris, principe qui paroît très-différent de celui par lequel les animaux de proie pourſuivent ceux qui peuvent leur ſervir de pâture.

§. 59. J'ai parlé dans un chapitre précédent, d'un homme qui éprouvoit une antipathie marquée contre un autre ; j'en avois déjà cité un autre exemple dans l'eſſai *ſur la ſanté des gens du monde* ; ils ne ſont pas rares, & l'on voit auſſi de vraies ſympathies entre des perſonnes qui, au premier moment, ſe plaiſent réciproquement, & ſentent qu'elles ſont

(z) *Imper. faciens.* §. 480. pag. 358.

faites l'une pour l'autre ; ce ſont là des ſympathies & des antipathies morales, mais qui dépendent cependant des nerfs ; c'eſt l'impreſſion d'un être qui plaît ou qui déplaît ſinguliérement ; & plaire ou déplaire, c'eſt faire paſſer à notre ame des ſenſations qui lui ſont agréables ou déſagréables, qui lui perſuadent que l'objet a des qualités qu'elle aime ou qu'elle n'aime pas. Mais comment ſe fait cette impreſſion ? eſt-ce par ces exhalaiſons inviſibles auxquelles, dans un ouvrage ingénieux, mais purement plaiſant, on a voulu attribuer l'amour & toutes les paſſions ?

Il ne ſeroit peut-être pas abſolument impoſſible qu'il y eût quelque degré de réalité dans cette idée ; pourquoi ſi cette cauſe agit ſi évidemment ſur les animaux, ne pourroit-elle pas agir ſur nous ? cependant il paroît que la plus vraie cauſe de cette détermination prompte, pour ou contre quelqu'un, eſt dans la phyſionomie que j'appellerois volontiers l'expreſſion ou la voix du viſage, dont les différentes parties contractent une forme différente, ſuivant les différentes idées qui occupent l'ame, ou les différentes paſſions qui l'agitent ; il en réſulte né-

ceſſairement un enſemble différent, ſuivant le genre d'idées ou le caractere des paſſions; cet enſemble décele, par là même, la façon de penſer & de ſentir des différens individus, & cet enſemble plaît & déplaît à la premiere apperçue & ſans aucune analyſe; comme un tableau très-chargé ou une muſique très-compoſée, plaiſent ou déplaiſent au premier moment avant qu'on ait examiné aucune des figures, ou cherché à démêler le rapport de quelqu'une des parties, ſans même qu'on ſoit le moins du monde connoiſſeur en peinture ou en muſique.

On voit que je place la phyſionomie dans les parties mobiles du viſage, & quand on a obſervé attentivement les changemens de phyſionomie que la plus légere variété dans les idées produit chez les perſonnes qui ont une façon de penſer & de ſentir forte & vive, quand on obſerve que les perſonnes qui penſent lentement & ſentent froidement en ont très-peu (*a*), quand on ſe rap-

(*a*) Il ne faut pas confondre la phyſionomie avec les mines; il y a beaucoup de ſots qui en font continuellement.

pelle que chaque paſſion a ſon viſage, qui ne reſſemble point à celui d'une autre paſſion, quand on réfléchit que ſi la phyſionomie a dû être l'interprete des idées & des ſentimens, il falloit pour cela qu'elle pût ſuivre leurs mouvemens, on jugera ſans doute qu'elle a dû dépendre des parties mobiles ; & comme il eſt impoſſible que des muſcles répétent ſouvent le même mouvement, ſans que leur conformation & celle des parties voiſines change à un certain point, ce ſont ces changemens qui impriment au viſage ces caracteres qui déſignent que telle ou telle paſſion eſt la paſſion dominante, ce caractere qui fit deviner que Socrate étoit colere. Cependant un homme, infiniment reſpectable par ſon génie, ſes connoiſſances, ſon caractere & ſes intentions, un homme dont la phyſionomie, quoiqu'elle varie beaucoup, dit toujours, aimez moi ſans crainte, a placé la phyſionomie dans les parties ſolides, & croit qu'elles ſeules peuvent donner les caracteres particuliers & nationaux ; je crains de me tromper en penſant autrement que M. Lavater ſur une matiere dont il s'eſt autant occupé, & j'ai un vrai regret à ne pouvoir pas lire ſon ouvra-

ge, mais j'avoue qu'en admettant avec lui qu'il y a des coupes osseuses, des physionomies de squelette, si l'on veut me passer cette expression, qui appertiennent à des certains caracteres plus qu'à d'autres, & sur-tout en accordant que peut-être chaque nation a la sienne, & que par là même on pourroit en déduire certains caracteres nationaux & peut-être quelques caracteres particuliers bien marqués, je continue à penser que c'est dans la physionomie mobile, dans cette physionomie qui, variant avec l'idée & le sentiment, doit prendre l'empreinte de l'idée & du sentiment dominant dont elle est l'expression, qu'il faut placer la physionomie des individus; & il n'y a personne qui n'ait pu faire une observation bien démonstrative, c'est que si l'on trouve une différence assez frappante dans la charpente des différentes nations, pour faire distinguer la nation au premier coup d'œil, on trouve cependant des physionomies absolument semblables, quoiqu'avec des traits & des visages différens; & s'il n'y a pas deux visages qui se ressemblent parfaitement dans la même nation, il y a dans les nations différentes des physionomies exactement

ſemblables, c'eſt-à-dire, des phyſionomies, qui, ſi on les liſoit, diroient préciſément la même choſe (*b*); mais je le répete, il ne faut pas croire que l'on parvienne jamais à avoir l'art de cette lecture au point de lire couramment & ſans ſe méprendre; ſi la Providence a permis que nous viſſions les cœurs, ce n'eſt qu'à travers un voile plus ou moins épais ſur les uns que ſur les autres, & qui s'amincit à meſure que l'œil de l'obſervateur eſt meilleur & plus exercé; mais elle n'a pas voulu nous en donner la clé, & elle s'en eſt réſervée les ſecrets.

Avant que de finir ce chapitre, je dois placer ici la table des principales anaſtomoſes nerveuſes, & des ſympathies que l'on peut leur attribuer, que

(*b*) M. Lavater eſt occupé d'une traduction françoiſe de ſon ouvrage, que l'on doit attendre avec une vraie impatience; quand cet ouvrage, & celui de M. Camper, l'un des plus grands obſervateurs, des plus habiles naturaliſtes & des plus célebres médecins de nos jours, ſur les formes différentes des têtes, auront paru, on aura un magaſin de nouvelles connoiſſances ſur l'homme, qui contribueront beaucoup à en perfectionner l'hiſtoire.

j'ai annoncée en le commençant, & qui rappellant d'un coup d'œil aux médecins praticiens, les principales distributions nerveuses, pourra leur être agréable & quelquefois utile.

Table des principales anastomoses, avec l'indication de quelques-unes des sympathies qu'on leur a attribuées, tirée de la description des nerfs dans la premiere partie de cet ouvrage, depuis le §. 30. *jusques au* 123.

1. §. 30. (*). L'anastomose d'un rameau de la cinquieme paire avec la troisieme, dans le ganglion lenticulaire, sert à expliquer plusieurs phénomenes, & M. Monro dit qu'il a souvent vu dans les convulsions les paupieres extrêmement ouvertes, la cornée tournée en haut & fort saillante, & le globe de l'œil déprimé dans l'orbite; symptômes, dit-il, qui font connoître l'action de ce nerf sur tous ces muscles. Le gonflement de ce rameau de la carotide, près de laquelle ces nerfs passent, peut, en les compri-

(*) Ces §. numérotés 30. &c. sont les paragraphes du premier volume, dans lesquels les anastomoses que j'indique ici sont décrites.

mant, lorſqu'elle eſt gonflée dans l'ivreſſe, dit le même anatomiſte, occaſionner cette peſanteur des paupieres & des yeux qu'on éprouve dans cet état (*c*).

2. §. 31. La quatrieme paire, ou paire pathétique, a auſſi une communication avec la cinquieme paire.

3. La cinquieme paire a un grand nombre de communications, outre celles qui viennent d'être indiquées, avec la troiſieme & la quatrieme. §. 32. La premiere eſt celle qu'il y a entre le rameau ſourcilier & le nerf dur.

4. §. 33. Le rameau naſal fournit le rameau qui va au ganglion lenticulaire, & il faut remarquer cette origine, parce qu'on s'en ſert pour expliquer l'union entre le nez & l'œil. La diſtribution du rameau lachrymal §. 34. rend auſſi raiſon de pluſieurs phénomenes qui ſe rencontrent tous les jours.

5. M. Winſlow décrit un petit filet du maxillaire ſupérieur qui va percer l'os de la pomette, & communique avec un rameau voiſin de la portion dure de la

(*c*) *Anatomia nervorum.* p. 99.

ſeptieme paire (*d*) ; il remarque auſſi qu'il envoie des filets ſe perdre au-deſſous de l'œil, & comme cette partie éprouve d'une façon marquée tous les changemens qui arrivent dans le genre nerveux, il eſt utile de ſavoir d'où elle tire ſes nerfs.

6. §. 36. Le rameau ſous-orbitaire communique par un plexus aſſez conſidérable avec le nerf dur. Il n'eſt pas inutile de remarquer que le rameau palatin envoie pluſieurs filets aux pharynx, ce qui ſert peut-être à expliquer ce que j'ai vu deux fois, que dans des plaies du viſage, par des armes à feu chargées de dragées, le malade ne pouvoit pas avaler, quoiqu'il n'y eût point de ſpaſme dans la mâchoire, & ſans que le pharynx même, ou la baſe de la langue euſſent été bleſſés.

7. §. 38. Une autre communication bien importante de la cinquieme paire, c'eſt celle de cette branche du troiſieme rameau de maxillaire ſupérieur, qui va s'unir à un rameau de la ſixieme paire, pour former le nerf intercoſtal. Un autre

(*d*) *Traité des nerfs.* §. 45.

filet du même rameau va, par l'aqueduc de Fallope, s'unir au nerf dur.

8. §. 39. 40. 41. 42. On trouve dans ces §, qui renferment l'hiſtoire du maxillaire inférieur, une union du rameau *lingual* avec la neuvieme paire & avec un rameau de la ſeptieme, celle de l'auriculaire avec un rameau du dur & un rameau de la ſeconde paire cervicale, en arriere du condile de la mâchoire, & celle du mentonier avec quelques rameaux du dur. Il eſt auſſi utile de rappeller que le rameau buccinateur forme, avec un petit rameau du nerf dur, un réſeau nerveux autour de la veine, quelquefois même de l'artere faciale.

9. §. 47. Le nerf dur communique avec les rameaux de l'intercoſtal qui accompagnent l'artere des tempes, & les autres rameaux de la carotide interne, & avec les rameaux laringiens & gloſſopharingiens de la paire vague.

10. §. 48. Ce même nerf dur a, par ſon rameau auriculaire, une communication avec le rameau du même nom de la troiſieme paire cervicale.

11. §. 52. La huitieme paire a une

communication avec l'acceſſoire, & une autre §. 54. avec la neuvieme.

12. §. 54. Celle-ci communique avec la premiere, la ſeconde, quelquefois la troiſieme & même la quatrieme cervicale, & elle fournit des filets pour le nerf phrénique.

13. §. 61. L'acceſſoire donne un petit filet au gloſſopharingien qui eſt un rameau de la huitieme paire.

14. §. 63. De la premiere paire cervicale il va des rameaux à l'acceſſoire, à la ſeconde paire, à la neuvieme, à l'intercoſtale & à la paire vague.

15. §. 65. Indépendamment des filets ordinaires pour le ganglion de l'intercoſtal, & pour les communications avec la paire ſupérieure & inférieure, la troiſieme paire communique avec l'intercoſtal, la ſeptieme, la huitieme & la neuvieme paire; elle fournit à une grande partie des tégumens voiſins, à la partie chevelue de la tête & aux glandes; & c'eſt vraiſemblablement à ces unions qu'il faut rapporter l'engorgement des glandes dans les ulcérations de la tête.

16. La quatrieme paire, §. 66. a des communications avec l'acceſſoire, l'intercoſtal, la neuvieme paire; elle four-

nit conſtamment une racine au nerf phrénique, & elle envoie un petit rameau à l'articulation de l'épaule, qui eſt irrité quand le nerf phénique ſouffre, ce qui explique pourquoi dans les maladies du foie, dans celles de la rate, dans quelques abcès du poumon qui irritent le diaphragme, on ſouffre à l'articulation de l'épaule; j'ai déjà dit que cette douleur ſert beaucoup à faire diſtinguer les coliques qui ont leur ſiege dans les organes de la biie, de toutes les autres.

17. §. 71. 77. Le nerf muſculo cutané eſt celui qui paſſe ſous la veine médiane; mais il ne fait que la traverſer, au lieu que le médian qui accompagne l'artere brachiale en eſt très-difficilement détaché; j'ai été conſulté pour un ſpaſme de la mâchoire ſurvenue après une opération de l'anévriſme, qui d'après l'expoſé de l'opération me parut dépendre de ce que l'on n'avoit pas fait cette ſéparation.

Des anaſtomoſes qu'il y a entre le muſculo cutané, le médian, le cubital, & le cutané interne, il réſulte de très-grands accidens dans les maux de doigt, & il faut faire attention que le muſculo cutané envoie deux rameaux, un pour

e grand & un pour le petit pectoral. Sur uoi M. Camper remarque que tous les nuſcles qui concourent à la même action rent leurs nerfs de la même origine ; & il explique pourquoi dans les violen- es coliques de Poitou les muſcles du ouce ſouffrent plus que les autres ; c'eſt arce que le nerf radial a plus de liaiſon vec l'intercoſtal que les autres nerfs bra- hiaux (*e*).

18. §. 78. De la diſtribution du nerf orſal, le même médecin, que l'on ne eut trop citer ſur toutes les matieres ont il s'eſt occupé, tire l'explication de es phénomenes qui s'offrent tous les ours ; pourquoi dans les maux de ſein es glandes axillaires & pectorales ſe dur- iſſent & ſe gonflent ; pourquoi le dur- iſſement gagne le bras ; pourquoi quand es mamelons ſont ulcérés, tout le côté, épaule, le bras ſouffrent de vives dou- eurs dès que l'enfant commence à teter.

19. §. 81. La diſtribution des paires orſales aux muſcles du dos, & leur ommunication avec l'intercoſtal expli- uent comment les irritations des parties ıternes, & ſur-tout de l'eſtomac & des

(*e*) *Demonſt. anat. pathol.* Liv. I. ch. 2. §. 9.

inteſtins, peuvent produire le tétanos.

20. §. 83. La premiere paire lombaire a une double anaſtomoſe avec le grand ſympathique.

21. §. 84. La diſtribution de l'inguinal qui fournit à l'aine, au cremaſter, à l'uretre, explique (*f*) le conſenſus, entre l'uretre & les teſticules, & ce ſymptôme obſervé par Sydenham dans les gonorrhées, qu'il appelle la rotation des teſticules; elle explique encore comment dans le ſarcocele cancéreux, le virus ſe communique au glandes iliaques, & peut-être pourquoi l'amputation des teſticules devient quelquefois mortelle. La diſtribution du nerf honteux explique cette démangeaiſon que la pierre dans les reins occaſionne au bout du gland, & la douleur que l'on éprouve ſouvent dans la même partie après l'opération de la taille.

22. §. 88. On déduit de la compreſſion de l'obturbateur par le fœtus, l'engourdiſſement, ou quelquefois les douleurs aux cuiſſes, dont quelques femmes ſe plaignent ſur la fin de leur groſſeſſe.

23. §. 96. 105. Il eſt très-important

(*f*) Camper, Liv. 2. ch. 3.

de

le ſe repréſenter la compoſition & la diſtribution des ganglions, des plexus & des anaſtomoſes de l'intercoſtal ; j'en rappellerai ici les principaux objets, & j'indiquerai les principaux effets que MM. Monro, Camper, Coopmans leur attribuent.

Le ganglion cervical ſupérieur communique avec les quatre premieres paires cervicales, la huitieme & la neuvieme cérébrales ; il fournit au larynx & au pharynx, il s'anaſtomoſe avec le recurrent & avec le maxillaire inférieur ; il fournit le premier cardiaque, qui par là-même communique avec toutes les paires qui forment le ganglion.

Le ganglion moyen fournit auſſi aux nerfs cardiaques, aux arteres vertébrales, thyroïdes, ſouclavieres.

Le ganglion inférieur tire ſouvent des nerfs des brachiaux.

Il eſt important d'avoir préſentes la formation & la diſtribution du ganglion ſemilunaire ; & les médecins, appellés à voir ſi ſouvent des coliques occaſionnées par les calcul biliaires, ſe rendront raiſon des principaux phénomenes qu'elles occaſionnent, de ce mal-aiſe continuel au creux de l'eſtomac, d'où les

malades voudroient qu'on leur enlevât ce qui les gêne, de cette chaleur dans le même endroit qui les incommode si souvent, de cette pesanteur d'abord après le repas, de ces légers maux de cœur qui les fatiguent ; on se rendra raison, dis-je, de tous ces phénomenes, en faisant attention que le plexus cœliaque qui fournit à l'estomac même & aux parties voisines, contribue à la formation du plexus hépatique qui fournit à la vésicule, au canal choledoque, au duodenum, & dont la communication avec le phrénique explique peut-être pourquoi ces mêmes malades se sentent si souvent une gêne dans la respiration qui les saisit tout-à-coup & les quitte de même. J'ai vu un malade, dont j'ai déjà parlé, tourmenté pendant près d'un an par des accès de douleurs atroces, de convulsions violentes, de vomissemens, d'oppressions, qui se succédoient quelquefois avec une rapidité étonnante, qui d'autres fois duroient très-long tems, & que je ne pus attribuer à aucune autre cause qu'à des pierres dans la vésicule, où j'en trouvai en effet quatre grosses comme des muscades, mais d'une dureté & d'une pesanteur que je n'ai vues que

dans ce seul cas. C'est le spasme, occasionné par les rameaux du plexus hépathique, qui occasionne ces jaunisses qui surviennent après un chagrin, une frayeur, une violente colique calculeuse.

La formation du plexus cœliaque, composé de rameaux de l'intercostal & de la paire vague, sert aux anatomistes à expliquer comment les affections de l'estomac, des intestins, des viscères abdominaux ont une influence si marquée sur ceux de la poitrine & sur toutes les parties qui tirent leurs nerfs de la huitieme paire.

24. Le nerf recurrent §. 113. fournit des rameaux pour le plexus cardiaque, pour l'œsophage & pour les bronches, auxquelles il donne leur sensibilité; ce qui explique peut-être pourquoi la perte de la voix indique quelquefois les commencemens d'une affection de poitrine.

25. L'origine du plexus spermatique qui naît du renal, §. 107. sert à expliquer pourquoi les maladies des testicules occasionnent si souvent des maux de reins; & les anastomoses entre le plexus renal & le plexus stomachique expliquent pourquoi l'estomac souffre si sou-

vent dans les maladies des reins, & pourquoi les coliques néphrétiques occasionnent presque toujours des vomissemens.

26. De l'union du phrénique §. 121. avec la quatrieme paire cervicale, & avec le premier nerf brachial qui fournit le scapulaire, M. Camper tire l'explication des douleurs d'omoplate si fréquentes dans certains abcès du poumon; & de son union avec la paire vague & l'intercostale, il déduit le hoquet qui arrive souvent quand l'estomac est en mauvais état.

CHAPITRE XI.

Des métastases nerveuses, de la coction, & des crises, dans les maux des nerfs.

§. 60. JE ne dois point exposer ici toute la doctrine des crises & des métastases; mais il est nécessaire d'en dire assez pour faire saisir le rapport qu'il y a entre la marche des maux de nerfs, & celle des autres maladies, & pour prouver que l'on retrouve par-tout les mêmes lois générales.

Les maladies qui ne dépendent que de

la trop grande tenſion, ou du trop grand relâchement des fibres, ſont rares ; dans la plupart il y a un vice dans les liquides, une matiere maladive qu'il faut évacuer pour opérer le rétabliſſement ; mais l'art n'a point imaginé les évacuations, il a vu celles qu'opéroit la Nature, & il l'a imitée dans ſa marche, afin de l'aider quand elle ne ſe ſuffit pas à elle-même.

S'il y a trop de ſang, la Nature produit une hémorragie ; s'il y a des matieres irritantes dans l'eſtomac, elle fait vomir ; ſi elles ſont dans les inteſtins, elle donne la diarrhée ; l'art ſaigne, donne un émétique & purge. Mais dans tous les cas, il n'eſt pas auſſi facile d'évacuer la matiere ; elle n'eſt pas toujours prête à ſortir ; & on doit la préparer, ſouvent même il faut qu'elle ſubiſſe de grands changemens. La nature opere tous ces changemens, & ces changemens s'appellent la coction ; auſſi long tems que la matiere n'eſt pas prête à être évacuée, & qu'elle conſerve ſes premiers caracteres, on l'appelle crue ; quand elle a perdu ſes premiers caracteres, & qu'elle eſt prête à être évacuée, on l'appelle cuite.

Les évacuations ſont utiles dans les maladies, quand la matiere de la maladie eſt cuite, & quand c'eſt cette matiere que l'on évacue. Si elle eſt mobile dès les commencemens, on peut évacuer d'abord, ſinon il faut attendre la coction; ſi l'on n'évacue pas la matiere qui cauſe la maladie, on nuit ordinairement plus que l'on ne fait de bien; ainſi ſi l'on tire du ſang dans les maladies ſimplement bilieuſes, ou ſi l'on évacue des ſéroſités dans les maladies inflammatoires, on fait un mal réel. Si les évacuations ſont du genre dont elles devroient être, mais ne ſe font pas par les organes convenables, elles ſont beaucoup moins utiles qu'elles ne le ſeroient ſans cela; ce ſont ces évacuations que l'on appelle ſuccédanées. Dans toutes ces circonſtances, c'eſt en obſervant la Nature que les médecins ſe ſont inſtruits, & cette marche de la Nature a été obſervée dès les premiers tems & principalement ſur les maladies aiguës; on les a bien moins obſervées ſur les maladies chroniques, où pluſieurs médecins n'ont même jamais ſoupçonné qu'elles exiſtaſſent, & il y a quelques raiſons qui rendoient cette obſervation plus difficile. La pre-

miere, c'eſt que les mouvemens étant moins forts dans les maladies chroniques, leurs différences ſont moins marquées; la ſeconde, qui eſt une ſuite de la premiere, c'eſt que ſouvent on n'en obſerve point le commencement; la troiſieme, c'eſt qu'on les obſerve beaucoup moins régulièrement, on n'en a pas l'enſemble ſous les yeux comme dans les maladies aiguës; la quatrieme, c'eſt que leur marche étant quelquefois ralentie, au point de la croire ceſſée, on ſuppoſe pluſieurs maladies là où il n'y en a qu'une; la cinquieme, c'eſt que ſouvent les tems de la maladie ſe développent mal, ſoit à cauſe du dérangement que peuvent produire un grand nombre de circonſtances auxquelles reſte expoſé le malade qui n'eſt point confiné dans ſa chambre & dans ſon lit, ſouſtrait, autant qu'il eſt poſſible, à toutes les circonſtances étrangeres à ſon état; la ſixieme, c'eſt l'uſage des remedes mal placés, qui troublent ſans ceſſe la marche de la Nature, & la rendent toujours plus obſcure; mais elle n'en eſt pas moins réelle: j'eſpere de la développer & de la démontrer dans un autre ouvrage, & j'invite tous les médecins à y faire attention & à s'en

occuper, parce que je ſuis perſuadé qu'il y auroit beaucoup moins de maladies chroniques incurables, ſi l'on étoit perſuadé qu'elles ont, tout comme les maladies aiguës, leur crudité, leur coction, leurs criſes, en un mot leur marche réguliere, mais plus lente, moins ſenſible, moins forte, plus expoſée par-là même à être troublée.

L'accès d'une fievre tierce, ou quarte, que l'on peut regarder comme la plus courte des maladies aiguës, préſente l'exemple le plus fréquent des trois tems de toutes les maladies régulieres & non mortelles, crudité, coction, évacuation; dans les fievres véritablement inflammatoires, ces trois tems ſont auſſi très-marqués; ils le ſont encore dans toutes les maladies exanthématiques aiguës, & dans toutes les maladies aiguës en général, mais d'autant moins qu'elles ſont plus longues & plus dérangées par les remedes.

§. 61. Dans toutes les maladies, l'évacuation amenée par la Nature pour le ſoulagement de la maladie, s'appelle criſe, & l'on donne auſſi ſouvent ce nom aux efforts qui précédent cette évacuation, qui ſont quelquefois très-violens,

& dont le ſuccès décide du ſort du malade. La criſe, dans toutes les maladies tant aguës que chroniques doit donc 1°. ne ſe faire qu'après la coction; 2°. emporter les matieres maladives; 3°. ſe faire par les organes les plus convenables; 4°. être complete & laiſſer le malade entiérement guéri. Ce ſont les premiers médecins qui ont le mieux obſervé tout ce qui a rapport aux criſes.

Si la matiere qui occaſionne une maladie ſe tranſporte d'une partie à une autre, on appelle ce tranſport *métaſtaſe*; ſi elle ſe fait au commencement, pendant que la matiere eſt encore crue, on a une maladie au lieu d'une autre, comme cela arrive quand l'inflammation, après avoir attaqué la gorge, quitte cette partie & va enflammer le poumon; ſi elle ſe fait quand la premiere maladie a fini ſon cours, quand la matiere cuite, au lieu de s'évacuer, va ſe dépoſer ſur une autre partie, c'eſt une maladie qui ſuccede à une autre, comme quand un abcès à la gorge va produire un vomique dans le poumon; c'eſt encore aux anciens que nous devons tout ce que nous ſavons de mieux ſur les métaſtaſes, com-

me ſur la coction & les criſes dans les maladies aiguës.

Les métaſtaſes ont lieu, quand la reſorption de la matiere ſe fait, & que quelques circonſtances, telles que la foibleſſe du malade, des obſtructions ou du ſpaſme dans les couloirs par leſquels elle devroit ſe faire, ou dans les vaiſſeaux excrétoires par leſquels elle devroit paſſer, quelque paſſion, en empêchent l'évacuation; ou quand quelqu'autre circonſtance en détermine le dépôt ſur quelqu'organe, elles ſont d'autant plus fâcheuſes qu'elles ſe font ſur une partie plus importante, & naturellement elles ſe font toujours ſur la partie la plus foible.

Il y a des parties qui ſont plus foibles de naiſſance, il y en a qui le ſont par une diſpoſition acquiſe; la peau l'eſt parce que l'Auteur de la Nature l'a ainſi voulu, afin qu'elle fût toujours diſpoſée à recevoir les matieres nuiſibles au corps; auſſi elle eſt la partie ſur laquelle il ſe fait le plus de dépôts; & cette vérité a été vue & développée par Galien, avec une netteté, une préciſion & une force qui rendent ce paſſage de ſes ouvrages

très-intéreſſant (*g*). Si la métaſtaſe ſe fait d'une partie peu importante ſur une plus importante, comme j'ai vu un abcès ſe porter du bras au cerveau, elle eſt très-fâcheuſe ; ſi elle ſe fait d'une partie importante ſur une qui l'eſt moins, elle eſt utile ; quand elle ſe fait ſur la peau, on la regarde comme une eſpece de criſe.

§. 62. Les métaſtaſes ont lieu dans les maladies chroniques comme dans les maladies aiguës ; & tout ce que j'ai dit de la crudité, de la coction, des criſes, & des métaſtaſes, eſt vrai des maux de nerfs comme des maladies aiguës & des maladies chroniques ; & quoique l'on n'y ait preſque fait aucune attention, il ſuffit de remarquer, pour s'en convaincre, que les fievres d'accès ne ſont qu'une maladie de nerfs, occaſionnée peut-être par un miaſme particulier, & que ce ſont les fievres d'accès qui fourniſſent l'hiſtoire la plus marquée des tems des maladies, des criſes, & des métaſtaſes.

On trouvera dans la ſuite de cet ouvrage, dans l'hiſtoire particuliere des

(*g*) *Liber de morborum cauſis.* Chap. 6. Chart. tom. 7. pag. 24.

maladies, plusieurs exemples de maux de nerfs guéris par des crises, & des traitemens dirigés d'après la marche naturelle des maladies ; & je ne me propose point d'entrer ici dans de grands détails sur la coction & les crises dans les maladies chroniques, ils seront mieux placés dans l'ouvrage dont j'ai déjà parlé ; je me bornerai à quelques remarques générales, qui mettront les médecins sur la voie des observations ; mais j'entrerai dans de plus grands détails sur les métastases nerveuses.

§. 63. Le mot coction est un de ceux qui sont devenus une source d'erreurs pour quelques personnes, qui ont borné l'idée de coction au changement d'une matiere tenace, visqueuse, dure, en une matiere fluide, mobile, coulante ; ce mot a une acception bien plus générale, sur tout dans les maux de nerfs, dans lesquels j'appelle crudité la réunion de toutes les conditions qui s'opposent à la cessation de la cause, & comme ces conditions peuvent être la trop grande ténuité & la trop grande âcreté des humeurs, autant que leur épaississement, la trop grande plénitude des vaisseaux, un foyer de putridité dans quelques par-

ties, l'obſtruction de quelques vaiſſeaux, la ſéchereſſe de la peau qui met obſtacle aux criſes, &c. on voit que la coction ſuppoſe le changement de toutes ces conditions, que les criſes ne peuvent ſe faire que quand ce changement eſt opéré, & que par-là même toutes les évacuations, excepté la ſaignée, ſi elles ſont néceſſaires, ne peuvent s'employer, & les ſpécifiques ſe placer qu'après cette coction. Dans un grand nombre de paralyſies, les purgatifs, les ſudorifiques, les véſicatoires ſont néceſſaires, & guériſſent entiérement; mais ſi l'on précipite ces remedes, ſi l'on purge avant que d'avoir délayé & briſé la viſcoſité des humeurs, ſi l'on repurge trop vîte, ſi l'on donne des ſudorifiques pendant qu'il reſte des embarras dans les premieres voies, ou des obſtructions dans les viſceres, avant que les vaiſſeaux ſoient aſſez déſemplis par la ſaignée, ou par la diete, pendant que la peau eſt encore dure, ſéche, ſale, obſtruée, ſi l'on applique les véſicatoires dans les mêmes circonſtances, on occaſionne immanquablement des accidens affreux, on s'ôte toute reſſource, on rend le mal incurable pour avoir voulu faire, dans

ſix ſemaines, ce qu'il auroit fallu faire dans ſix mois ou un an. Dans les convulſions, dans l'épilepſie, ſi l'on veut appliquer la valériane, cet admirable remede, qui paroît le vrai ſpécifique des faux mouvemens du cerveau, avant que d'avoir déſempli les vaiſſeaux, avant que d'avoir ôté toute tenſion dans les ſolides, avant que d'avoir débarraſſé les premieres voies, avant que d'avoir rendu le ſang doux & coulant, avant que d'avoir rendu toutes les ſécrétions aiſées, avant que d'avoir ſur-tout bien établi l'inſenſible tranſpiration, elle fera plus de mal que de bien; la même choſe a lieu dans toutes les maladies ſpaſmodiques, & quiconque voudra y faire attention, verra conſtamment, qu'auſſi long-tems que les maladies de nerfs reſtent dans un état de crudité, les meilleurs ſpécifiques peuvent faire le plus grand mal; cette obſervation bien ſaiſie & appliquée aux différentes maladies, ſera, j'eſpere, de la plus grande utilité, & elle ſervira à faire comprendre tous les riſques que l'on court en prenant les ſpécifiques les plus vantés, ſans les préparations convenables, & à prouver combien ſont dangereux ceux qui les

débitent ſans aucune connoiſſance, ſans aucune attention à la cauſe, au tems, à l'état de la maladie, & ſans aucune autre vue que celle du lucre qu'ils en retirent.

§. 64. On comprend par ce que j'ai dit des cauſes de crudité, que quelquefois la coction ſe fait par les incraſſans, quand il faut envelopper une matiere trop âcre, qui, par l'irritation qu'elle produit, jette tous les organes & tous les couloirs dans le ſpaſme, & ſe ferme par-là même toute iſſue; & que d'autres fois elle ſe fait par les inciſifs & les ſtimulans. En marquant plus haut ce que l'on devoit faire avant que de donner la valériane, j'ai donné les moyens de juger ſi la coction eſt faite, puiſqu'on ſera ſûr qu'elle l'eſt quand on trouvera toutes ces conditions réunies; l'égalité, la lenteur, & la molleſſe du pouls en ſont les indices les plus certains. Si l'on fait attention que même dans les maladies aiguës, le plus grand obſtacle aux évacuations ſollicitées trop tôt, c'eſt le ſpaſme que les matieres crues produiſent par-tout, on jugera aiſément combien dans les maladies nerveuſes, où le ſpaſme eſt ſi facile, il eſt plus important encore de ne

pas négliger la coction. Mais je paſſe actuellement aux métaſtaſes nerveuſes, déjà bien connues des anciens, qu'Hippocrate a appellé *abcès ſur les nerfs*, & qu'il a indiqué poſitivement dans pluſieurs endroits ; l'aveuglement, dit-il, la douleur des anches, la douleur des teſticules, le gonflement des mamelles, guériſſent l'épilepſie (*h*) ; une toux ſeche ſe guérit par la paralyſie de la main droite & de la jambe gauche (*i*).

On a oppoſé ces *abcès ſur les nerfs* aux abcès avec matiere ; mais cette diviſion préſente une idée peu juſte, en perſuadant que les métaſtaſes dans le genre nerveux ſont ſans matiere, ce qui n'eſt point exact. Il eſt bien vrai que comme il y a des maladies ſpaſmodiques qui ne dépendent que d'un faux mouvement

---

(*h*) Epid. 2. Sect. 5. Foeſ. pag. 1046.

(*i*) Ep. Sect. 2. Foeſius 1012. On peut trouver preſque tous les autres paſſages d'Hippocrate relatifs à cette matiere, tirés des *coac.* des *prorrh.* *des aphor.* des *épidém.* &c. dans Roderic à Caſtro. *Quod ex quibus* lib. 2. chap. 6. *ex arteriis & venis ad nervos & ex nervis ad arterias & venas affectus transferri.* Chap. 8. *à corpore ad animam & ab anima ad corpus fit metaſtaſis* ; dans Gianella, & dans la diſſertation de M. Brendel *de abceſſibus cum materia & ad nervos.*

ſpontané dans le cerveau, ſi ce ſpaſme abandonne les origines de quelques nerfs pour ſe porter ſur d'autres, la maladie ceſſe dans une partie & ſe fait ſentir dans une autre, & l'on peut mettre ce changement dans la claſſe des métaſtaſes, quoiqu'à la rigueur ce n'en ſoit pas une, & ce ſeroit alors abcès ſans matiere; mais les vraies métaſtaſes, dans les maux de nerfs, comme dans les autres, ſuppoſent de la matiere, un abcès, en donnant ce nom, dans ſon ſens le plus général chez les anciens, à tout dépôt de matiere qui forme une cauſe de maladie. Dans les maux de nerfs, il eſt aſſez peu conſidérable pour être imperceptible, ou au moins pour n'être apperçu qu'avec des recherches très-ſoigneuſes; ſouvent même cette matiere peut être démontrée à la raiſon & imperceptible aux ſens. Une obſervation que tous les médecins peuvent avoir occaſion de faire, & à laquelle M. Camper eſt le ſeul qui paroiſſe avoir fait attention, c'eſt que chez les perſonnes ſujettes aux convulſions & à qui différentes cauſes peuvent en occaſionner, ſi quelqu'une de ces cauſes a agi ſur elles & les a dérangées conſidérablement, elles ne peuvent ordinaire-

ment ſe remettre qu'après avoir eu des convulſions ; c'eſt l'état, dit M. Camper, d'un ciel nébuleux qui ne peut pas s'épurer ſans orage. J'ai vu pluſieurs fois cet état de mal aiſe, d'angoiſſe, de douleur, de mobilité, d'inſomnie, durer pluſieurs jours ; de légers commencemens de convulſions paroiſſoient & ceſſoient, & tous les ſymptômes continuoient juſqu'à ce que les convulſions euſſent paru, ou ſi le malade paroiſſoit ſe trouver tout-à-fait bien, ce n'étoit qu'un bien très paſſager. Cet état reſſemble à celui d'une perſonne chez qui il exiſte une cauſe de fievre ; elle eſt dans un état de langueur juſqu'à ce que la fievre ait paru & ſe ſoit terminée par une criſe. Dans les nerfs, ce dérangement qui a été produit par une frayeur, une vivacité, une ſurpriſe agréable, ne peut pas ſe rétablir ſans une ſecouſſe violente qui change cet état, & les femmes qui ont éprouvé ſouvent cette ſituation déſirent les convulſions comme le ſeul moyen d'être bien. Ce mal-aiſe eſt quelquefois très-cruel dans les fievres d'accès, quand quelque circonſtance a empêché l'arrivée de l'accès. Tous ces faits paroiſſent prouver une matiere maladive.

§. 65. Après ces remarques sur les métastases nerveuses en général, je passe aux observations même qui les attestent, & qui, se présentant tous les jours dans les maux de nerfs, méritent d'occuper une place dans leur histoire. Elles sont très communes dans les fievres d'accès, & comme j'en citerai plusieurs exemples en traitant de ces maladies, je me bornerai ici à un très-petit nombre de cette espece. M. Hoffman a vu une fievre tierce, mal à propos arrêtée, dégénérer en une hystérie atroce; & une fievre quotidienne, laisser des spasmes périodiques dans le larynx & le pharynx. Torti, cet excellent observateur, tomba lui même dans une surdité périodique, & il vit une autre personne à qui une de ces fievres laissa un engourdissement dans les jambes; ces douleurs qui se portent souvent sur ces parties, & qui terminent entiérement la fievre, mais qui sont elles-mêmes très-difficiles à détruire, ne sont qu'une métastase du miasme fébrile, qui se porte sur les nerfs de ces parties & qui y forme un dépôt; & l'on a remarqué, peut être avec justesse, que c'est ce miasme sur lequel le quinquina agit spécifiquement, & que c'est sans doute

pour cela qu'il guérit les maladies qui ſont la ſuite de ces métaſtaſes (*k*). Morton a vu ce dépôt ſe faire ſur les nerfs de l'eſtomac, & le malade tomber dans un vomiſſement continuel, qui au bout de quelques jours finit par une lypothimie mortelle ; & M. Medicus, célebre praticien à Manheim, a vu la fievre tierce alterner avec des parotides (*l*).

§. 66. L'hyſtérie & l'hypocondrie offrent auſſi les exemples les plus fréquens de métaſtaſes nerveuſes, & quand ces métaſtaſes ſe font ſur la peau, elles deviennent de véritables criſes, qui, en délivrant les nerfs du ſtimulus qui les irritoit, leur rendent toute leur tranquillité. J'ai vu une femme qui étoit d'une ſi grande mobilité, qu'elle devoit vivre ſeule dans un appartement obſcur & iſolé, au moins les trois quarts de ſa vie, & qui perdoit cette extrême ſenſibilité dès qu'elle avoit des ébullitions ; & j'en connois une autre, qui avoit le genre nerveux extrêmement délicat, & qui étoit fort ſujette à des coliques, mais qui ne ſentit ni ſes nerfs, ni ſes inteſtins

---

(*k*) Vogel, *de febr. interm. metaſtaſ.* §. 16.
(*l*) Ib. §. 11. 12. 16.

pendant plusieurs années, pendant lesquelles elle fut tourmentée par une éruption habituelle, qui avoit succédé à une petite vérole mal terminée ; on lui conseilla un long usage d'une tisane alcaline & purgative : l'éruption passa ; mais les maux de nerfs & les coliques revinrent. Platerus a vu une paralysie se changer en convulsions (*m*), & M. Brendel a vu souvent, que quand les douleurs de tête hystériques ou hypocondriaques finissoient, il survenoit un gonflement dans les veines cutanées des mains & des pieds, & il cite l'exemple d'un homme sujet à la sciatique, qui, quand la douleur le quittoit, éprouvoit un léger circocelle & des varices dans les métatarses & quelquefois dans les métacarpes (*n*).

§. 67. M. Malouin rapporte, dans un ouvrage trop peu connu des médecins, un exemple singulier des successions nerveuses. Les maladies épidémiques, dit-il, ont toutes été catharreuses en février comme en janvier ; elles avoient pour cause la même humeur qui produisoit

(*m*) Observ. pag. 10.
(*n*) Ibid. §. 13.

différentes maladies, ſelon les différentes parties du corps, ſur leſquelles elle fluoit ; c'eſt ce qui a produit quelques apoplexies ſuivies de la paralyſie d'un côté du corps : elle a fait auſſi des paralyſies qui n'attaquoient que les extrémités, & qui n'étoient point précédées d'apoplexies. « Ces paralyſies avoient » encore ceci de particulier, c'eſt que les » parties qui en étoient affectées reve- » noient quelquefois dans leur naturel, » lorſqu'en même tems une autre partie » tomboit paralytique (*o*) ». On trouve auſſi dans l'hiſtoire de l'Académie une très-belle obſervation de M. de Laſone, dans laquelle il donne l'hiſtoire d'une paralyſie qui offre pluſieurs exemples de métaſtaſes & qui doit être lue en entier (*p*). J'ai vu une femme d'une mobilité

(*o*) *Hiſtoire des maladies obſervées à Paris, Mém. de l'Ac. R. des Sc.* 1747. pag. 553. Il ſeroit à ſouhaiter que l'on tirât toutes les hiſtoires de ces épidémies, il y en a huit, des mémoires de l'Académie dont le recueil n'eſt pas aſſez répandu, & qu'on les réimprimât à part avec celles faites à Denainvillers par M. M. Duhamel & Mulcaille, & à *Quebec* par M. Gautier, & publiées par M. Duhamel.

(*p*) Hiſt. 1742. pag. 38.

extraordinaire, dont l'hiſtoire offre pluſieurs ſucceſſions de maux, qui font que je la placerai ici plutôt qu'au chapitre de la mobilité : de longs chagrins & de fréquentes émotions avoient produit chez elle cette exceſſive mobilité, & une grande altération dans la bile ; & elle ne mangeoit ni ne dormoit, & ſouffroit beaucoup du foie ; les émotions lui occaſionnoient toujours des accidens violens ; elle perdoit tout-à coup la parole, ſes yeux ſe fermoient comme un reſſort, elle ne pouvoit opérer aucun mouvement, quoiqu'elle entendît tout ; à cet état de ſpaſme ſuccédoit un état de convulſion, & celui-ci étoit remplacé par une paralyſie de tout le côté droit, même du viſage, mais non pas de la langue, qui reprenoit ſon mouvement dès que le ſpaſme finiſſoit : toute cette ſcene ſe paſſoit dans l'eſpace de ſept ou huit heures, & étoit déjà revenue quatre ou cinq fois depuis trois ou quatre ans. Une autre fois elle eut une paralyſie du côté droit qui dura douze jours ; elle revint & dura moins : pendant que la paralyſie duroit, il y avoit ſouvent des convulſions du côté oppoſé, & les convulſions ſe terminoient par des rêveries. La

cuiſſe droite eſt reſtée foible ; les yeux ont une ſi grande ſenſibilité qu'au bout de quelques pages les lettres paroiſſent diminuer, elles s'effacent, les lignes diſparoiſſent, & la malade ne voit plus rien. Pendant que j'écris ce chapitre, j'ai été conſulté par une Dame âgée tout au plus de quarante ans, qui depuis huit ans a été déſolée par les vapeurs les plus cruelles, excepté pendant qu'elle a eu des tumeurs à une jambe, où il s'en forme un grand nombre, très-petites d'abord, mais qui groſſiſſent ſucceſſivement au point d'être très à charge à la malade, & de l'empêcher de marcher : dès qu'elles commencent à ſe former, la malade eſt mieux ; quand elles ſont très-fortes, elle eſt à merveille ; dès que les tumeurs diminuent, elle recommence à ſe trouver mal. Piſon vit une religieuſe attaquée pendant pluſieurs années de maux hyſtériques, qui en fut délivrée une premiere fois par la paralyſie du bras & de la jambe gauche, & une ſeconde fois par la paralyſie du ſeul bras (*q*). Willis vit un homme dont l'imagination

(*q*) *De morb. à colluv. ſeroſâ.* Sect. 2. pag. 2 ch. 7. pag. 156.

& la mémoire avoient été fort altérés, & qui les recouvra en devenant aveugle, parce, sans doute, dit-il, que la matiere qui avoit d'abord affecté le cerveau, fut portée sur les nerfs optiques (*r*), & dans un autre endroit il parle d'un enfant qui avoit alternativement des attaques de toux convulsive ou d'épilepsie (*s*), & d'une personne qui avoit aussi alternativement ou de violentes maladies à la tête, ou de forts accès d'asthme convulsif. Boile avoit vu une toux convulsive dégénérer en perte de mémoire & de raison, & celle-ci en paralysie des mains (*t*). Riolan vit l'Abbé d'Antrague, après avoir eu des tremblemens continuels dans les pieds pendant deux mois, tomber dans une paralysie générale qui le tua (*u*). J. Reutinger eut d'abord un très-violent mal de tête, ensuite il devint aveugle, après cela il eut une paralysie de la vessie, puis du pied droit, ensuite du gauche, & enfin une apoplexie mortelle (*x*); il est bien vrai que l'on trouve

(*r*) *Patholog. cerebr.* ch. 12.
(*s*) *De anim. brut. part. I.* ch. 4. pag. 39.
(*t*) Baglivi, pag. 115.
(*u*) *Antropograph.* Liv. 2. ch. 24.
(*x*) *Sepulchret.* tom. I. pag. 369.

dans cette obſervation une progreſſion de la même maladie plutôt que de vraies metaſtaſes ; mais ces deux états tiennent à la même cauſe.

§. 68. M. de Sauvages avoit vu l'aſthme alterner avec la dyſurie, & en général l'aſthme paroît une des maladies les plus ſujettes aux métaſtaſes. Long-tems avant lui, Vieuſſens avoit vu Me. *de Manſe* attaquée d'un aſthme ſi cruel, que dans la violence des mouvemens convulſifs, la malade jettoit les hauts cris, tant la palpitation étoit douloureuſe ; il lui ſembloit qu'on lui arrachoit le cœur. Les remedes furent inutiles, & le mal ne ceſſa que quand il eut paru des dartres farineuſes aux oreilles & ſur d'autres parties (*y*). M. Baker parle d'une femme qui, ayant eu pluſieurs attaques de maux hyſtériques pendant pluſieurs mois, tomba dans un violent aſthme convulſif, qui ne la quittoit que pour de violentes crampes d'eſtomac (*z*), & d'une autre que la frayeur jetta dans des convulſions qui ſe terminerent par une difficulté d'avaler qu'elle porta treize ou quatorze ans,

(*y*) *Œuvres*, tom. 2. pag. 84.
(*z*) *Medical. tranſact.* tom. I. pag. 449.

ſans qu'aucun remede y apportât du changement ; au bout de ce tems elle eut une attaque d'hémiplégie ; mais après quelques heures, le côté hémiplégique fut attaqué de convulſions qui diſſiperent la paralyſie, & depuis lors elle avoit rarement manqué, (deux ans après) d'avoir tous les mois une attaque de paralyſie, toujours emportée par un accès de convulſion (*a*). Viridet a vu une douleur de dents très-vive ceſſer & être ſuivie d'un mouvement convulſif de la lévre inférieure, qui fit place à un ſerrement convulſif de la poitrine ; & une autre perſonne perdit auſſi, tout-à coup, une vive douleur de dents ; mais quelques momens après, elle fut ſaiſie d'un violent étouffement (*b*). Bartholin, Helvig, M. Buchner, rapportent auſſi des exemples de métaſtaſes nerveuſes bien ſinguliers. Le premier vit un vieillard qui avoit la vue très-foible & qui tout-à-coup, enſuite d'un catharre, devint ſi ſourd qu'il n'entendoit aucun ſon & qu'il

(*a*) Ibid. 449.

(*b*) *Traité du bon chyle.* tom. 2. pag. 387. « Les maux de dents ſont quelquefois produits » par des ſpaſmes. »

n'entendoit aucun ſon & qu'il falloit écrire tout ce qu'on vouloit lui faire connoître ; pendant tout le tems qu'il fut ſourd, il eut la vue excellente; mais elle redevint mauvaiſe dès qu'il fut guéri de la ſurdité (*c*). Le ſecond a vu une ſurdité qui exiſtoit depuis plus de trente ans, ſe diſſiper ſucceſſivement, mais complétement, pendant que le côté droit ſe paralyſoit auſſi ſucceſſivement; la paralyſie fut complete quand l'ouïe fut redevenue très-fine (*d*). On trouve dans les mêlanges de M. Buchner, l'exemple d'une femme ſexagénaire, ſourde depuis long-tems, qui recouvra l'ouïe par une attaque d'apoplexie, jointe à une paralyſie du côté droit & à la perte de la voix; mais dès qu'elle fut mieux de la paralyſie & qu'elle recouvra la voix, elle redevint ſourde ; trois ans après une ſeconde attaque d'apoplexie eut les mêmes effets (*e*). M. Andrée a traité un enfant de huit ans ſujet à des accès d'épilepſie très-fréquens, qui n'en avoit

(*c*) Epiſt. medic. centur. 4. ep. 4.
(*d*) A. C. N. Dec. 3. ann. 7. & 8. obſ. 203.
(*e*) Treka, hiſtor. Cophoſeos. pag. 98.

point tout le tems qu'il avoit une éruption à la tête, & il observa chez un paralytique qui avoit l'entendement, la vue & l'ouïe très-affectés, qu'il se trouva beaucoup mieux, à tous ces égards, quand il survint une douleur au bas des reins avec un peu de difficulté à uriner; ce qui dépendoit évidemment, dit-il, du transport de la matiere maladive des nerfs aux vaisseaux urinaires, « ce » que j'ai vu souvent arriver, quand les » malades attaqués de maladies de nerfs » commencent à se trouver mieux (*f*)».

§. 69. M. Hoffman a vu une jeune fille, qui, pendant un assez long-tems, passa alternativement d'un état de douleurs & de spasmes extérieurs à un état de spasmes internes; dès que les uns finissoient, les autres commençoient; pendant tout le tems que les derniers duroient, elle étoit constamment consti-

---

[*f*] Pag. 47. & 129. Ne pourroit-on pas soupçonner que ce n'étoit pas une métastase, mais une crise par les urines, & que la douleur & la difficulté d'uriner venoient de l'âcreté des urines, chargée de la matiere maladive. J'ai rapporté ailleurs un exemple plus caractérisé d'une alternative entre la toux & l'ardeur d'uriner.

pée, & dès qu'ils finiſſoient, les ſelles ſe rétabliſſoient (*g*). On comprend combien les purgatifs auroient fait de ravage, ordonnés dans une conſtipation de cette eſpece, & il n'eſt que trop ordinaire d'en voir ordonner. J'ai été conſulté il y a quelques années pour une religieuſe, âgée de vingt cinq ans, attaquée d'une colique qui me parut dépendre d'une humeur âcre qui ſe portoit ſur les nerfs des inteſtins ; j'indiquai un traitement fondé ſur cette idée, & il la rétablit, au bout de deux ans, après quelques légeres douleurs : « elle ſentit,) me » marquoit-on) *deſcendre comme tout-* » *à-coup une humeur qui forma un dépôt* » *ou loupe kiſteuſe au genou* (*h*) ; on » l'a ouvert deux fois & à la ſeconde » ouverture on a enlevé le kiſte ; le ge- » nou eſt bien guéri à préſent, & la » plaie ſur le point d'être fermée ; mais » elle ſent un engourdiſſement & un af- » foibliſſement dans tout ſon corps, qui

---

[*g*] *Med. Rat.* tom. 4. pag. 3. obſ. 7.

[*h*] Ce ſont les termes de la Dame Abbeſſe de ſa maiſon, dans un endroit où il n'y avoit ni médecin ni chirurgien ſur les lumieres de qui l'ont pût compter.

» ne lui permet pas de pouvoir ſe ſoute-
» nir ſur ſes pieds ; elle ne peut pas mê-
» me porter la main ſur ſa tête, pour
» planter une épingle à un voile ; l'en-
» gourdiſſement eſt plus conſidérable du
» côté droit qui n'eſt pas celui de l'opé-
» ration ». On voit évidemment ici les différentes marches de l'humeur de la maladie ; mais j'en ai ignoré la ſuite. Les métaſtaſes ſont très-fréquentes dans les coliques de Poitou ; l'on en trouve des exemples dans tous les auteurs qui ont donné des obſervations ſur cette maladie ; j'en citerai dans le chapitre où j'en traite, & Viridet en rapporte pluſieurs qui ſont frappans : « j'ai vu en ce lieu,
» dit-il, un jeune notaire qui, après de
» longs & de grands déplaiſirs, fut atta-
» qué d'une cruelle colique, qui ſe
» changeoit en des maux d'eſtomac &
» des ſerremens de goſier qui le ſuffo-
» quoient ; quelques heures après ces
» maux diſparoiſſoient, & il lui ſurvenoit
» tout-à coup une douleur ſi violente
» aux reins, que le ſang ſortoit des vei-
» nes, lequel ne ſe diſſipoit de pluſieurs
» jours ; en d'autres heures, la contrac-
» tion de l'anneau de la veſſie ſe faiſoit
» tout-à-coup & cauſoit une ſuppreſſion

» d'urine. Sa conduite n'étant pas régu-
» liere, le ſpaſme ayant ſaiſi le cœur
» & le goſier, il mourut ſubitement, &
» nous avons vu un jeune homme qui
» étant attaqué de la même maladie, &
» n'ayant pas pris les remedes convena-
» bles, fut ſuffoqué par un tranſport
» de la colique à la poitrine. Ce ſpaſme
» ſaiſit quelquefois premiérement le cœur,
» comme je l'ai vu en une dame qui mou-
» rut par un déplaiſir (*i*) ».

§. 70. Je terminerai cet article par une belle obſervation de feu M. Swencke (*k*). Un ulcere au rein gauche, la triſteſſe après la mort de ſon mari, & une couche pénible jetterent une femme de 25 ans dans des convulſions violentes, qui revenoient ſans ordre, pendant pluſieurs heures, tous les jours ; les nuits étoient bonnes : les convulſions ceſſerent après quelques années ; mais la mobilité fut ſi grande que toute lumiere, toute odeur, tout bruit, tout goût déſagréable, même l'attouchement les rappelloient, juſqu'à-ce que la jambe gauche

(*i*) Pag. 190.

(*k*) *Ægid. Van* Limbourg *de corpore conſentiente*, 4°. Leide 1739.

ſe deſſécha, ſe contracta, & devint preſque impotente ; à cet état ſuccéda une douleur atroce du front, revenant périodiquement depuis quatre heures juſques à cinq ; quand cette douleur ceſſa, elle eut des tremblemens dans les pieds, qui ſe diſſiperent, & elle éprouvoit une ſi grande roideur dans la jambe droite, périodiquement auſſi depuis quatre heures juſques à huit, qu'il falloit qu'elle fût debout ſur cette jambe ; alors la roideur ceſſoit, mais tout ſon imprévu la rappelloit ; à cet état ſuccéda la paralyſie du bras & de la main, ſur tout du côté gauche, puis une forte conſtriction des deux mains qui ceſſoit auſſi à ſept heures, mais qui revenoit également au moindre bruit : le mal ſe porta aux muſcles de la langue & de la mâchoire ; la malade ne pouvoit ni ouvrir la bouche, ni avaler ; enfin la derniere ſcene obſervée fut un violent tremblement des mains, depuis neuf heures juſqu'à onze. La malade en étoit là quand on écrivit l'obſervation. Les fonctions vitales naturelles & animales ſe faiſoient toujours très-bien.

L'examen des cauſes des métaſtaſes appartient à la pathologie générale, &

je parlerai du traitement qu'elles exigent, dans le chapitre ſuivant, qui traitera des caracteres, du pronoſtic & du traitement des maux de nerfs en général.

CHAPITRE XII.

Des caracteres des maux de nerfs, du pronoſtic & du traitement général.

§. 71. IL n'eſt pas difficile de s'appercevoir ſi les nerfs ſouffrent dans une maladie ; mais il eſt ſouvent très-difficile de décider s'ils ſont attaqués eſſentiellement, ſi la maladie eſt proprement nerveuſe, ou s'ils ne ſont qu'irrités par une cauſe qui leur eſt étrangere. Il n'y a que les premieres maladies qui puiſſent exactement s'appeller maux de nerfs ; mais comme je l'ai déjà dit, il y auroit eu des inconvéniens à adopter cette préciſion ; ainſi en conſervant le nom de maladies des nerfs à toutes celles dans leſquelles l'altération des nerfs eſt la plus conſidérable, il reſte à examiner quand ils ſont malades par eux mêmes ou ſécondairement ; dans ce dernier cas, il faut encore diſtinguer ſi l'on doit uni-

quement porter ſon attention ſur la cauſe, ou ſi les nerfs ſont aſſez irrités pour que l'on doive tenir compte de cet état d'irritation dans le traitement.

Je vais donner quelques obſervations générales ſur les moyens de diſtinguer ces différens cas.

§. 72. Un des premiers moyens dont on doit s'aider dans cet examen, c'eſt la recherche des cauſes éloignées ; ſi l'on trouve que la perſonne malade eſt d'une conſtitution diſpoſée aux maux de nerfs, s'ils ſont héréditaires dans ſa famille, ſi elle a en général une grande ſenſibilité, ſi elle a été expoſée aux différentes cauſes qui peuvent produire les maux de ce genre, c'eſt une premiere préſomption, & dans quelques cas elle eſt preſque déciſive.

§. 73. Un ſecond moyen, c'eſt d'examiner s'il exiſte quelqu'autre cauſe de maladie, qui puiſſe produire des ſymptômes ſemblables à ceux des maux de nerfs, & les principales ſont quelque vice dans quelqu'organe, ſur-tout s'il a beaucoup de nerfs ; l'exiſtence de quelque humeur âcre bien démontré ; une diſpoſition à de petites fievres, ſouvent recurrentes ; quelqu'évacuation naturelle

ou habituelle ſupprimée ; toutes ces cauſes peuvent ſouvent devenir des principes d'irritation, qui produiſent des dérangemens dans l'action des nerfs : elles ne ſont cependant point des maux de nerfs, & ne veulent point être traitées comme telles.

§. 74. On trouve un troiſieme moyen dans les cauſes qui ont déterminé la maladie ; ſi elle a ſuccédé à une forte affection de l'ame, ſi elle a été produite par quelqu'odeur trop forte ou par quelqu'odeur aromatique, on peut ſoupçonner que ce n'eſt qu'affection de nerf. J'ai vu un malade que l'on crut tombée en apoplexie, qu'on alloit ſaigner, & pour qui l'on préparoit un émétique ; je ſoupçonnai qu'elle n'avoit qu'un accès de vapeurs, parce qu'en entrant dans la chambre, je la trouvai infectée d'une odeur de muſc qui me donnoit à moi-même mal à la tête, le changement de chambre, le courant d'un air frais, & l'odeur du vinaigre la ranimerent dans le moment.

§. 75. Le quatrieme moyen, & c'eſt le plus ſûr, ſe tire des caracteres même des maux de nerfs, & ces caracteres ſont les ſuivants.

1°. De commencer ordinairement brusquement (*l*), & sans ces symptômes précurseurs qui annoncent les autres maladies, souvent des jours, quelquefois des semaines & des mois à l'avance. Il ne faut cependant pas croire que cette regle ne souffre aucune exception ; il y a bien des personnes chez qui les maux de nerfs arrivent peu à peu, & si imperceptiblement que la maladie a fait d'assez grands progrès avant qu'elles se soient déclarée malades ; elles ne savent même à quelle époque fixer le commencement de leurs maladies ; mais ces cas sont rares, & plus généralement les maladies de nerfs commencent plus promptement.

2°. De se reproduire & de finir non pas sans cause, mais souvent sans cause assignable. Ce dernier caractere, de finir souvent sans qu'on puisse en assigner la cause, mérite beaucoup d'attention de la part du médecin, qui sans cela pourroit souvent se méprendre, & attribuer la guérison à des remedes qui n'y ont, ni ne peuvent y avoir aucune part.

(*l*) Lorry, tom. 1. pag. 114.

3°. De ſe terminer ſouvent ſans aucune criſe apparente.

4°. D'être très-irréguliers dans leur durée & dans leur marche ; de façon que des attaques que l'on voit évidemment être de même eſpece, ſont quelquefois très-longues, très-fortes, très-uniformes, d'autres fois très-courtes, très-foibles, très-irrégulieres.

5°. D'attaquer ſucceſſivement différens organes, & de faire éprouver à la même perſonne, en peu de tems, des ſymptômes de maladie ſi différens, ſouvent ſi oppoſés, qu'il eſt impoſſible qu'ils dépendent des vraies cauſes de ces maladies ; c'eſt ce que j'ai déjà dit dans *l'Avis au peuple* ; & c'eſt cette *protéiformité* qui forme leur caractere le plus marqué.

6°. L'extrême ſenſibilité des malades à toutes les impreſſions morales & phyſiques.

7°. Une très-grande facilité à paſſer de l'extrême gaieté à l'extrême triſteſſe ; en général cependant plus de facilité à s'attriſter.

8°. Un ſentiment fréquent d'effroi ſans aucun ſujet.

9°. Une abondance étonnante d'urine

claire, insipide, inodore, avec de fréquentes envies de la rendre, ordinairement un peu de mal-aise au creux de l'estomac & aux reins; & un si grand abattement que M. Boerhaave étoit persuadé qu'il se dissipoit des esprits animaux avec ses urines (*m*); mais cette extrême foiblesse tient au dérangement de toutes les fonctions, pendant que tous les organes sont dans cet état de spasme qui gêne tout, & à la quantité de l'évacuation; dès que le mieux revient, les urines se colorent. Je n'ai vu que deux fois les urines de cette espece accompagnées de la même fœtidité que des urines qui auroient été gardées pendant plusieurs jours; mais dans l'un & l'autre cas, les malades avoient d'autres maux que les maux de nerfs. Il ne faut pas croire que ces urines aqueuses soient les seules qu'on rende dans ces maladies; il arrive fréquemment qu'elles sont aussi colorées, quelquefois même plus colorées qu'en santé; ainsi les urines aqueuses prouvent souvent des maux de nerfs, leur absencene prouve pas qu'il n'y en ait

(*m*) *lis certè ægris spiritus cum aquis effunduntur. Prælect.* ad §. 364. tom. 3. pag. 248.

point, & il eſt important d'en être averti; il faut même faire attention que dans les maux de nerfs ſécondaires, c'eſt-à dire, quand les ſymptômes nerveux dépendent de quelqu'autre cauſe, les urines ne ſont ſouvent ni claires ni abondantes; ainſi j'ai vu ſouvent tous les accidens nerveux, occaſionnés par le ver ſolitaire, ſans que jamais les urines ceſſaſſent d'être colorées.

Si l'on fait attention que les différentes arteres rénales ont beaucoup de nerfs, on comprendra qu'elles doivent être très-expoſées aux effets des changemens qui peuvent arriver dans le genre nerveux; mais cette ſimple obſervation ne rend pas raiſon de ce phénomene ſingulier, & qui a été pendant long-tems mal expliqué; Sydenham, le premier qui l'ait préſenté comme le ſymptôme patognomonique des urines, ne l'explique point. M. Hoffman l'a attribué, diſtrait ſans doute dans ce moment, au ſpaſme du ſphincter de la veſſie, qui produiroit au contraire une plus grande coloration de l'urine, parce qu'en croupiſſant dans la veſſie, elle ſe dépouille de la partie la plus aqueuſe, & reſte colorée & épaiſſie. M. Cheine a mieux vu en les attribuant à la

ſuppreſſion de la tranſpiration ; & il eſt certain premiérement que l'on n'obſerve jamais ces urines quand on a de la ſueur, ni même quand la peau eſt chaude, douce, moite, mais preſque toujours avec une peau ſeche & froide ; auſſi elles ſont ſouvent très-incommodes dans le friſſon des fievres d'accès ; en ſecond lieu, que les mêmes cauſes qui produiſent ces urines donnent preſque toujours ce ſpaſme cutané, comme l'émotion, la frayeur, &c. mais cependant de ce que ces deux phénomenes ſe rencontrent ſouvent enſemble, il ne s'enſuit point que l'un ſoit la ſuite de l'autre ; & la ſuppreſſion de la tranſpiration, à moins qu'elle ne ſoit accompagnée de ſpaſmes, produit bien très-ſouvent une diarrhée très-prompte, mais non pas des urines abondantes, il arrive même quelquefois que quand la tranſpiration diminue par d'autres cauſes qu'un ſpaſme cutané, les urines diminuent en même tems ; il faut donc chercher une autre cauſe, & M. Whytt eſt celui qui l'a le mieux aſſignée (*n*) : c'eſt l'augmentation du mou-

(*n*) *Obſervat. on nerv. diſorders* p. 247.

vement, & un peu de reſſerrement dans les vaiſſeaux ſécrétoires des reins : l'augmentation du mouvement produit la décoloration, quoiqu'il faille convenir, ajoute-t-il, que cette couleur eſt principalement due à la vîteſſe de la ſécrétion & au manque de ſéjour dans les réſervoirs ; & j'avoue que je croirois que cette derniere raiſon eſt peut-être la ſeule, puiſqu'il eſt bien certain que toutes les fois que les ſécrétions ſont plus promptes, elles ſont plus aqueuſes & moins colorées. Un ſtimulant appliqué à l'œil, aux glandes ſalivaires, à l'eſtomac, aux inteſtins, y produit d'abord une abondante ſécrétion d'humeur très-ténue & un beſoin de l'évacuer : le phénomene dont il s'agit eſt de même nature ; auſſi l'on voit ſouvent des évacuations très-abondantes de ſalive très-claire & une ſéparation abondante d'eau claire & inſipide dans l'eſtomac, chez les hyſtériques & les hypocondres ; & M. Whytt a bien remarqué que ſi les inteſtins ſont très-foibles, les malades éprouvent ſouvent une diarrhée aqueuſe, au lieu de ces urines limpides, dont les cauſes les plus ordinaires ſont, en premier lieu, toutes les violentes paſſions de l'ame ; en ſecond

lieu, la ſympathie, & j'en ai donné des exemples dans le pénultieme chapitre.

J'ai vu, comme M. Whytt, la dentition occaſionner cette urine pâle & abondante ; & cet habile médecin demande ſi l'humeur âcre qui irrite le genre nerveux, & qui ſe porte alternativement ſur différens organes, ne peut pas ſtimuler les vaiſſeaux ſécrétoires rénaux ? Rien ne paroît plus vraiſemblable. Il ajoute qu'il a vu chez les perſonnes affoiblies par quelque longue maladie, dont les ſolides étoient relâchés & le ſang appauvri, des urines pâles, aqueuſes & abondantes toutes les nuits, avec un ſentiment de chaleur, de ſoif, de ſéchereſſe & d'abattement le matin ; & il obſerve que ces urines dépendent d'une petite fievre colliquative, & tiennent lieu des ſueurs abondantes que l'on obſerve chez d'autres malades dans cette ſituation (*o*). J'ai obſervé ſouvent en effet de telles

---

[*o*] M. Lorry a très-bien remarqué que ſouvent les urines aqueuſes manquent & ſont remplacées par ces excrétions fréquentes d'humeur aqueuſe & limpide, ou par une abondance de larmes, qui accompagnent ſouvent les légeres attaques ſpaſmodiques. Tom. I. p. 166.

urines dans ces petits mouvemens fébriles qui ſont la ſuite de la foibleſſe & de l'appauvriſſement, & dans ces cas là les eaux chalibées & les bains froids ſont les vrais remedes ; mais j'ai vu auſſi qu'elles ne dépendoient quelquefois que du travail de la digeſtion ſans aucune fievre ; les malades ont une légere inquiétude au creux de l'eſtomac qui les empêche de s'endormir : ils s'agitent beaucoup dans leur lit, ont beſoin d'uriner toutes les demi-heures & urinent de l'eau ; enfin au bout d'une heure & demie, deux heures, quelquefois trois, l'inquiétude paſſe tout à-coup, les envies d'uriner ceſſent, on s'endort promptement & ſouvent très-long tems. L'uſage du thé dans la ſoirée produit ſouvent cet accident, qui ne demande que des ſtomachiques, & une grande attention ſur ce que l'on prend à ſouper. J'ai dû donner à cet article une étendue proportionnée à l'importance de ce caractere. Je reviens aux autres.

11°. Ordinairement la peau eſt plutôt ſeche que douce.

12°. Quelque ſpaſme, ou quelque légere convulſion que l'on n'apperçoit ſouvent qu'avec la plus grande attention

dans quelque partie, M. Lorry dit que les ſurſauts dans les tendons lui ont quelquefois fait connoître qu'une maladie étoit hyſtérique (*p*).

130. Blancard a très-bien remarqué, & je crois, le premier, que ce ſentiment d'une humeur qui coule le long d'une partie, & que pluſieurs malades éprouvent, dépend de très-légeres convulſions dans ces parties; ainſi on peut auſſi le placer parmi les ſymptômes caractériſtique des maux de nerfs (*q*).

14.° M. Cheyne a aſſigné le gonflement de la caroncule lacrymale, comme un caractere des maux de nerfs; mais en général il faut faire attention que tous les caracteres des maux de nerfs aſſignés par cet habile médecin (*r*) ſont plutôt les caracteres de la fibre lâche que ceux des vrais maux de nerfs, & j'en avertis pour qu'on ne s'y laiſſe pas tromper; ce gonflement dont il parle eſt en effet aſſez frequent chez les perſonnes foibles; & quand il ſe trouve avec les

---

[*p*] Tom. I. pag. 114.
[*q*] *Sepulchret.* tom. I. pag. 842.
[*r*] *English malady.* part. I. ch. 9. pag. 99. &c.

maux de nerfs, comme M. Zimmerman l'a vu, comme je l'ai vu auſſi, c'eſt, ſi je ne me trompe, parce qu'il y a du relâchement ; au moins je l'ai toujours trouvé ainſi, & M. Zimmerman, qui voit ſi bien, le jugea de même dans l'obſervation qu'il rapporte d'une femme qui eut ce gonflement, tel que le dépeint Cheyne, & qui étoit extrêmement débile.

15°. Les yeux fourniſſent un autre caractere qui eſt fort éloigné d'être général, mais qui n'eſt cependant pas fort rare, & qui ne trompe guere ; c'eſt une grande différence dans la dilatation de la grande prunelle d'un jour à l'autre, & une grande différence dans la facilité à être affecté par la lumiere.

§. 75. Le cinquieme moyen dont on peut s'aider pour découvrir ſi la maladie eſt nerveuſe, c'eſt l'effet des remedes ; ſi ordonnés pour un ſymptôme que l'on attribue à une cauſe entiérement différente des maux de nerfs, pour une jauniſſe par exemple, que l'on croit dépendre de la viſcoſité de la bile, ou pour un aſthme que l'on croit produit par l'atonie des vaiſſeaux du poumon & l'épaiſſiſſement de l'humeur bronchique ; ſi,

dis-je, les différens fondans ordonnés dans l'un ou l'autre de ces cas, au lieu de ſoulager, irritent évidemment, donnent une teinte plus profonde au jaune, & rendent la reſpiration plus gênée, on a lieu de ſoupçonner que ces maladies dépendoient du ſpaſme ; & quand on a ce ſoupçon, un examen attentif de toutes les circonſtances ſert bientôt à le vérifier. Les occaſions de s'aider de ce moyen ſont malheureuſement très-fréquentes, j'ai ſous les yeux une multitude d'hiſtoires de maladies, dans leſquelles il s'eſt offert d'une façon frappante & malheureuſement ſans que l'on en ait profité ; il eſt même difficile de croire à quel point on s'aveugle quelquefois à cet égard, & comment on peut s'obſtiner à marcher dans une route où à chaque inſtant les effets de chaque remede crient à haute voix, vous vous trompez.

§. 76. On peut encore, pour ſixieme moyen, s'aider de la connoiſſance de quelques lois que l'on obſerve conſtamment dans l'action des nerfs.

La premiere, c'eſt que tout changement conſidérable dans une organe a une influence marquée ſur le genre nerveux ;

les différentes dentitions, la puberté, la groſſeſſe, la ſuppreſſion des regles chez les femmes quinquagenaires en fourniſſent des exemples frappans ; ainſi à ces époques, il faut être très-attentif à ne pas attribuer à d'autres cauſes, ce qui dépend de cette mobilité accidentelle & paſſagere, & des efforts de la Nature pour opérer quelque développement.

Une ſeconde loi, c'eſt que tout nerf mis à nud, ſoit intérieurement, ſoit extérieurement, ou ſeulement dépouillé d'une partie de ſes enveloppes, acquiert une ſenſibilité qui fait que les impreſſions les plus douces deviennent pour lui des cauſes d'irritation très-fortes ; voilà ce qui occaſionne ſouvent une grande convulſibilité après des plaies, ou après des purgatifs violens.

La troiſieme, c'eſt qu'une irritation habituelle dans quelque partie, quelque peu ſenſible qu'elle ſoit, tient le genre nerveux dans un état de mobilité, qui fait que la plus légere cauſe devient un ſtimulus puiſſant ; c'eſt ainſi que, dans la migraine, dans la goutte, dans une douleur quelconque, on eſt ſi iraſcible, & ſi impatient du bruit, du jour, de la variété

variété des objets ; tous les nerfs devenus trop ſenſibles ne ſoutiennent plus les impreſſions les plus ordinaires.

La quatrieme, c'eſt qu'il n'y a aucun nerf qui, quand il eſt fortement irrité, ne puiſſe irriter tout le corps ; quoique cette faculté d'irriter varie beaucoup dans les différens nerfs, les uns l'ayant beaucoup plus que les autres, ceux qui paroiſſent l'avoir le plus ſont tous ceux qui partent du plexus ſolaire.

La cinquieme loi, c'eſt que par une ſuite de cette liaiſon qu'il y a entre les différentes branches de nerfs, & qui eſt l'objet du chapitre des ſympathies, l'irritation ne ſe manifeſte pas toujours là où eſt ſon ſiege, mais ſouvent dans des parties fort éloignées ; c'eſt ainſi que, chez quelques perſonnes, les purgatifs donnent des maux de tête dès qu'on les a avalés, quoique l'on ne ſente rien à l'eſtomac, ni au ventre, & que l'on a vu des épilepſies qui avoient leur ſiege dans la tête, manifeſter leurs premiers ſymptômes dans l'eſtomac, de façon à perſuader que c'étoit de cette partie que venoit le mal.

La ſixieme, c'eſt que quand les nerfs ont été une fois fortement irrités, ils reſ-

tent très-ſuſceptibles d'irritation ; &, par là même, une cauſe qu'ils n'auroient pas apperçue en d'autres tems, peut les affecter très-vivement.

En s'aidant de ces différens genres de ſecours, tirés de l'examen des cauſes des maux de nerfs, de leurs caracteres, & des lois de l'économie animale qui y ont rapport, je ſuis perſuadé qu'il ſera très-aiſé d'éviter toute mépriſe ſur le caractere de la maladie que l'on a à traiter ; on jugera avec aſſurance ſi c'eſt une maladie de nerfs eſſentielle, ou ſi les nerfs ne ſont affectés que ſécondairement, par l'irritation que procure une autre maladie.

§. 77. Quand cette premiere queſtion eſt bien décidée, elle rend aſſez aiſée la déciſion de la ſeconde, qui eſt de ſavoir ſi l'on doit porter toute ſon attention ſur la cauſe, ou ſi les nerfs ſont aſſez irrités pour que l'on doive s'en occuper ? je donnerai cependant là deſſus quelques obſervations, qui pourront être utiles à ceux qui ne ſont pas encore familiariſés avec le traitement des maladies compliquées.

La premiere, c'eſt que dès que le genre nerveux eſt irrité par une cauſe

maladive qui exigent des remedes irritans, il eſt impoſſible de les employer auſſi abondamment qu'on l'auroit fait ſans cette irritation, parce que non ſeulement ils l'augmenteroient trop, & pourroient la rendre dangereuſe, mais encore parce que cette irritation pourroit changer leur effet, comme on peut en juger par les exemples que j'ai rapportés plus haut de la jauniſſe & de l'aſthme.

Mais cette remarque ne s'étend cependant pas à tous les cas; & ſi elle eſt aſſez généralement vraie dans les maladies chroniques, où il faut faire un uſage long des remedes, elle a ſouvent ſes exceptions dans les maladies aiguës putrides, dans leſquelles la cacochilie des premieres voies produit des ſymptômes nerveux très-fâcheux, qui paroîtront n'exiger que des antiſpaſmodiques doux, & qui ne cédent cependant qu'à un émétique ou à des purgatifs réitérés; c'eſt que dans ces cas, l'irritation du remede eſt moindre & moins fâcheuſe que celle de la cauſe irritante dont elle affoiblit l'action au moment où elle commence à agir; ainſi, il ne faut pas balancer. Mais dans les cas où une obſtruction opiniâtre exige des re-

medes fondans, ſi en même tems le genre nerveux ſe trouve très-mobile & eſt irrité par les remedes fondans, il faut néceſſairement les mitiger & employer des ſecours propres à affoiblir en même tems l'action nerveuſe. Des cas de cette eſpece ſe préſentent tous les jours ; ainſi je me bornerai à en rapporter un ou deux des plus frappans que j'aye vus ; un homme âgé d'environ quarante ans portoit une obſtruction très-marquée au petit lobe du foie ; il employa le ſavon, l'extrait de fumeterre, celui d'ellébore noir ; la teinture d'antimoine, & une tiſane chargée de racines apéritives, animée tous les quatre jours par du ſel de ſedlitz ; au bout de trois ſemaines il ſentit beaucoup de mal-aiſe, de l'angoiſſe, du gonflement, la tumeur même paroiſſoit plus groſſe ; on l'aſſura que c'étoit une preuve que les remedes agiſſoient ; huit jours après tous ces accidens avoient fait de nouveaux progrès : enfin au bout de cinq ſemaines on me demanda ; je trouvai la tumeur très-groſſe & très-dure, le malade étoit très-oppreſſé, urinoit très-peu, avoit le ventre preſque baloné, vomiſſoit tout ce qu'il prenoit, ſoit remede, ſoit aliment, &

avoit une inquiétude étonnante. Des bains tiedes très-longs, des lavemens émolliens deux fois par jour, le petit lait avec du ſirop d'althea pour toute boiſſon & pour tout remede, le tirerent en peu de jours de cet état; la tumeur ſe retrouva ce qu'elle étoit ſix ſemaines auparavant, & céda entiérement à l'uſage du petit lait, de deux grains de mercure doux de deux en deux jours, & d'un très-léger laxatif tous les huit jours.

Il n'y a pas long-tems que j'ai vu une femme âgée de près de ſoixante ans, toute ſa vie très-mobile, qui avoit tous les ſymptômes qui annoncent une bile amaſſée dans le duodenum & toutes les premieres voies pleines, amertume, nauſée, dégoût, ſentiment de plénitude, triſteſſe, inſomnie; elle ſentoit le plus grand beſoin de purger, & elle avoit eſſayé à la campagne les ſeuls purgatifs dont elle eût jamais pu ſoutenir l'uſage; tous l'irritoient prodigieuſement & ne la purgeoient point; elle ſe détermina à venir me conſulter: je jugeai du beſoin & de l'impoſſibilité de purger; je me déterminai à faire vivre cette femme pleine de bile uniquement de lait & d'eau pendant quelques jours: elle ſe trouva

d'abord mieux : les ſelles s'établirent d'elles-mêmes ; & au bout de huit jours les laxatifs les plus doux ne l'irriterent plus, l'évacuerent, & elle ſe trouva très-bien.

Une ſeconde obſervation, c'eſt qu'il faut apprécier exactement le danger des deux maladies, avant que de décider quelle eſt celle dont le traitement eſt le plus preſſant ; il y a des accidens de maux de nerfs, que l'on peut tolérer aſſez long-tems ſans danger ; il y en a d'autres qui ſont preſſans, & qu'il faut non-ſeulement éviter d'irriter, mais même ſoulager le plutôt poſſible.

En troiſieme lieu, ſi l'irritation nerveuſe eſt tout-à-fait ſécondaire, ſi elle eſt étrangere à la conſtitution du malade, & ne dépend que de la maladie, elle demande beaucoup moins de ménagemens que quand elle ſeroit ſimplement compliquée avec cette maladie.

Souvent les deux cures peuvent ſe compliquer : alors il n'y a pas à héſiter ; il faut les employer toutes deux. Dans les maladies qui dépendent des obſtructions du bas-ventre, & qui produiſent ſouvent des maux de nerfs, les bains tiedes ſont de la plus grande utilité.

Du pronostic des maux de nerfs, en général.

§. 79. Les femmes hystériques, les hommes hypocondres, croient constamment leurs maux les plus dangereux possibles, & au bout de cinquante ans de maladies & de craintes trompées, ils n'en croient pas moins tous les jours que leur maladie est mortelle ; ceux qui ne connoissent point ces maladies par eux-mêmes, & qui voient toujours les malades se plaindre & jamais mourir, n'attachent aucun danger à ce genre de maladie ; la généralité des médecins a même trop adopté cette façon de penser, & l'on a trop établi que les maux de nerfs étoient peu dangereux. Il me paroît important d'apprécier ce que l'on doit penser, 1°. du danger des maux de nerfs en général, 2°. du plus ou moins d'espérance de les guérir. J'envisagerai d'abord ce que les maux de nerfs ont de fâcheux ; ensuite je présenterai les raisons qui diminuent les conséquences que l'on pourroit tirer de ces faits. Quant au plus ou moins d'espérance de guérison, je renverrai une partie de cet article au chapitre de l'hypocondrie.

§ 80. Si l'on fait attention à l'importance des fonctions des nerfs, ſi l'on ſe rappelle qu'il ont l'influence la plus marquée ſur toutes les opérations de l'économie animale, on comprendra qu'il ne peut pas être indifférent que leurs fonctions ſe faſſent bien ou mal, & ſi l'on remarque que les convulſions tuent très-ſouvent les enfans en peu d'heures, on jugera qu'elles doivent avoir des effets très-puiſſans, & que l'on ne doit pas les enviſager trop légérement : je ſais bien que l'action des nerfs eſt plus forte, & la réſiſtance des organes plus foible chez les enfans que chez les adultes ; auſſi l'irritation des nerfs eſt bien moins dangereuſe pour ceux ci que pour ceux-là ; cependant les dangers ſont de même eſpece, & il y a des adultes qui conſervent toujours une diſpoſition enfantine à cet égard ; en général les perſonnes ſujettes aux maux de nerfs ſont délicates, c'eſt-à-dire que leur ſanté peut très aiſément être altérée. Mais pour apprécier exactement les effets que l'on doit craindre des maux de nerfs, il faut faire attention que tous ces maux peuvent ſe réduire à leur action affoiblie, ce ſont les maladies de la claſſe des pa-

ralytiques ; ou à leur action augmentée ; ce ſont les maladies de la claſſe des convulſives.

L'action des nerfs affoiblie porte néceſſairement la langueur dans toutes les fonctions, & ſuivant les nerfs qui ſont attaqués, ou les ſens s'émouſſent, ou la circulation languit, ou l'action des différens viſceres s'affoiblit, ou la nutrition ſe fait mal, ou l'action des muſcles diminue & ſe perd, & de ces différentes léſions, réſultent les engorgemens, les obſtructions, le croupiſſement des humeurs, leur altération & les irritations particulieres qui en réſultent, le dérangement dans les fonctions auxquelles ces humeurs étoient néceſſaires, le dérangement des ſécrétions, les maux qui en ſont la ſuite, le marafme, &c ; ainſi il eſt aiſé de comprendre quelle variété de maux peut produire la diminution dans l'action nerveuſe.

§. 81. Son action augmentée n'a pas plus ſouvent de mauvaiſes ſuites, peut-être même qu'elle en a moins ; mais elles ſont plus frappantes. Si ce ſurcroît d'actions porte ſur les vaiſſeaux ſécrétoires, il augmente trop les ſécrétions, s'ils en ſerre les ſphincters, il empêche toute ex-

crétion ; ſi c'eſt ſur les viſceres creux, il en pervertit les mouvemens ; ſi c'eſt ſur les organes de la circulation, il la précipite & il l'altere : mais comme les muſcles ſont le vrai domaine des nerfs, que c'eſt ſur eux que s'exerce leur action la plus marquée, que c'eſt au moyen de cette action que les nerfs opérent leurs plus grands effets, & qu'en jettant les muſcles dans une action trop forte, ils augmentent l'action de tous les vaiſſeaux, la force & la rapidité de la circulation peut parvenir à un point auquel aucune autre cauſe ne pourroit la porter, & il en réſulte des inflammations, des épanchemens, des hémorragies, des gangrenes mêmes ; & j'ai vu le cadavre d'un homme, mort après quinze heures de convulſions affreuſes, dans le même état que celui d'un lievre qui a été forcé après pluſieurs heures de chaſſe. Willis avoit déjà remarqué que chez une femme morte après de violens ſpaſmes, la pourriture avoit été très-prompte, & il l'avoit attribuée à la violente agitation (*s*) ; & M. Cullen, dans ſon très-bon

(*s*) *Pathologia cerebri*. ch. 10.

ouvrage sur la matiere médicale, remarque aussi qu'un violent spasme enflamme très-promptement le sang ; il avoit un malade épileptique qui lui en fournissoit la preuve la plus évidente ; la saignée faite avant l'accès donnoit du sang dans l'état le plus naturel ; si on la faisoit une heure après, ou pendant l'accès, le sang étoit totalement enflammé (*t*). Cette action peut aller au point de luxer, & même de casser les os. En présentant ici quelques cas particuliers des mauvais effets des maux de nerfs, on verra d'abord de quel genre de léſion ils dépendent.

§. 82. Cheyne qui étoit bon observateur, a remarqué que les étisies tuberculeuses étoient très-souvent la suite des fortes hystéries (*u*), & quoique cette observation soit plus fréquente en Angleterre, où l'on est très-exposé à ces fortes d'étisies, cependant elle se confirme ailleurs, & M. Rosa a vu en Italie (*x*), de violens accès de convulsions

(*t*) *Lectures on the matheria medica.* 4. pag. 396.

(*u*) *Méthode naturelle de guérir.* part. 3. chap. 2. §. 20.

(*x*) *Saggio di osservazioni.* obs. 22.

laiſſer une jeune perſonne dans une foi-bleſſe & une ſenſibilité ſi grande des nerfs qu'une légere intempérie lui occaſionna une toux violente, qui ne finit que par la rupture d'une vomique ; & il eſt très-ordinaire que le froid donne conſtamment une petite toux ſéche aux perſonnes nerveuſes ; mais je reparlerai de cette eſpece de toux ailleurs.

La rupture des vaiſſeaux & l'épanchement du ſang ſont une ſuite très-ordinaire des convulſions dans deux cas ; ou quand le fort ſpaſme dans une partie fait refluer le ſang dans un autre, c'eſt ainſi que les ſpaſmes de l'utérus produiſent quelquefois des ſaignemens de nez, des hémoptiſies, des vomiſſemens de ſang, ou quand la violente agitation produit une extravaſation. Wepfer, en rapportant l'hiſtoire de convulſions qui faiſoient ſortir le ſang par l'oreille, remarque que par la même raiſon elles pouvoient bien rendre apoplectique (*y*). On voit tous les jours dans les convulſions violentes des enfans, que tout le ſang ſe porte dans les vaiſſeaux extérieurs ; ils deviennent rouges & ſouvent

(*y*) *De cicut. aquat.* pag. 23.

preſque noirs, ſi le ſpaſme eſt plus fort, ce ſang peut s'épancher dans le tiſſu cellulaire & y former des échimoſes plus ou moins générales ; on a vu un enfant mort dans l'accès, dont toute la peau étoit parfaitement ſemblable à celle d'un maure (z). On voit quelquefois les plus petits enfants vomir du ſang pur après chaque accès de tranchées, qui ſont toujours accompagnées de convulſions dans le bas-ventre Les ſpaſmes hiſtériques peuvent couvrir tout le corps de taches, & ſouvent de très-légers ſpaſmes partiels, & inſenſibles pour le malade, produiſent des échimoſes, qui, comme je m'en ſuis plaint ailleurs, ont ſi ſouvent été priſes pour des taches ſcorbutiques (a), & ont déterminé à un uſage pernicieux des antiſcorbutiques.

Il peut même en réſulter des épanchemens dans le cerveau, comme M.

---

[z] Hulſebuſch, *de fabricâ panniculi adipoſi.* §. 45.

[a] Il y a deux ou trois ſiecles, & même encore dans le ſiecle dernier, les maladies convulſives paſſoient ſouvent pour des poſſeſſions, & ces échimoſes étoient regardées comme la marque du Diable ; elles ne laiſſoient point de doute ſur la cauſe du mal.

Mattani l'a vu (*b*). Ce ſont ces épanchemens dans la tête qui tuent dans les accès d'épilepſie, & comme les épanchemens ſont plus faciles dans les enfans, voilà pourquoi les convulſions ſont beaucoup plus ſouvent mortelles pour eux que pour les adultes ; ils ſont d'ailleurs plus répandus ; j'ai trouvé de ces épanchemens dans preſque tous les viſceres ; mais ils ne ſont pas toujours ſanguins, ils ſont ſouvent ſimplement ſéreux, & alors ils peuvent être reſorbés, & les accidens qu'ils produiſent ſe diſſipent ; c'eſt à ces épanchemens ſéreux qu'il faut attribuer ces embarras de tête, ces affoibliſſemens dans les facultés, ces paralyſies de quelques ſens ou de quelques membres, que l'on obſerve après les violens accès de convulſions & qui ſe diſſipent au bout de quelques jours. Quelquefois cependant les convulſions détruiſent entiérement les fonctions du cerveau & des nerfs ; j'en ai vu pluſieurs exemples ; & un des plus frappans eſt celui d'un enfant de dix ans qui paroiſſoit être né ſain, mais qui depuis ſon enfance avoit eu pluſieurs fois des agi-

---

(*b*) *De anevriſmatibus*, pag. 110.

rations convulsives, qui l'avoient laissé absolument imbécille ; il n'étoit pas plus grand qu'un enfant de cinq ans, maigre, très-foible, ne marchant ni ne parlant, & n'ayant aucune connoissance ; il semble que le cerveau même fut paralysé ; & j'ai vu une dame née avec une mémoire étonnante & capable de retenir plusieurs pages après une seule lecture, qui la perdit presqu'entiérement par de violens maux de tête. Je trouve dans un excellent ouvrage, que des crampes dans les muscles des jambes avoient occasionné de très grosses varices au gras de jambe (*c*).

§. 83. On verra dans un autre chapitre des observations d'os luxés par les spasmes (*d*) ; ainsi je n'en présenterai

---

(*c*) *Medical inquiries.* tom. 3. pag. 175.

(*d*) On sera moins surpris de ces fractures par des spasmes, si l'on fait attention que l'action volontaire, mais violente & subite des muscles, peut produire cet effet. On trouve dans *le journal de Médecine*, tom. 11. pag. 368 l'observation d'un mousse, « qui piffant pendant » un fort gros tems, avoit peine à se soutenir » à cause du grand roulis du vaisseau, une » secousse inattendue obligea tout le genre mus» culeux à se mettre en contraction ; dans l'ap» préhension où il fut de tomber, il présenta

ici qu'un petit nombre : on trouve dans les *Mélanges des curieux de la Nature*, celle d'un enfant de dix ans à qui de violens accès casserent l'os de l'humérus & du tibia, & séparerent le fémur de sa tête (*e*) ; & l'on a vu chez un Négre le spasme porté au point *de casser les deux fémurs dans leurs colets, dont les bouts* se firent jour & formerent une *plaie à la partie externe latérale de la cuisse* (*f*). On pourroit être porté à croire que ces fractures, dont on a plusieurs autres exemples, sont la suite ou des coups, ou des chûtes, ou des efforts;

» le pied droit, & dans l'instant fit un grand » cri, & la cuisse se trouva cassée ».

(*e*) M. Lieutaud, *Histor. anatom. med.* tom. 2. pag. 351. On voit dans le *Sepulchretum* de Manget l'histoire d'accès d'épilepsie assez violens pour casser le bras & la jambe, & luxer la cuisse.

(*f*) *Hist. des maladies de St. Domingue*, par M. Pouppé Desportes, tom. 2. pag. 172. On peut présumer que les traitemens par les émétiques, & les purgatifs réitérés avec du séné, contribuerent à porter le mal à ce degré de violence ; le spasme ne finit que plusieurs jours après cet accident, qui sans doute obligea à cesser un mauvais traitement : on auroit tué le malade si la maladie ne lui avoit pas cassé la cuisse.

mais si l'on fait attention que la violence des convulsions est souvent telle, que la force de plusieurs hommes ne peut pas contenir une personne foible, on comprendra que des spasmes de cette espece ont plus de force qu'il n'en faut pour fracturer des os. *Antoine* De Pozzis assure que dans les hystériques & les hypocondres il est arrivé plusieurs fois que les sutures se séparoient (*g*). On a vu plus haut les sutures séparées par la suite de la frayeur, & ces deux faits sont assez rapprochés ; cependant je n'oserois point garantir toute l'exactitude du premier. M. Haller a vu après des éternuemens redoublés, chez une femme hystérique, la vue perdue par le déplacement de l'œil, dont l'iris fut cachée sous la paupiere, de façon qu'il n'y avoit que la partie inférieure de la sclérotique qui reçût la lumiere, (*h*) & l'on trouve dans les essais d'Edimbourg (*i*) une observation dans laquelle on voit les convulsions des muscles du bas-ventre produire une hernie inguinale.

(*g*) M. Lieutaud, tom. 2. pag. 283.
(*h*) *Elem.* l. 8. Sect. 4. §. 36.
(*i*) Tom. I. art, 27. pag. 254.

§. 84. Un autre effet du ſpaſme, & l'on en verra pluſieurs exemples dans différens endroits de cet ouvrage, c'eſt l'affoibliſſement, & même la paralyſie, ou dans les nerfs même qui ont éprouvé le ſpaſme, ou ſouvent dans d'autres. Vater a vu une colique ſpaſmodique faire perdre la mémoire (*k*). Platerus avoit déjà vu une femme à qui une violente colique avoit donné des convulſions, qui lui firent perdre la vue ſi complétement qu'elle ne voyoit pas une chandelle que l'on approchoit très-près de ſes yeux; trois jours après elle recouvra la vue; mais la colique & les convulſions étant revenues au bout de quelques jours, elle la perdit de nouveau, & la recouvra encore; mais enfin elle ſuccomba aux attaques réitérées de ce mal. Il vit une autre femme aveuglée auſſi après une colique & des convulſions, mais moins heureuſe; elle ne recouvra jamais la vue; il eſt vrai qu'il paroît attribuer cette fixité à des applications froides, faites ſur le front, plutôt qu'au mal même (*l*). J'ai vu une femme, dont les nerfs avoient

(*k*) Haller, *meth. ſtud. med.* pag. 651.
(*l*) *Obſervat.* l. 1. pag. 104.

toujours été délicats, qui, à l'époque de la ceſſation de ſes regles, prit des ſpaſmes violens dans les muſcles ds l'œil avec des douleurs cruelles; ils étoient dans une crampe continuelle, & elle perdit complétement la vue; on lui avoit appliqué de l'eau à la glace; mais quoique je croie cette pratique très-mauvaiſe dans les cas de cette eſpece, c'eſt au ſpaſme & non point à l'eau glacée que j'attribue le mal.

C'eſt un effet conſtant d'un fort ſpaſme d'affoiblir plus ou moins complétement les parties qu'il attaque, & s'il attaque les parties vitales, il peut devenir tout-à-coup mortel; on en trouve un exemple dans les ouvrages de M. Haen, j'en ai rapporté deux dans un autre ouvrage (*m*), & il y a peu de médecins qui n'aient eu occaſion d'en voir. M. Morgagni a obſervé les convulſions du cœur, & il dit que les femmes ſont plus ſujettes que les hommes aux convulſions des viſceres internes (*n*); il rapporte ailleurs (*o*) le cas d'une jeune fille

[*m*] *Epiſtolæ*, pag. 328.
[*n*] Ep. 26. §. 33.
[*o*] Ep. 45. §. 21.

débauchée, ſujette aux affections hyſtériques, qui mourut d'une violente convulſion. C'eſt ſans doute par une ſuite de cet affoibliſſement que laiſſent le ſpaſme & les convulſions, que la nutrition ſe fait moins bien dans les parties long-tems & ſouvent convulſées & qu'elles maigriſſent; c'eſt à cet amaigriſſement qu'il faut rapporter un fait ſingulier rapporté par M. Farr médecin à Plimouth; il vint à l'hôpital de cette ville un malade attaqué depuis ſix jours de violens accidens ſpaſmodiques, & ſur-tout d'un très-fort ſpaſme cynique, qui interrogé ſur ſon âge, ſe dit âgé de vingt-ſix ans; M. Farr & tous les aſſiſtans qui lui en donnoient au moins ſoixante, crurent qu'il rêvoit, & cependant rien n'étoit plus vrai (*p*).

Les fréquens ſpaſmes des nerfs méſentériques, en arrêtant le ſang, diſpoſent à l'hydropiſie & la produiſent (*q*). Les violentes convulſions peuvent auſſi produire la gangrene. Wepfer la vit paroître

---

[*p*] *Medical. obſervat. and. inquir.* tom. 4. pag. 92.

[*q*] Forſter, *on the cauſes of diſeaſes.* pag. 96. & M. Lorry, tom. I. pag. 382.

à la jambe après de violentes convulsions occasionnées par le verre d'antimoine (*r*), & il l'attribua au resserrement des arteres par les nerfs. On verra, quand je rapporterai les observations sur les causes de l'apoplexie, qu'elle est quelquefois la suite des violens spasmes des hypocondres.

§. 85. Les affections dans lesquelles, ni la paralysie, ni le spasme ne sont aussi marqueés, telles que la simple mobilité, les affections hystériques & hypocondriaques qui ne sont pas bien fortes, & n'ont point les mêmes inconvéniens que les maladies paralytiques & convulsives ; mais il en résulte cependant toujours, qu'en altérant & en troublant souvent plusieurs fonctions, elles sont un obstacle à une santé très-ferme & robuste, qui n'existe jamais sans une régularité dans l'action de tous les organes, qui est incompatible avec des nerfs fort délicats.

§. 86. Si l'on ne formoit le pronostic général du danger des maux de nerfs que sur les faits que je viens de présen-

---

[*r*] *De cicut. aquat.* pag. 254. & 273.

ter, on le formeroit beaucoup trop fâcheux, & on les croiroit plus dangereux qu'ils ne ſont réellement, puiſque quoiqu'il puiſſe réſulter beaucoup d'accidens des maux de nerfs, on eſt cependant étonné combien peu ils en occaſionnent, & tous les jours les ſpectateurs des violens accès de convulſions s'attendent à chaque inſtant aux accidens les plus fâcheux, & ſont très-ſurpris de n'en voir réſulter aucun : c'eſt un phénomene pour eux ; Wepfer remarque avec étonnement que ſa ſeconde malade, empoiſonnée par la cigüe, dont on a vu l'hiſtoire plus haut, & dont les yeux avoient été ſi fort fatigués par les convulſions qu'ils étoient preſques ſortis de la tête, ne ſouffrit aucun dérangement dans la vue ; & des faits ſemblables ſont peut-être une des plus belles preuves de l'artifice admirable du corps humain.

On voit que la paralyſie attaque beaucoup plus rarement les parties internes que les muſcles externes ; on voit que les paralyſies externes, quoiqu'elles privent de preſque tout mouvement, peuvent cependant laiſſer jouir très-longtems d'une ſanté tolérable, & il n'y a point de médecin qui ne ſoit étonné très-

ſouvent de voir tant de maladies convulſives ou ſpaſmodiques, ſi longues, ſi ſuivies, ſi fortes, laiſſer, après qu'elles ont ceſſé, le malade preſqu'auſſi bien qu'avant que de l'attaquer & ſeulement plus délicat. Les maladies hyſtériques & hypocondriaques laiſſent même ſouvent toutes les fonctions ſe faire avec aſſez de régularité ; & en général on peut dire que les maladies du genre nerveux prennent peu ſur la durée de la vie, qu'elles l'abrégent peu, qu'après avoir porté le bouleverſement par-tout, après avoir fait craindre de voir périr d'un moment à l'autre, elles laiſſent ſouvent, le moment après, dans le plus parfait calme ; mais je le répete, ſi elles prennent peu ſur la longueur des jours, elles prennent beaucoup ſur le bonheur, parce que les nerfs ſenſibles, éprouvant vivement toutes les impreſſions, au milieu de la ſanté, la plus foible cauſe d'irritation, que ſouvent l'on ne peut ni prévoir ni éviter, détruit dans l'inſtant ce calme dont on jouiſſoit ; ainſi on ne peut preſque pas ſe répondre d'un jour entier de bien-être, & la crainte tient dans une eſpece d'attention continuelle ſur tout ce que l'on doit éviter, qui eſt

une vraie peine ; & une peine de tous les momens, quelque légere qu'elle ſoit, eſt un vrai malheur ; ainſi, quoique les maux de nerfs ſoient rarement mortels, ils ſont réellement très-fâcheux. M. Shebbeare, après avoir fait un tableau énergique des malheurs de la vie des hypocondres, ajoute : cette maladie, quoique la plus affligeante, eſt peut être celle que l'on plaint le moins, & finit en déſirant que ceux qui en rient fuſſent appellés à boire dans la même coupe d'amertume (*s*). M. Raulin s'éleve également avec force & avec raiſon, contre ceux qui s'obſtinent à regarder les vapeurs comme une maladie ſans conſéquence, qui n'exige que de légeres attentions (*t*).

Il y a un cas dans lequel les convulſions ſont utiles, & j'en ai déjà parlé ailleurs ; c'eſt quand les nerfs ſe trouvent dans un état de dérangement, dont la ſecouſſe ſeule des convulſions peut les tirer.

§. 87. Quant à la ſeconde partie du pronoſtic des maux de nerfs, ſi l'on de-

[*s*] *Practice of phyſic.* tom. 2. pag. 300.
[*t*] Préface. pag. 22.

mande

mande ce que l'on peut eſpérer de leur guériſon, la réponſe, comme celle à la premiere queſtion, varie ſuivant les maladies, & ce n'eſt que dans le traité particulier de chaque maladie que l'on peut établir un pronoſtic exact; mais je donnerai cependant ici quelques obſervations générales qui peuvent ſervir à ſe former des idées plus juſtes du pronoſtic dans chaque maladie en particulier.

Nous avons vu plus haut qu'on s'eſt trop laiſſé aller à regarder les maux de nerfs comme peu dangereux; par un jugement auſſi peu juſte & preſque contradictoire, on les regarde trop généralement comme incurables; & il ne faut pas diſſimuler que leur guériſon a ſes difficultés; mais il ne faut pas penſer qu'elles ſoient toujours inſurmontables; & il n'y a point de maux de nerfs qui n'aient été plus d'une fois guéris & qui ne puiſſent l'être plus ſouvent.

Les difficultés ſont de deux eſpeces, ou phyſiques ou morales; je traiterai de ces dernieres dans le chapitre de l'hypocondrie, où je reprendrai cet article; je parlerai ici des phyſiques.

La premiere, c'eſt que la ſécrétion des eſprits animaux paroît être l'élaboration

la plus finie, la plus difficile de l'économie animale, celle qui suppose la machine la mieux montée, celle qui, par-là-même, exige le plus que toutes les autres soient en bon état ; car quoique par une suite de ce rapport, de ce nexe établi entre toutes les fonctions, le dérangement de l'une ait quelque influence sur toutes, cependant il y en a qui sont plus indépendantes que d'autres, & celles du cerveau sont celles qui le sont le moins ; aussi il y a des fonctions qui se conservent presque intactes dans beaucoup de maladies, au lieu que dans presque toutes les nerfs souffrent, & leur lésion n'échappe pas à ceux qui savent observer. Si dans certaines constitutions, le genre nerveux est si fortement organisé qu'il paroît presque invulnérable par les lésions des autres parties, c'est un phénomene dont il faut s'étonner, comme je l'ai déjà dit plus haut.

La seconde cause de difficulté est une suite de la premiere ; c'est qu'il y a un grand nombre de causes qui agissent sur le genre nerveux, puisqu'il se ressent presque toujours de toutes celles qui agissent sur tous les autres organes. Des vaisseaux trop ou trop peu remplis, une

circulation trop vîte ou trop lente, & tout ce qui peut produire cet effet, une reſpiration un peu gênée, une toux fréquente, un peu de tenſion ou d'irritation dans l'eſtomac, une digeſtion qui ne ſe fait pas bien, une conſtipation qui fait que le ſang ſe porte à la tête, ou qui irrite les nerfs des inteſtins, une diarrhée qui ſouſtrait la matiere nutritive, un embarras dans le foie qui fait refluer la bile dans le ſang, une pierre dans la véſicule, qui peut produire des ſpaſmes mortels, une diminution dans les urines, ou leur croupiſſement dans la veſſie, un calcul dans les reins, un irritant quelconque dans les autres organes internes ou externes, la tranſpiration ſupprimée, dérangent, quelquefois ſur le champ, toujours à la longue, les fonctions du genre nerveux; & comme les remedes indiqués par pluſieurs de ces maladies lui ſont ſouvent totalement contraires, elles nuiſent doublement. La multitude de ces cauſes capables de le déranger, & qui ſe reproduiſent preſqu'inévitablement très-ſouvent les unes ou les autres, ont une impreſſion plus marquée dès qu'il eſt déjà attaqué, & rendent ſa guériſon plus difficile; & il faut en dire autant de plu-

ſieurs cauſes qui n'agiſſent preſque que ſur le genre nerveux, & dont l'action, incommode en ſanté, devient un obſtacle au rétabliſſement, quand la maladie eſt déjà formée ; telles ſont l'air trop chaud, les odeurs, la méditation, l'application des ſens, toutes les paſſions qui dans les perſonnes dont les nerfs ſont déjà malades, produiſent des effets trop forts & retardent conſidérablement la guériſon.

Une troiſieme difficulté, c'eſt la lenteur avec laquelle les remedes agiſſent ſur le cerveau : on peut les porter immédiatement ſur l'eſtomac & les inteſtins ; ils agiſſent plutôt ſur certaines parties, plus tard ſur d'autres ; mais de toutes les parties, il n'y en a aucune ſur laquelle leur action, j'en excepte celle des ſpiritueux appliqués aux extrémités des nerfs, & dont l'effet eſt très-prompt, mais très-paſſager, il n'y eu a aucune, dis-je, ſur laquelle leur action ſoit auſſi lente & auſſi foible : on peut dire même qu'elle n'eſt preſque jamais médiate, mais que l'on ne change l'état du cerveau qu'en changeant la machine preſque toute entiere, ou par l'action ſympathique de quelqu'autre organe.

§. 88. Mais malgré toutes ces circonſ-

tances, il n'en eſt pas moins vrai que l'on voit guérir très-ſouvent des maux de nerfs très-fâcheux, ſoit qu'ils aient leur ſiege dans le cerveau, dans la moëlle de l'épine, ou dans les troncs des rameaux nerveux; & l'on remarque tous les jours des effets très-prompts des remedes dans les maux de nerfs; ce qui dépend ſans doute de cette même cauſe qui fait que toutes les maladies affectent le cerveau, de cette union beaucoup plus intime du cerveau aux autres parties que des autres parties entr'elles, union qui dépend elle-même de ce que toutes les parties tiennent au cerveau par les nerfs qui en ſont une partie. On a vu tout-à-l'heure que le cerveau ſouffre de tous les dérangemens parce qu'il eſt par-tout; mais il en réſulte auſſi que, par la même raiſon, on peut lui faire du bien par-tout, & ſi les remedes agiſſent tard ſur la maſſe même du cerveau, ils agiſſent par-tout ſur ſes rameaux, dont les changemens en bien ou en mal ſe portent d'abord au cerveau même; ainſi la même cauſe qui rend les maladies du cerveau ſi fréquentes & ſi rebelles, peut auſſi donner quelquefois de la facilité à les guérir. J'ajouterai que s'il y a des cauſes dont il reçoive les im-

preſſions fâcheuſes le premier, & preſque le ſeul, il eſt dans le même cas pour beaucoup d'impreſſions favorables, dont les bons effets ſe manifeſtent d'abord ſur ce viſcere de la façon la plus marquée ; on peut donc conclure de toutes ces obſervations, que les maux de nerfs ne ſont point incurables, & que ſi on les guérit rarement, cela dépend ou de cauſes accidentelles dont je parlerai ailleurs, ou de ce que l'on n'a pas aſſez étudié cette matiere, & que n'ayant pas donné aſſez d'attention aux différentes cauſes, on n'a pas toujours ſaiſi les vrais moyens. Ainſi il réſulte de tout ce que je viens de dire, premiérement, que les maux de nerfs ne ſont point une maladie à négliger comme on le dit généralement, que ce n'eſt point une maladie chimérique, qu'ils peuvent avoir les ſuites les plus funeſtes, que cependant leurs ſuites mortelles ſont rares, mais que le trouble qu'ils répandent dans la vie eſt de tous les jours, que par-là même ils demandent la plus grande attention, & exigent tous les ſoins du Médecin : en ſecond lieu on a eu tort de les croire incurables ; on peut les guérir & on les guérit comme toutes les autres maladies ; s'il y

a des circonſtances qui en rendent la cure difficile, il y en a d'autres qui la facilitent ; ils ont leurs cas incurables ſans doute : mais les maladies les plus généralement curables ceſſent tous les jours de l'être, quand elles ſont parvenues à un certain point, & les maux de nerfs n'ont point d'exemption à cet égard, & ſont incurables, 1°. quand la cauſe de leur déſordre eſt par elle-même inguériſſable, ſoit qu'elle ſoit fixe, ſoit qu'elle ſe reproduiſe continuellement ; 2°. quand par leur durée ils ont ſi fort affoibli les nerfs, qu'ils ne peuvent jamais ſe rétablir ; 3°. quand cet affoibliſſement a été extrême dès la premiere action de la cauſe ; 4°. quand on a fait beaucoup de mauvais remedes ; 5°. enfin quand la ſanté eſt trop dérangée ; & que la Nature n'aide plus aux ſecours de l'art, ou plutôt, quand elle n'eſt plus en état d'employer les inſtrumens que l'art lui fournit.

CHAPITRE XIII.

Du traitement des maux de nerfs en général.

§. 89. LEs objets dont il me paroît que l'on doit s'occuper en parlant du traitement général des maux de nerfs ſont, 1°. le traitement des maladies des nerfs même ; 2°. celui des cauſes prédiſpoſantes & déterminantes ; 3°. l'examen des différens remedes généraux ; 4°. le traitement des métaſtaſes ; 5°. les préſervatifs.

ARTICLE I.

Traitement des maladies propres des nerfs.

J'ai réduit les maladies des nerfs même à ſept ; leur trop grande foibleſſe & leur trop grande tenſion ; l'âcreté des eſprits animaux ; les maladies du ſenſorium ; les maladies du muſcle, celles des enveloppes des nerfs ; celles des parties qui les entourent : je dirai du traitement de chacune, non point tout ce qu'il y a à en dire, je le ſuppoſe connu d'ailleurs, mais ce qui eſt plus particuliérement relatif à mon objet.

§. 90. Quand on a bien conſtaté que les maux de nerfs ſont un effet du trop grand relâchement, ou de la trop grande tenſion, la méthode de les traiter, eſt la même que celle que l'on emploie pour la fibre lâche & pour la fibre roide, & je ne dois point entrer dans le détail de ces traitemens qui ſont ſi bien expoſés dans les ouvrages de M. Boerhaave & des Médecins de ſon école. Je remarquerai ſeulement que dans les cas d'atonie, comme il arrive ſouvent que tous les nerfs de l'eſtomac, & que tous les nerfs en général ont une extrême ſenſibilité, il faut apporter une grande attention au choix des médicamens toniques, qui, s'ils ont de l'âcreté ou s'ils ſont trop ſtimulans, ou trop aſtringens, agiſſent comme des irritans & nuiſent alors au lieu d'être utiles; c'eſt donc dans les toniques les moins âcres que l'on doit chercher des ſecours, & ſur tout dans le choix des alimens, dans celui des boiſſons, dans tous les autres objets diététiques & principalement dans l'exercice & dans le choix de l'air. C'eſt ici encore où les frictions, dont je parlerai plus bas, ſont un excellent ſecours; & il ne faut jamais perdre de vue, dans les cas où la

mobilité dépend du relâchement, l'observation de M. Van Swieten; une jeune fille, la plus mobile, qu'il se rappella d'avoir vu, à qui le plus petit bruit, une lumiere un peu trop vive, donnoient des convulsions étonnantes, avec un sentiment de déchirement dans le bas-ventre, avoit éprouvé inutilement les remedes nervins les plus vantés; enfin il lui fit enbander les jambes, les cuisses & tout le bas-ventre jusques au sein; elle en éprouva d'abord le plus grand soulagement, & en continuant à la tenir enbandée pendant quelque mois, les remedes, si inutiles auparavant, agirent, & elles se rétablit (*n*). Les bains froids sont aussi un des secours les plus efficacaces; mais ils peuvent agir comme irritans & exigent des précautions dont je parlerai à l'article particulier des bains. L'eau à la glace pour toute boisson, l'infusion de cassia lignea, qui est un mucila-

(*n*) Ad. aph. 28. tom. I. pag. 35. L'usage des bandages, comme auxiliaires des forces affoiblies, est totalement négligé & ne devroit pas l'être. M. de Gorter a donné les vrais principes de leur action, & a indiqué une partie de leurs bons effets dans les Acta C. N. tom. 9. pag. 316.

ge fin & aromatique si bien indiqué, quand il y a tout-à-la-fois foiblesse & mobilité des premieres voies, l'extrait spiritueux de racines de valériane, les eaux minérales chalibées & gazées, la mirrhe, l'assa fœtida, le baume du Perou, la limaille de fer la plus fine, sont des toniques doux, si on les donne à petites doses, mais dont, en les continuant, l'effet est presque sûr.

§. 91. C'est dans les maladies produites par le trop de roideur des fibres, par la viscosité inflammatoire des humeurs, par la diminution de la transpiration, quand elle dépend de quelqu'une de ces causes, que l'on doit employer la méthode relâchante; c'est dans ces cas où celle de M. Pome, qui est la plus relâchante possible, a opéré de si belles cures.

Les principaux moyens de cette méthode sont un régime tout végétal & le moins savoureux possible; la privation de toute autre boisson qu'une boisson aqueuse, telle que l'eau fraîche pure, mais non pas à la glace, ou l'eau rendue légérement mucilagineuse, en la faisant bouillir avec un peu de veau ou de poulet (ce sont les boissons si connues de M.

Pome (*x*), ou avec quelques plantes mucilagineuſes, comme l'althea, la mauve, la violette, la regliſſe; la tiſane d'orge, l'orgeat, l'eau & un peu de lait; les bains tiedes très-longs & très-fréquens, ou d'eau ſimple la plus douce poſſible, telle qu'eſt ici celle du lac, ou d'eau adoucie par des plantes émollientes; les lavemens légérement tiédes ſouvent répétés; un air doux; point d'idées ni d'actions fortes; un long ſommeil.

Le petit lait eſt auſſi un remede extrêmement indiqué dans ce cas; & lorſque ces maux de nerfs affreux, que l'on attribue au deſſéchement des nerfs, dépendent de l'âcreté de la bile ou d'une diſpoſition phlogiſtique dans les organes biliaires, ce qui eſt très ordinaire, c'eſt le ſecours le plus prompt, le plus efficace & le plus ſûr, & je ne pourrois pas dire combien l'on voit des maux de nerfs gué-

(*x*) Viridet avoit déjà dit que les bouillons de poulet ont quelque choſe de ſpécifique pour calmer les vapeurs, pag. 168. 169. 203. mais quel avantage peut-il y avoir à écorcher ces pauvres animaux en vie? cette idée ſeule pourroit donner des maux de nerfs, & il ne peut réſulter de cette pratique cruelle aucun effet que l'on ne pût obtenir par des moyens plus doux.

ris par ſon uſage, ſoit en boiſſon, ſoit quelquefois en lavemens.

Cette même méthode eſt auſſi très-utile dans les cas où le fluide nerveux eſt trop âcre ; mais je reparlerai plus au long de l'âcreté en parlant du traitement des cauſes-prédiſpoſantes.

Les bains minéraux, à moins que ce ne ſoit de l'eau très-pure & ſeulement échauffée par la nature, ſans aucun principe ſtimulant, tels que ceux de Pfeffers, de Slangen-Baden, de Bains, ſeroient nuiſibles ; toutes les eaux chalibées & gazées, auſſi-bien que les bains véritablement froids irritent ; & il eſt étonnant de voir avec quelle facilité on ordonne ces remedes : mais il eſt très-ordinaire d'en voir réſulter les plus mauvais effets.

§. 92. Le ſenſorium, à moins qu'il ne ſoit attaqué par les vices du cerveau dont je parlerai dans le chapitre des maladies ſporeuſes, ne doit être enviſagé que comme nerf ; il éprouve donc les mêmes maux ; ou plutôt, les maux du ſenſorium & des nerfs ſont la même choſe, & exigent le même traitement ; on auroit pu ne pas faire un article à part de ſes maladies.

§. 93. Quand l'irritabilité eſt viciée,

les mêmes caracteres qui ſervent à faire reconnoître ce vice, ſervent à en faire découvrir les cauſes ; & le traitement eſt une ſuite de la cauſe connue ; j'ai vu une femme à qui l'excès des bains tiedes avoit donné une mobilité exceſſive, qui ne me parut dépendre que de l'irritabilité augmentée, & que des bains très-froids guérirent promptement.

§. 94. En ſe rappellant ce que j'ai dit des maladies des enveloppes des nerfs, on comprend qu'elles ſont ſouvent très-difficiles à connoître ; que lors même qu'elles ſont connues, elles peuvent exiger des traitemens très-différens, & que le ſuccès de ces traitemens peut être très-incertain ; en général les épanchemens ou les endurciſſemens dans la celluloſité, ſont très-opiniâtres ; il en arrive quelquefois qui ſont produits par le virus vénérien ; un long uſage des mercuriels eſt ce qui peut le mieux y remédier ; ces mêmes mercuriels, les antimoniaux, les décoctions les plus pénétrantes, ſans être trop âcres, telles que celles des racines de ſaponaire & de bois de gayac, ſur-tout s'il eſt poſſible d'en aider l'effet par des fomentations convenables les plus rapprochées que poſſible

du mal, des bains même analogues, & ſur-tout un régime très-ſobre & très fondant, ont quelquefois réuſſi dans des cas ſemblables; on en trouvera des exemples dans les traités des maladies particulieres.

ARTICLE II.

Du traitement des cauſes prédiſpoſantes.

§. 95. Les maux de nerfs qui ſont le fruit de l'hérédité, de la nativité, de l'éducation, ne peuvent ſe guérir que par les attentions les plus ſuivies ſur toutes les parties du régime, dirigées ſur les indications fournies par les recherches les plus exactes ſur le caractere des dérangemens que ces trois cauſes peuvent avoir produit; il ſeroit impoſſible d'entrer dans ces détails; mais il ſuffit d'en avoir préſenté le principe & d'en donner un ou deux exemples. Conſulté pour une fille de neuf ans, très-bien faite, dont tous les viſceres paroiſſoient en bon état, mais qui avoit le genre nerveux ſi mobile que la plus petite cauſe lui donnoit des convulſions, je crus, après avoir examiné toutes les circonſtances, que le mal ne pouvoit dépendre que d'un principe d'humeur goutteuſe, qui étoit extrêmement

forte dans la famille de ſon pere : je lui ordonnai le régime le plus doux, l'uſage du lait d'âneſſe tous les matins pendant deux ans, de petites doſes d'antimoine crud, de quatre en quatre jours, & des demi-bains légérement tiedes deux fois par ſemaine, pendant les ſept plus beaux mois de l'année ; elle ſuivit exactement ce régime, non-ſeulement pendant deux ans, mais pendant près de quatre, & j'ai ſu qu'à quatorze ans elle jouiſſoit depuis long tems de la ſanté la plus affermie. On voit ſouvent des enfans d'une violence & d'un emportement qui étonne & effraye dans un âge ſi peu avancé, & l'on a ſouvent trouvé que les meres ou les nourrices avoient fait un excès de vin auquel on devoit rapporter ce malheureux vice des enfans ; j'en ai vu un qui à l'âge de quatre ans étoit furieux au moins quatre ou cinq fois par jour, & toujours agité : l'uſage du petit-lait, des fruits fondans, de quelques laxatifs doux, & des bains tiedes, continué juſqu'à le rendre extrêmement foible, le changerent au point, non pas d'en faire l'enfant le plus ſouple, mais de faire diſparoître toutes ſes violences ; je finis par quelques bains frais pour lui redonner plutôt des forces, &

chaſſer une légere diſpoſition à la triſteſſe qui paroiſſoit une ſuite de la foibleſſe. Indépendamment du changement moral, il en arriva un phyſique très-frappant ; c'eſt que ſa peau, toujours rude auparavant, devint extrêmement ſouple & eſt reſtée telle.

Quand quelque vice d'organiſation paroît être la cauſe premiere de l'irritation nerveuſe, ou contribuer beaucoup à l'entretenir, il faut examiner attentivement s'il n'y auroit point quelque moyen méchanique d'en diminuer les effets.

§. 96. Quand une crue trop prompte a laiſſé dans cet état de foibleſſe, qui, comme on l'a vu ailleurs, occaſionne tant d'accidens nerveux, les moyens les plus propres à y remédier ſont un choix d'alimens nourriſſans ſous un petit volume, un uſage habituel de légers aromates, & d'un peu de vin plus tonique que ſpiritueux, l'eau à la glace, un air ſec, un très-grand exercice & des bains très-froids.

Tous les dérangemens produits par les erreurs dans l'uſage des choſes, non naturelles, doivent être corrigés, autant qu'il eſt poſſible de les corriger, par

l'usage des contraires ; & cette loi est trop négligée, lors même que les circonstances permettroient de l'observer, relativement à l'air, qui étant un agent dont les effets sur l'homme ne sont jamais interrompus, & celui de tous dont les mauvais effets sont les plus marqués & les plus certainement nuisibles, si l'on ne se soustrait pas à son action dans les époques où elle est funeste (*y*). Les Anglois sont presque les seuls qui aient senti l'importance de cette regle; ils observent de changer de pays à mesure que la saison y amene un air nuisible pour leur état, & j'en ai vu un grand nombre, dans leurs transmarches, qui ont évité par-là les progrès de maux qui les auroient tués, s'ils étoient restés chez eux, & qui enfin, par cet usage habituel d'un air convenable, & par le grand exercice, sont parvenus à dissiper des germes de maladies

---

[*y*] On a une très-bonne dissertation de M. Hofman, *de peregrinationibus instituendis sanitatis causâ*, mais trop peu lue, ainsi que tous les ouvrages de cet excellent Médecin, & une autre non moins bonne de M. Stahl, qui est encore moins lue, parce que ses ouvrages, qui ne sont presque que des theses, ne sont pas encore réunis, quoique bien dignes de l'être.

contre lesquelles les remedes ne pouvoient rien. Dans les pays très-chauds, il y a des maux de nerfs que les chaleurs brûlantes de l'été ramenent toutes les années, & qui ne cédent qu'au passage dans un air plus froid; dans les pays où les hivers sont froids, il y a d'autres maux de nerfs, dont le froid renouvelle les accès, & que l'on ne peut prévenir que par le passage dans les pays chauds. Dans le premier cas, les malades doivent se procurer des années sans été, dans le second des années sans hiver; ils évitent par là les accès, & les nerfs n'étant point irrités, ont le tems de reprendre leurs forces. C'est sur-tout dans les cas où une humeur âcre est une cause d'irritation nerveuse renaissante tous les hivers, & occasionne des asthmes, des coliques, des accès d'hypocondrie, que l'on gagne infiniment à aller passer cette saison dans les pays chauds; quelquefois un seul hiver suffit pour amander considérablement l'état du malade; en général quand, comme les oiseaux de passage, on ne peut pas soutenir l'intempérie de certains climats, il faudroit pouvoir en changer comme eux. M. Lorry a vu une femme délicate, qui appellée par les affaires de

ſon mari à s'établir dans une ville maritime de la baſſe Allemagne, y étoit tourmentée de convulſions cruelles, qui finiſſoient dès qu'elle rentroit en France. Trois fois elle voulut eſſayer cet établiſſement, & trois fois les convulſions la forcerent de rentrer dans ſa patrie, où elle jouit d'une bonne ſanté (z). On voit tous les jours de la façon la plus frappante les effets ſenſibles des différens airs ſur les perſonnes qui ont le genre nerveux très-ſenſible ; la plus légere altération dans la chaleur, l'humidité, la peſanteur de l'air, un air trop enfermé, l'action de quelque miaſme imperceptible pour d'autres, leur occaſionnent des accidens graves qui devroient être une indication à faire changer d'air plus ſouvent ; & les impreſſions de l'air ſont peut-être plus de conſéquence dans les maux de nerfs que dans les maux de poitrine : on a vu un homme délicat qui étoit affecté déſagréablement s'il y avoit un linge mouillé dans la chambre où il ſe trouvoit (a).

§. 97. Les maux de nerfs produits par

---

[z] *De Melancholiâ*, tom. 2. pag. 55.
[a] *Journal de Paris*, en Janv. 1779.

les évacuations exceſſives quelconques, ſaignées, hémorragies, diarrhées, pertes blanches, ſueurs, &c. n'exigent ordinairement d'autres ſoins que ceux que l'affoibliſſement indique : il faut fortifier : ſans irriter.

§. 98. Mais quand les maux de nerfs ſont la ſuite d'une ſuppreſſion accidentelle des regles, on ne peut point la traiter comme ſi les maux de nerfs ne ſubſiſtoient pas ; tous les moyens irritans employés dans cette circonſtance jettent tout le genre nerveux dans un érétiſme qui aggrave tous les ſymptômes & qui affermit la ſuppreſſion ; c'eſt du tems, d'une grande attention à éviter tous les alimens & toutes les boiſſons qui peuvent, ou fatiguer l'eſtomac, ou irriter le genre nerveux, ou épaiſſir les humeurs, d'un exercice très-fréquent, des frictions régulieres ſur les reins, le bas-ventre, les cuiſſes & les jambes, & d'un uſage circonſpect d'eaux minérales acidules que l'on peut eſpérer quelques ſecours. Il eſt ſur-tout de la plus grande importance d'éviter les émétiques & les purgatifs que l'on prodigue ordinairement dans les circonſtances, & qui nuiſent toujours, ſoit quand il y a des maux de nerfs, ſoit

quand il n'y en a point. S'il y a une vérité démontrée en Médecine par l'expérience, c'eſt que les purgatifs cimentent les ſuppreſſions, & quoique les émétiques produiſent moins certainement ce mauvais effet, ils en ont d'autres qui leur ſont particuliers, & je ne connois aucun exemple d'une ſuppreſſion guérie par leur uſage.

Ce que l'on ne doit ſur-tout jamais perdre de vue dans le traitement des ſuppreſſions, c'eſt leur cauſe, puiſqu'il y a nombre de cas dans leſquels cette ſuppreſſion n'eſt point un mal, comme toutes les fois que la malade a été affoiblie par quelque maladie aiguë, toutes les fois qu'elle a eu quelqu'hémorragie ou quelqu'autre évacuation très-conſidérable, toutes les fois qu'un état de langueur l'a forcée à une grande ſobriété, & à une inaction ſoutenue; enfin toutes les fois que la malade doit avoir fait moins de ſang qu'à l'ordinaire, les regles ceſſant d'être néceſſaires, leur ſuppreſſion n'eſt ſouvent point un mal, & c'en ſeroit un très-grand que de vouloir en forcer le retour; j'ai vu une multitude de perſonnes à qui l'on a fait par-là le plus grand mal; tout ce que l'on doit

faire alors, c'eſt d'employer les moyens les plus doux pour empêcher que quand le beſoin d'évacuation reviendra, la Nature ne ſe fourvoie & ne détermine la pléthore ailleurs.

Quand la ſuppreſſion eſt la ſuite des paſſions, on doit éviter avec encore plus de ſoin les emménagogues actifs ; j'ai cité ailleurs un exemple frappant du danger d'oublier cette loi. Les calmants, les demi-bains, le mouvement, les frictions & le tems ſont encore les meilleurs remedes. Le régime, & même, en cas de beſoin, la ſaignée remédieroient aux accidens graves que la pléthore pourroit produire.

Quand elle eſt la ſuite de quelque accident phyſique, comme l'humidité, le froid, les veilles, des erreurs dans les alimens ou les boiſſons, on peut ſe permettre des ſecours un peu plus actifs que dans les cas précédens ; mais je le répete, en général les ſuppreſſions ne veulent point de remedes violens, & l'emploi des emménagogues dans ces circonſtances détruit la ſanté des neuf dixiemes des femmes pour qui on les emploie, & la détruit d'autant plus ſûrement qu'elles ſont plus jeunes & plus

délicates : il faut même faire bien attention que ſouvent la violence des accidens, qui eſt une preuve de l'extrême mobilité de la malade, ne devroit ſervir qu'à rendre plus circonſpect ſur l'emploi des remedes actifs ; mais au lieu de cette circonſpection, elle produit ſouvent un effroi & un trouble qui fait que l'on recourt aux moyens les plus nuiſibles.

Quand la ſuppreſſion eſt l'effet de l'âge, elle exige un traitement que j'ai promis de donner ici ; mais pour en ſaiſir les principes, on doit ſe rappeller ceux que j'ai établis ſur les cauſes des maladies de cette époque ; ils en ſont une ſuite.

§. 59. La premiere attention qu'il faut avoir, c'eſt de ne point ſe tromper ſur cet état ; l'époque, comme je l'ai dit, en commence ſouvent de très-bonne heure ; & en général, quand après quarante ans on remarque, ſans cauſe apparente, des irrégularités dans le cours des regles, ſoit quant au tems, ſoit quant à la quantité, on peut ſoupçonner que l'équilibre commence à s'altérer, que le tems de la ceſſation commence, & il faut bien ſe garder de vouloir rien forcer, mais on doit examiner attentivement l'état de la malade ; on trouve quelquefois une cauſe accidentelle

accidentelle qui peut contribuer à ce déſordre ; ſi l'on y remédie, l'ordre ſe rétablit & ſe ſoutient ſouvent encore pluſieurs années. Quand le dérangement eſt bien décidé, le grand but alors eſt de prévenir la pléthore, & pour cela il faut diminuer la nourriture, & faciliter toutes les autres ſécrétions. On doit encore bien faire attention, 1°. que le genre nerveux étant très-ſenſible à cette époque ne ſoutient point les choſes irritantes, ni un régime échauffant ; 2°. que très-ſouvent la tranſpiration ſe dérange ; 3°. que l'état de l'utérus ayant des influences très-marquées ſur pluſieurs organes, les dérangemens qu'ils éprouvent ne ſont très-ſouvent que ſympathiques, & ne demandent d'autre traitement que celui qui eſt indiqué par la circonſtance ; ſi l'on veut par exemple, & on ne le veut que trop ſouvent, traiter tous les dérangemens de l'eſtomac par des remedes qui ſeroient indiqués dans d'autres circonſtances, & ſi l'on veut employer les émétiques & les purgatifs, on peut produire les plus grands accidens ; l'eſtomac ſouffre ordinairement alors, ou parce que ſes nerfs ſont irrités ſympathiquement, ou parce que le ſang qui n'a plus ſon ancien cours,

engorge les vaiſſeaux de l'eſtomac & des inteſtins, ce qui produit quelquefois la maladie noire, & l'on ſent combien ſeroient dangereux à cette époque les remedes âcres. Il peut cependant y avoir des circonſtances qui exigent des évacuants ; mais alors il faut choiſir ceux dont l'action eſt la moins violente, & employer toutes les précautions pour qu'elle ne nuiſe pas.

D'après ce que j'ai dit, on comprend qu'indépendamment de la diminution ſur la quantité des alimens, on doit choiſir les moins nourriſſans & les plus doux. Les viandes blanches, les végétaux, un peu de lait ſi on le digere bien, de l'eau pure pour boiſſon, ſont la diete la plus propre à remplir toutes les indications, à moins que quelque circonſtance particuliere n'exige des exceptions qui doivent toujours être ſous-entendues, quand on propoſe des regles générales.

Des lavemens d'eau ſimple, ou d'infuſion de plantes émollientes, ſont extrêmement utiles, quand il y a dégoût, conſtipation, chaleur dans le bas ventre, ou dans les urines, & feu à la tête.

Les bains tiedes, s'il n'y a point d'hémorragie, en facilitant la tranſpiration &

en prévenant les engorgemens & les ſpaſmes, ſont encore extrêmement utiles ; mais à cette époque il faut être très-circonſpect ſur l'uſage des bains d'eaux thermales, qui ſont un remede trop actif, auſſi bien que la boiſſon de beaucoup d'eaux minérales dont pluſieurs femmes ſe ſont trouvées très-mal.

Quand la ſuppreſſion ſe fait tout-à-coup, & que la malade eſt peſante, engourdie, triſte, qu'elle a des maux de reins, ou de tête, de l'oppreſſion, de la peſanteur dans la matrice, des hémorroïdes, il faut néceſſairement la faire ſaigner, afin de prévenir des accidens que le régime n'a pas le tems de diſſiper ; ſouvent à cette époque la ſaignée diſſipe ſur le champ les accidens nerveux les plus forts, quand ils dépendent de l'engorgement ſanguin des vaiſſeaux de l'utérus & du voiſinage. Il y a des femmes qui craignent ridiculement la ſaignée, fondées ſur le préjugé qu'elle diſpoſe à l'hydropiſie ; mais ce qui diſpoſe à l'hydropiſie, ce ſont les obſtructions qui ſe forment, les ſécrétions qui ſe dérangent, l'action des vaiſſeaux qui s'affoiblit par le trop de tenſion, l'abſorption qui ne ſe fait pas par la même cauſe ; & la ſaignée

qui remédie à ces différentes cauſes, devient alors le meilleur préſervatif de l'hydropiſie. J'ai vu pluſieurs femmes que j'ai fait ſaigner tous les mois pendant les ſix premiers mois ; alors le régime ayant eu le tems d'agir ; j'ai pu éloigner ſucceſſivement la ſaignée, mais quelquefois on ne peut la quitter tout-à-fait qu'au bout de pluſieurs années.

Quand chez une femme ſaine & d'un bon tempérament, ce ſont des hémorragies très-conſidérables qui l'affoibliſſent, il faut néceſſairement, à moins que quelque circonſtance particuliere n'y mette obſtacle, en venir à la ſaignée répétée auſſi pluſieurs fois, ſuivant le beſoin ; quelquefois à un régime tout végétal, & à un uſage modéré des acides minéraux, qui ſont preſque le ſeul calmant ſûr dans ces ſortes de cas. La crême de tartre, & les tamarins, comme laxatifs doux & calmans tout-à-la fois, ſont très-utiles, moyennant que l'on n'en abuſe pas, & qu'il n'y ait point d'acides dans les premieres voies.

Dans les femmes d'un tempérament foible, qui ont la fibre lâche & le ſang diſſous, chez qui cette diſſolution du ſang eſt la premiere cauſe des pertes, ce trai-

tement ne vaudroit rien ; il faut bien , il eſt vrai , une grande ſobriété , mais on doit faire uſage d'alimens moins aqueux ; l'alun à petites doſes , mais continuées , & le quinquina , ſont néceſſaires ; on doit ordonner la rhubarbe ou le rhapontic comme laxatif , & les réitérer de tems en tems , puiſque dans les cas de pertes utérines , les laxatifs ſont preſque toujours néceſſaires ; une tiſane d'oranges ameres , recommandée , je crois , par Septal le premier , & que j'ai très-ſouvent employée avec ſuccès eſt encore un ſecours fort bien indiqué.

Les bains froids ſont quelquefois indiſpenſablement néceſſaires dans ce cas, au lieu que dans le premier, je ne les ai jamais employés que quand il n'y avoit plus de pléthore , quand le régime avoit diminué & adouci la maſſe des humeurs , & quand l'hémorragie ne paroiſſoit ſe ſoutenir qne par raréfaction & par habitude , & dans ces cas là , j'en ai vu des effets très-prompts : mais c'eſt toujours dans les intervalles que je les emploie ; il ne faut y recourir pendant le flux que dans des cas où l'on auroit à craindre pour la vie de la malade.

Quand des engorgemens dans l'uterus

ou dans les parties voiſines, ſont préſagés ou annoncés par les ſymptômes qui les caractériſent, c'eſt encore à la ſaignée, au petit-lait, ou aux boiſſons délayantes, telle que la ſimple décoction de chiendent (*b*), aux bains tiédes, aux lavemens & à quelques légers laxatifs qu'il faut recourir; mais dans ce cas les acides minéraux ne ſont pas indiqués, à moins qu'il ne ſurvînt beaucoup de fievre, & les nitreux ſont à préférer.

Quand on ne peut trouver d'autre cauſe aux hémorragies qu'un principe d'âcreté, il faut recourir au lait d'âneſſe que j'emploie d'ailleurs peu à cette époque, parce que j'ai vu quelques femmes qui l'avoient pris avec ſuccès en d'autres tems, & qui ſe plaignoient alors qu'elles le digéroient moins bien; mais ce petit nombre d'obſervations ne doit point faire loi.

Il y a des cas, dans leſquels l'hémorragie n'eſt entretenue que par le ſpaſme: alors la ſaignée ſeroit plus nuiſible qu'utile; & le lait d'âneſſe peut être très-utile; j'ai ſouvent ordonné l'opium ou le ſirop de pavot blanc à aſſez groſſe doſe pour arrêter ſur le champ l'hémorragie.

(*b*) *Gramen caninum.*

Quand le teint & les autres symptômes paroissent annoncer des embarras au foie, le régime tout végétal, & un usage très-suivi du petit-lait, entremêlé de quelques laxatifs, tels que l'électuaire de casse, les tamarins, les lavemens de plantes savonneuses, les bains sont les meilleurs remedes.

Dans les érésypeles habituels, qui, comme je l'ai dit, sont aussi souvent une des suites de cette époque, le même traitement est le meilleur, aussi-bien que dans les maladies cutanées.

Les sueurs, quand elles sont assez considérables pour épuiser, ou assez fréquentes pour fatiguer beaucoup la malade, tiennent à une disposition au spasme dans les premieres voies, que j'ai vu céder aux bains tiédes mieux qu'à aucun autre remede; & j'ai aussi donné quelquefois avec succès les eaux de Seltzer, coupées avec le lait écrêmé.

Quand il s'est formé des engorgemens qui pourroient devenir schirreux, de tous les fondans les mercuriels sont ceux qui réussissent le mieux; on peut alors les allier à des bains & à des eaux thermales un peu actives; celles de Bourbonne & de Visbaden sont très-bien indiquées, mo-

yennant qu'il ne reſte aucune diſpoſition inflammatoire, que le ſquirre ne ſoit point formé, & qu'il n'y ait aucune diſpoſition cancéreuſe ; dans ce dernier & funeſte cas, le traitement eſt le traitement ordinaire de ce mal.

Doit-on indiſtinctement conſeiller un cautere à toutes les femmes à cette époque, comme quelques Médecins le font ? Je ſuis fort éloigné de le penſer, je ne l'ai fait que très rarement, & cela ſeulement dans les cas où il auroit pu leur être utile indépendamment de cette époque.

M. Fothergill ne l'admet que quand il y a une âcreté bien décidée, ou des maladies cutanées ou glanduleuſes ; mais ſes effets ne ſont pas ſûrs même dans ces cas ; & dans tous les autres, il feroit plus de mal que de bien, en affoibliſſant en pure perte, & en devenant ſouvent un centre de douleur, un foyer d'irritation qui, chez des perſonnes très-ſenſibles, produit quelquefois de fréquens ſpaſmes dans la partie, & de légers mouvemens convulſifs toutes les fois qu'on les panſe ; j'en ai rapporté un exemple ailleurs (*c*) & je reparlerai du cautere en

---

[*c*] *Epiſtola Hallero.*

général dans le chapitre de l'épilepſie.

Si les regles ſont ſupprimées accidentellement, à l'approche de l'âge où elles ſe ſuppriment naturellement, il arrive ſouvent qu'elles ne ſe rétabliſſent plus & que la ſuppreſſion abſolue eſt hâtée ; dans ce cas, il faut employer les mêmes ſecours que pour cette derniere époque, & ſur-tout éviter les emménagogues qui produiroient certainement des maux de matrice fâcheux.

§. 100. Quand les maux de nerfs ſont la ſuite de la groſſeſſe, du nourriſſage, des pertes blanches, des hémorragies & des évacuations exceſſives, ils n'exigent d'autre traitement que celui qui eſt indiqué par ces divers états, & que je ne dois point donner ici. Je parlerai dans le chapitre de la conſomption dorſale des ſuites des excès vénériens ; mais il y a encore d'autres cauſes dont le traitement exige quelques attentions particulieres.

§. 101. Quand la foibleſſe vraie de l'eſtomac, ſon atonie, ſa diſpoſition à former des glaires, en détruiſant la nutrition dans ſon principe, ont produit des maux de nerfs, on doit commencer par rétablir l'eſtomac ; malheureuſement il a preſque toujours un degré de ſenſibi-

lité qui fait que l'action des toniques devient très-aiſément irritante ; il faut cependant, malgré cette difficulté, le ranimer ; dans ces cas l'extrême ſobriété, & la plus grande attention à choiſir des alimens qui ſous un petit volume nourriſſent ſans ſtimuler, ſont le premier ſecours ; l'eau à la glace, l'exercice, les bains froids, qui en agiſſant ſur la peau fortifie l'eſtomac, ſont auſſi très-utiles ; & enfin quand la ſenſibilité de l'eſtomac eſt déjà diminuée, de petites doſes de mirrhe, de fer, & d'extraits amers ſont les remedes les mieux indiqués. Les vrais vins d'Alicante, ceux de Madere & Malaga doux, les vins muſcats de France les mieux choiſis, ſont auſſi quelquefois utiles.

§. 102. On a vu précédemment que l'âcreté des humeurs étoit très-ſouvent la cauſe des maux de nerfs ; il y a des âcretés caractériſées, dont le traitement ſeroit déplacé ici : mais celle qui eſt le plus ordinaire, qui eſt une des cauſes les plus fréquentes du dérangement de la ſanté, eſt cette eſpece d'âcreté que l'on déſigne preſque par-tout aujourd'hui ſous le nom de ſcorbutique, qui ne l'eſt cependant point, puiſqu'elle differe dans ſes cauſes, dans ſa nature, dans ſes

caracteres, dans ſes ſymptômes & dans ſon traitement du ſcorbut, & qui n'eſt qu'une vraie cacochymie dans le ſens exact de ce mot; elle eſt de tous les pays, de tous les tems, & elle attaque tous les âges. (*d*) Elle ſe manifeſte plus particuliérement ſur les gencives, c'eſt ſans doute ce qui l'a fait croire ſcorbutique, & produit premiérement dans les nerfs des dents, des joues, de toute la tête, enſuite de tout le corps, des irritations d'abord ſimplement douloureuſes, enſuite très-ſouvent ſpaſmodiques; des maux de gorge, des toux, des douleurs d'eſtomac, des coliques; d'autres fois elle ſe porte à la peau, où elle produit des boutons & des démangeaiſons, & les autres organes ſont mieux; elle n'a aucun ſpécifique connu, elle n'en eſt pas même ſuſceptible, parce qu'elle n'eſt pas une, & l'on ne s'eſt point aſſez occupé de ſon traitement; on ſe contente d'ordonner

(*d*) Je n'enviſage ici la cacochymie que comme principe d'irritation: parvenue à un certain point, elle a beaucoup d'autres effets, & dégénérée en cachexie, elle eſt une des maladies les plus opiniâtres. Les Médecins depuis quarante ans, ont trop donné à l'état des ſolides & trop peu à celui de la maſſe du ſang.

des bouillons anti-ſcorbutiques, apéritifs, adouciſſans, des eaux minérales, des bains, tout cela très-diſtinctement, & ſans aucune attention à ſes cauſes ; ces ſecours n'opérent point ou opérent mal ; le mal va en empirant, les ſymptômes qui n'étoient rien d'abord augmentent, on ne traite plus que les ſymptômes, & enfin les malades tombent dans la langueur, l'atrophie, le tremblement, & un marasme qui ſe termine par l'hydropiſie ou par l'étiſie.

Je ne puis point dire ici tout ce qu'il y auroit à dire ſur cet état ; mais je ferai ſimplement quelques remarques qui pourront ſervir aux jeunes Médecins appellés à voir des maux de nerfs qui leur paroîtront dépendre de cette eſpece d'âcreté, prétendue ſcorbutique ; mais qui ne l'eſt point, que les antiſcorbutiques les plus vantés aggravent quelquefois conſidérablement, & qu'il ne faut enviſager & traiter que comme une cacochymie.

Il y a des parens cacochymes dont les ſucs dépravés ſe tranſmettent à leurs enfans, qui naiſſans avec ces humeurs mal élaborées & âcres, en ſont affectés dès leur premiere enfance ; mais ſouvent on peut être né ſain, & tomber dans

cette dégénération des humeurs qui me paroît dépendre le plus ordinairement *a* des digeſtions viciées, & d'un mauvais régime long tems continue ; *b* d'un dérangement dans la ſécrétion de la bile : voilà ſans doute pourquoi elle ſe produit ſouvent après les longs chagrins ; *c* des veilles opiniâtres ; *d* de la tranſpiration dérangée, comme on l'éprouve ſouvent dans les airs mal-ſains, après une vie trop ſédentaire, après des veilles trop longues.

Ce n'eſt qu'en faiſant attention à ces cauſes, & en cherchant à diſtinguer quelle eſt la véritable, que l'on peut ſe flatter de guérir cette diſpoſition, qui, ſi on la laiſſe invétérer, altere les ſolides mêmes, & enſuite ne ſe déracine preſque jamais complétement. Par ce que j'ai dit, on doit déjà comprendre que c'eſt ordinairement en rétabliſſant les digeſtions, en faiſant couler la bile, en obſervant un régime doux, & en facilitant la tranſpiration que l'on peut ſe flatter de guérir.

On comprend pourquoi ſouvent le lait, ſouvent les bouillons adouciſſans & mucilagineux, ſouvent les bains tiedes font beaucoup de mal, quelquefois beau-

coup de bien. Si l'on emploie les adouciſſans pendant que la bile coule mal, ſi l'on ordonne les bains tiedes dans un tems où il y a des amas dans les premieres voies, & où les ſolides ont déjà perdu leurs forces, ils nuiſent. Quand on a rempli les deux premieres indications, les adouciſſans, & ſur-tout le lait d'âneſſe, réuſſiſſent très bien, s'il n'y a point de foibleſſe, & que les eaux minérales acidules qui ne ſont pas trop fortes opérent de ſi bons effets, ſur-tout ſi on les joint aux bains frais. Les eaux minérales fortes irritent quelquefois à un point étonnant.

S'il y a un remede qui convienne aſſez généralement dans tous les cas de cette maladie, c'eſt la décoction de racine de lampée, ou patience, (*e*) priſe dans la ſaiſon où elle a le plus d'efficace, c'eſt-à-dire depuis le milieu de Mars juſqu'au mois de Juin; tonique, laxative, apéritive, elle purge doucement, elle fait très-bien couler la bile, elle donne de l'appétit, aide les digeſtions & rétablit la tranſpiration.

§. 103. Les effets nervins d'une humeur

(*e*) *Lapathum acutum.*

âcre repercutée ſont ceux des irritans locaux, des poiſons, des remedes trop violens qu'il faut enviſager comme des poiſons ; ils cédent à un certain point aux ſecours généraux que l'on emploie contre ces cauſes, & à ceux qui rappellent l'humeur à un ſiege moins dangereux : mais les nerfs gardent cependant, s'ils ont été violemment attaqués, une ſenſibilité qu'il eſt ſouvent très-difficile de diſſiper.

§. 104. Quand on a été réellement empoiſonné, que l'eſtomac & les inteſtins, dépouillés de leur mucoſité, mis à nud, ſouvent légérement ulcérés, ont acquis cette exceſſive ſenſibilité qui fait que tout aliment, toute boiſſon les irritent, un long uſage du lait d'abord pur, ou coupé avec un peu d'eau commune, enſuite avec des eaux acidules non martiales, très-légeres, ſont le meilleur remede ; on peut venir à le couper avec des eaux chalibées, quand il reſte plus de foibleſſe que de ſenſibilité.

Le régime doit être entiérement laiteux & farineux ; les fruits fondans, les herbes ſavonneuſes, ſont alors des irritans. J'ai vu, il y a très-long-tems, une femme & un de ſes fils, qu'un ſpécifique

contre les fievres d'accès, dans lequel il entroit certainement de l'arſenic, avoit mis dans l'état le plus fâcheux ; après des vomiſſemens & une diarrhée très-forte qui avoient duré onze jours chez la mere, dix-ſept chez l'enfant, il leur étoit reſté une ſi grande ſenſibilité dans ces parties, que toutes les boiſſons & les alimens leur donnoient des douleurs cruelles, non-ſeulement à l'eſtomac, mais dans tout le corps, de l'étouffement, de vains efforts pour vomir, un téneſme habituel, & à la mere une ſoif inextinguible, & une privation totale de ſommeil, avec des douleurs des yeux qui l'empêchoient abſolument de les ouvrir ; l'enfant avoit de fréquens mouvemens convulſifs & un effroi habituel. On avoit malheureuſement oppoſé d'abord à cet état, de la thériaque & du vin rouge bouilli long-tems avec de la muſcade ; je les mis pour toute boiſſon à de l'eau avec un quart de lait, & pour toute nourriture, à une bouillie très-claire ; le pain dans ces cas a trop d'acide ; les farineux non fermentés valent beaucoup mieux. Le régime les ſoulagea peu-à peu & guérit enfin parfaitement l'enfant ; mais la mere, qui s'en écarta peut-être un peu

trop tôt, ne se rémit pas aussi complétement. Dans une situation plus aisée, les gelées de veau, les blancs mangers, l'orgeat, tous les farineux les plus délicats, auroient pu servir à varier ce régime, le lait d'ânesse auroit adouci plus promptement que l'eau & le lait, & ensuite l'usage des eaux minérales, tels que je l'ai prescrit, auroit redonné plus promptement les forces; mais cependant ce traitement qui est à la portée des plus pauvres est le traitement essentiel. Les eaux thermales souffrées peuvent être très-utiles pour redonner les forces & rétablir les fonctions dans plusieurs cas (*f*). La décoction de cassia lignea m'a servi avec le plus grand succès, chez un homme qui avoit été empoisonné avec du verd de gris, à faire passer le lait qui ne passoit pas avec l'eau.

Dans les accidens nervins qui dépendent des vers, la racine de valériane est extrêmement indiquée.

§. 105. Quand les maladies aiguës sont parfaitement jugées, le tems, le régime

(*f*) M. Navier les recommande, & dit en avoir vu de bons effets. *Contrepoison de l'arsenic, du sublimé*, &c. 12. 2 vol.

& l'exercice diſſipent entiérement les maux de nerfs que l'on peut avoir eu dans la convaleſcence ; mais les erreurs de conduite à cette époque peuvent les prolonger. Quand les maladies ont été mal jugées, il eſt inutile de vouloir traiter les maux de nerfs juſqu'à ce que l'on ait remédié au déſordre qui eſt reſté dans la machine, & cela eſt ſouvent difficile. Si l'on ne voit que les maux de nerfs, ſi l'on n'enviſage cet état que comme de ſimples vapeurs que le temps diſſipera, ou auxquelles on n'oppoſe que des antihyſtériques, les malades vont de mal en pis & quelquefois périſſent.

J'ai vu périr, il y a quelques années, d'une fievre lente, produite par un abcès dans le méſentere, à la ſuite d'une violente fievre aiguë, un malade que pendant cinq ſemaines on avoit traité avec la teinture de caſtor, parce qu'on le regardoit comme un ſimple vaporeux ; & il n'eſt point fort rare que de petites vomiques, après des fievres, occaſionnent quelquefois de ſimples ſymptômes vaporeux, avant que de produire une fievre lente, quelquefois même elles peuvent être tout-à-coup mortelles au moment de leur rupture, ſans que l'on ſe ſoit

douté de leur exiſtence, & ſans que l'on ait vu autre choſe que des langueurs nerveuſes, auxquelles on n'oppoſoit que des ſecours les plus contraires à ceux qui étoient néceſſaires. Les mépriſes à cet égard ſont ſi fâcheuſes, qu'il m'a paru important de préſenter ces obſervations, qui ſerviront à mettre en garde dans des cas de cette eſpece.

Il y a de ces maux qui ſont abſolument incurables, quand ils ſont la ſuite d'un dépôt formé à l'origine ou dans le trajet de quelque nerf important ; les ſurdités, les mutiſmes, les cécités, l'épilepſie, l'imbécillité même, qui arrivent quelquefois après la petite vérole, la rougeole, la fievre écarlatine négligées, laiſſent bien peu d'eſpérance, à moins que l'on ne cherche à y remédier dès le premier moment, & que l'on ne ſuive le traitement avec la plus grande régularité.

§. 106. Quand les maux de nerfs ſont la ſuite des maladies de langueur, ce ſont ces maladies qu'il faut traiter, & ce traitement eſt étranger à cet ouvrage ; mais la ſenſibilité que les nerfs ont acquiſe ne doit point être perdue de vue ; elle exige de grands ménagemens & de grandes attentions dans le choix des remedes ; parce

que s'ils ſont irritans, elle en pervertit entiérement l'effet ; dans les obſtructions les fondans actifs produiſent des ſpaſmes, qui en agiſſant ſur-tout ſur les parties malades, aggravent l'engorgement, que des fondans plus doux auroient diminué, parce que n'étant point trop âcres & n'irritant point les nerfs, leur action n'auroit point été troublée. L'inattention, preſqu'inconcevable, que l'on donne à cette obſervation, produit tous les jours les accidens les plus graves, augmente les maladies les plus légeres, rend incurables celles qui ſont un peu plus fortes, & détruit les tempéramens les plus vigoureux. Si je reviens ſouvent à ces plaintes & à ces obſervations, c'eſt qu'une multitude d'hiſtoires de maladies que j'ai ſous les yeux, de différens pays, me prouve à quel point la plûpart de ceux qui exercent la Médecine ſont encore peu attentifs, ou peu inſtruits ſur le danger qu'il y a à négliger les mauvais effets de l'irritation des nerfs dont j'ai rapporté un exemple ailleurs.

§. 107. Quand les maladies dépendent des léſions externes, on eſt moins expoſé à des incertitudes ſur leur cauſe, la marche du traitement eſt par là même bien

plus sûre, & je n'ai rien à en dire que ce qu'on pourra trouver dans le traitement des maladies particulieres. Quand elles exigent quelques réflexions particulieres que je préſenterai en peu de mots.

Du traitement des paſſions.

§. 108. Quoique les paſſions entrent dans l'eſſence de l'homme, leurs excès, dont on a vu plus haut les ravages, peuvent cependant être enviſagés comme une maladie; ils prouvent une ſenſibilité exceſſive des nerfs qui ſont trop affectés par leurs objets & qui réagiſſent trop violemment; & c'eſt ſur ce principe que Galien a compoſé un petit ouvrage très-intéreſſant, (*g*) où il prouve que les mœurs ſont une ſuite de la conſtitution, & que la façon de penſer eſt altérée par le chaud, par le froid, par les différens pays, par les différens alimens, par les différentes boiſſons, en un mot par la va-

(*g*) *Quod animi mores corporis temperamenta ſequantur*, Charter. tom. 5. pag. 440. Il y rappelle la diſtinction des trois ames de Platon, la ratiocinatrice, l'iraſcible, & la concupiſcible; celle-ci a ſon ſiege dans le foie, l'iraſcible dans le cœur, & la premiere, dont Platon a prouvé l'immortalité, dans le cerveau. pag. 446.

riété des choſes non naturelles; c'eſt dans cet ouvrage où il fait la fameuſe promeſſe de chaſſer les vices & de donner les vertus par le ſecours de la Médecine (*h*). Il comptoit apparemment ſur des malades bien conſtans & bien exacts, & l'on ne doit pas eſpérer d'en trouver ſouvent de tels; mais le principe de Galien n'en eſt pas moins vrai, & l'obſervation journaliere qui prouve que les paſſions éprouvent chez la même perſonne les plus grands changemens, eſt une preuve qu'en changeant l'état phyſique des nerfs, on pourroit opérer un changement ſenſible ſur les paſſions, & ces changemens s'opérent réellement tous les jours.

(*h*) Que ceux qui nient que la différence des élimens, rend les uns temperans, les autres diſſolus; les uns chaſtes, les autres incontinens; les uns courageux, les autres poltrons; ceux-ci doux, ceux-là querelleux; d'autres modeſtes, des derniers préſomptueux; que ceux, dis-je, qui nient cette vérité viennent vers moi, qu'ils ſuivent mes conſeils pour le manger & pour le boire, je leur promets qu'ils en retireront de grands ſecours pour la philoſophie morale; ils ſentiront augmenter les forces de leur ame; ils acquerront plus de mémoire, plus de génie, plus de prudence, plus de diligence. Je leur dirai auſſi quelles boiſſons, quels pays ils doivent éviter ou choiſir, pag. 457.

J'ai connu un homme, alors très âgé, très-gai, très-doux, & très-bien portant, qui s'étant fâché à l'âge de vingt-deux ans, au ſortir d'un repas, d'une façon dont il fut honteux, & ſe ſentant en général très-colere, prit la réſolution de ne vivre que de lait, de quelques farineux, de fruits, de pain & d'eau; il a obſervé toute ſa vie ce régime, & jamais régime n'a mieux rempli ſon objet.

La ſimple conſtipation aggrave la triſteſſe & la mauvaiſe humeur des hypocondres; & une bile amaſſée dans les premiers inteſtins, ou croupiſſante dans ſes couloirs, une humeur de goutte, quelque temps avant que de ſe fixer, rendent extrêmement iraſcible; il y a donc des ſituations du corps dans leſquelles la force des paſſions varie; & l'on pourroit établir que quand quelques paſſions ſont portées à un certain point, ce n'eſt que par une ſuite d'une diſpoſition maladive du genre nerveux; en cherchant quelle en eſt la cauſe, & en y remédiant, on peut donc eſpérer de diminuer la fougue de ces paſſions, & d'en prévenir les écarts: c'eſt ce que promettoit Galien. La tractation complete de cette matiere, ſur laquelle il a

donné les vrais principes, qui, depuis lui, a été remanié par d'autres, & depuis peu par feu M. le Camus (*i*), ſeroit un ouvrage intéreſſant ; mais elle ſeroit très-déplacée ici : je me bornerai à remarquer que tout ce qui peut augmenter la mobilité du genre nerveux, tout ce qui porte de l'âcreté dans les humeurs, tout ce qui échauffe, tout ce qui fait beaucoup de ſang, tout ce qui porte le ſang à la tête, tout ce qui peut former un foyer d'irritation dans quelque organe eſſentiel, comme le poumon, l'eſtomac, rend en général plus ſuſceptible d'impreſſions, & par-là même plus porté à toutes les paſſions. Mais peu de gens diſent, guériſſez-moi des paſſions : ce n'eſt qu'après les accidens violens, produits par les orages qu'elles excitent, qu'on eſt ſouvent obligé de recourir à la Médecine pour y remédier, ſur-tout après la colere & la frayeur ; & c'eſt en général des changemens fâcheux que les paſſions produiſent ſur le corps, & que j'ai dé-

(*i*) *Médecine de l'Eſprit*, in-12. 2 vol. 1769 ; 2e. édit. Cet ouvrage ingénieux, plein d'eſprit & bien écrit, contient beaucoup de faits qui ne doivent être ignorés d'aucun Médecin.

taillés

taillés dans le chapitre neuvieme, que l'on doit tirer la regle de leur traitement.

§. 109. La premiere, la plus importante, c'eſt que comme alors les nerfs ſont preſque toujours dans un état d'irritation & de diſpoſition au ſpaſme, on doit éviter avec le plus grand ſoin les remedes violens; & tout Médecin devroit avoir très-préſente la belle diſſertation de M. Hofman ſur cette matiere (*k*), dans laquelle il établit que les émétiques & les purgatifs après la colere ſont des poiſons; & il le prouve par la raiſon & par les faits. Un homme de trente ans s'étant extrêmement emporté, & ayant bu enſuite d'un vin fumeux, le lendemain il ſe plaignit de douleurs violentes dans la région épigaſtrique, d'envies continuelles de vomir, & d'une eſpece de ſentiment, comme ſi quelque corps vouloit monter de l'eſtomac & ſortir par la bouche; on lui donna du ſoufre doré d'antimoine qui le fit abondamment vomir; le ſecond jour, il n'en fut que plus mal; il avoit, outre les premiers ſymptômes, une chaleur brûlante à l'eſto-

(*k*) *De Medicina emetica & purgante poſt iram veneno.* Oper. omn. f. tom. 6. pag. 29.

mac, un tremblement, un froid extérieur; il tomba dans le délire, eut des convulsions & mourut : on trouva dans le cadavre l'eſtomac & le duodenum détruits par l'inflammation. Un autre homme âgé de quarante ans ſe plaignit, après s'être violemment fâché, d'angoiſſe, de dégoût, des nauſées, & devint un peu jaune ; on lui ordonna du tartre émétique dans un bouillon ; il vomit, mais ſans ſoulagement ; au contraire tous les accidens augmenterent, & il mourut le quatrieme jour avec les mêmes ſymptômes que le premier. M. Hofman ajoute encore d'autres obſervations qui démontrent de funeſtes effets de cette pratique, que la raiſon improuve autant que l'expérience.

Il y a effuſion de bile âcre, irritation conſidérable dans tout le genre nerveux ; augmentation de vîteſſe dans le pouls, c'eſt donc dans les délayans doux, pris en abondance & légérement acides, que l'on doit chercher les ſecours les plus efficaces ; & une légere limonade eſt la boiſſon la plus convenable ; on évacue la bile par quelques lavemens.

Quand les effets de la colore ont été aſſez violens pour faire craindre ces dé-

rangemens dans le cœur, dont j'ai donné des exemples ailleurs, & que les symptômes, tels que la douleur au cœur, l'essoufflement, les palpitations, l'irrégularité du pouls, autorisent à croire que le germe en existe; après avoir délayé & évacué les premieres voies par quelques lavemens, il faut faire une saignée, condamner le malade au repos le plus complet & à la diete la plus sévere: il ne doit manger, à la lettre, que ce qu'il faut pour vivre, & ne boire que de l'eau très-fraîche; on donne par-là au cœur le temps de reprendre ses forces, & l'on prévient les maux affreux qui peuvent résulter de la négligence à cet égard.

Quand la jauniſſe est la suite de la colere, les lavemens, le petit-lait, le régime végétal, & les bains tiedes dont j'ai vu plusieurs fois les meilleurs effets, sont les seuls remedes indiqués pendant les premiers jours; quand l'état de spasme est passé, on peut, dans ce cas, & dans presque tous ceux qui sont la suite de la même cause, employer une infusion de tamarins avec un peu de manne & quelques sels.

Si de la négligence à employer d'abord

les ſecours que j'ai indiqués, il réſultoit une fievre bilieuſe, ſouvent très putride, il faudroit les employer avec la plus grande régularité, & recourir, ſi les circonſtances l'exigent, à tous les ſecours qu'indiquent ces maladies.

Le chagrin qui produit un ſerrement dans tous les organes gaſtriques, & ſouvent vitaux, craint autant les remedes âcres & irritans, que la colere, & j'ai rapporté ailleurs l'exemple d'un homme à qui la douleur de la mort de ſa femme occaſionna des angoiſſes inexprimables; on les attribua à ce que les hémorrhoïdes ne fluoient pas; on lui donna des remedes chauds qui déterminerent un état ſi violent, que le cœur ſe fendit.

Après la frayeur, les boiſſons légérement diaphorétiques, comme le thé de ſureau, de tilleul, de pavot, les bains de jambes tiedes, un peu de liqueur anodine minérale d'Hofman, & même ſi l'agitation & l'effroi duroient trop longtemps, quelques gouttes de laudanum, des frictions, une grande tranquillité, ſont les ſeuls ſecours utiles. L'eau froide peut faire beaucoup de mal, & en général, après toutes les paſſions qui laiſſent du ſpaſme ou des convulſions, les

toniques nuisent d'abord, il ne faut que des calmans; mais il peuvent devenir utiles, quand, après le spasme, on tombe dans la foiblesse, le relâchement, la paralysie.

La tristesse ne supporte que les remedes les plus doux : les bains tiedes sont un de ceux qui réussissent le mieux; & Galien avoit déjà très-bien remarqué que le chagrin & la colere desséchant, le bain tiede étoit un des meilleurs remedes que l'on pût opposer à leurs effets (*l*). Dans les momens d'une affliction vive & profonde, les secours physiques sont sans effets : on exige cependant d'un Médecin qu'il en ordonne; dans ce cas, quelques gouttes de liqueur anodine minérale dans de l'eau de tilleul, des bains de jambes, des frictions douces, une grande tranquillité, sont les seuls que l'on doive employer; si la douleur étoit au point de jetter dans une trop forte agitation & de produire des convulsions, on peut donner du laudanum, & j'ai été obligé de le faire quelquefois.

Avant que de finir cet article, je crois

(*l*) *De sanitate tuendâ*, l. 3. ch. 12. Chart. tom. 6. pag. 112.

devoir avertir les Médecins que ſouvent ils ſont appellés pour des accidens violens, d'évanouiſſemens, de vomiſſemens, de convulſions, de fievre violente, de délire, d'apoplexie, dont on leur dit que le malade vient d'être attaqué, ſans les avertir que c'eſt la ſuite d'une paſſion violente, dont les aſſiſtans ne voudroient pas que l'on fût inſtruit; ſi après avoir interrogé ſur toutes les cauſes phyſiques qui ont pu l'occaſionner, on n'en trouve point de ſuffiſante, il faut demander hardiment ſi rien n'a fâché, chagriné ou affecté vivement le malade. La réponſe, ou du moins la façon dont on répondra, feront d'abord juger avec certitude s'il y a eu une cauſe morale; & l'on dirigera ſa conduite en conſéquence.

ARTICLE III.

Examen de quelques remedes généraux.

§. 111. En aſſignant les vraies cauſes des maux de nerfs, on aſſigne les remedes qu'ils exigent, puiſque le remede de la cauſe eſt celui de la maladie, & de plus en traitant de chaque maladie particuliere, j'indiquerai fort en détail ce que je connois de mieux ſur ſon traite-

ment ; ainſi il paroît d'abord qu'il ne doit rien y avoir à dire des remedes généraux, à moins qu'on ne voulût donner une thérapeutique ; cependant je crois qu'en plaçant ici quelques obſervations ſur l'uſage de quelques remedes, j'éviterai beaucoup de répétitions dans les traitemens particuliers, & je rendrai ces obſervations plus utiles par leur rapprochement.

De la Saignée.

§. 111. Si l'on ſe rappelle que les maux de nerfs viennent plus ſouvent d'épuiſement, de cacochymie, d'âcreté, de bile épanchée, de mucoſité détruite, de nutrition léſée & de relâchement, que d'excès de nourriture, de ſurabondance de bon ſang, d'inflammation ou d'engorgement ſanguin ; on comprendra aiſément comment il y a un grand nombre de maux de nerfs dans leſquels la ſaignée ne convient pas, & comment il eſt arrivé que pluſieurs Médecins, qui avoient vu généralement des cas du premier genre, ont établi que la ſaignée étoit toujours nuiſible dans les maux de nerfs ; cette ſentence eſt devenue un préjugé trop général, & un préjugé qui a fait

beaucoup de mal, & qui en a entraîné un autre bien funeſte; c'eſt que la ſaignée affoiblit la vue, parce que les yeux ont beaucoup de nerfs. Les Médecins qui ſe ſeront donné la peine d'apprécier ces maximes, en auront aiſément ſenti la fauſſeté, & ne ſe ſeront pas laiſſé ſubjuguer; mais comme il y a malheureuſement quelques Médecins qui apprennent la médecine du Public, & qui ne ſont ſouvent que l'inſtrument de ſes préjugés, il eſt bon de dire que celui-ci eſt abſolument faux; qu'il y a un grand nombre de maux de nerfs qui exigent la ſaignée, & que ſi ce remede, employé mal-à-propos, nuit aux yeux comme à tous les autres organes, il n'y a cependant aucune partie dont les maladies exigent plus ſouvent la ſaignée, que les maladies de l'œil, & que beaucoup de vues ſe perdent, parce qu'on l'a négligée.

La ſaignée peut donc convenir dans pluſieurs maux de nerfs, & elle a été employée de tout temps par d'habiles Médecins : Capivaccius guérit par la ſaignée une femme qui avoit des accès hyſtériques effrayans, & que l'on n'avoit jamais oſé ſaigner avant lui (*m*) : Riviere

(*m*) *Praxis medica*, l. 4. ch. 10.

la recommande auſſi (*n*) ; & Hœchſtetter en prouve l'utilité par pluſieurs obſervations ; on doit donc bien ſe garder de la rejeter, & l'on peut établir qu'elle eſt ſur tout néceſſaire dans les cas ſuivans.

1°. Toutes les fois que la pléthore générale eſt la cauſe de l'irritation du genre nerveux, & l'on a vu plus haut l'exemple d'une jeune perſonne, qui ne fut guérie des maux de nerfs les plus violens, que par le traitement d'une maladie inflammatoire.

2°. Quand c'eſt un long échauffement, c'eſt-à-dire, une maladie inflammatoire lente, qui en ôtant le ſommeil, en dérangeant toutes les ſécrétions, en irritant tous les vaiſſeaux, produit les maux de nerfs, lors même qu'il ne paroît pas y avoir une trop grande quantité de ſang. Dans cet état, tout paroît trop ſec, on manque de liquide, & la ſaignée humecte, puiſqu'elle affoiblit l'action des vaiſſeaux, que par-là même le ſang eſt moins condenſé, & qu'un ſang moins condenſé humecte davantage (*o*).

(*n*) *Oper. omn.* pag. 382.

(*o*) S'il eſt arrivé que l'on ait vu plus de deſſéchement après la ſaignée, c'étoit par quelque

3°. Lorſque quelque engorgement ſanguin eſt le foyer de l'irritation, & il s'en forme ſouvent dans le cerveau & dans l'uterus ; c'eſt en négligeant les ſaignées dans les maux commençans de cette eſpece, que l'on a très-ſouvent laiſſé faire les plus grands progrès à des maladies de ces organes, qui enſuite ſont devenues abſolument incurables, & qui, traitées d'abord, n'auroient rien été.

4°. Lorſque, ſans aucune de ces cauſes, des convulſions longues & fortes, paroiſſent porter le ſang avec tant de violence ſur quelque organe, qu'il eſt à craindre qu'il ne s'y forme une inflammation, qui, dans ces circonſtances, deviendroit promptement mortelle. J'ai vu une jeune perſonne que quelques accès de convulſions, réitérés coup ſur coup, jetterent dans une phrénéſie ſi violente,

---

circonſtance étrangere à ſes effets ſur leſquels il ne peut point y avoir de doute ; tous les Médecins l'ordonnent dans les maladies inflammatoires, comme le premier des humectans ; on la défend quand la fibre eſt trop lâche, c'eſt-à-dire, trop humectée. Mais ſi la ſéchereſſe dépend d'un principe de fievre occaſionné par une humeur bilieuſe, il eſt certain qu'alors la ſaignée convient peu.

que ſix perſonnes avoient peine à la retenir ſur ſon lit ; le délire étoit d'une force étonnante, & le pouls s'élevoit à chaque inſtant, de façon à me faire craindre une rupture dans le cerveau ; je lui fis ouvrir la veine dans le plus fort de ſes emportemens ; l'effroi la modéra d'abord un peu ; & quand il eut coulé environ dix onces de ſang, le calme commença à paroître ; j'en laiſſai couler plus de ſeize onces : demi-heure après la ſaignée, elle fut très-bien.

5°. Des douleurs aiguës que les autres ſecours ne ſoulagent point, & qui jettent le malade dans l'agitation, l'inſomnie, les convulſions, exigent auſſi ſouvent une ſaignée qui, en appaiſant la douleur, quoiqu'elle n'en détruiſe pas la cauſe, fait ceſſer l'irritation, & permet d'employer avec ſuccès des remedes dont l'irritation ſoutenue prévenoit les effets. Dans les douleurs exceſſives de tête, M. Robinſon recommande les ſangſues aux tempes, les ventouſes, & enfin l'artériotomie, dont il doit avoir vu de grands effets (*p*). C'eſt ainſi que l'engorgement des vaiſſeaux de l'eſtomac, &

[*p*] Pag. 351.

des petits inteſtins, qui forme la maladie noire, occaſionne ſouvent des accidens convulſifs très-forts & très-violens, qui ne finiſſent que quand le dégorgement s'eſt fait par la réſolution ou par l'hémorragie, & qui reparoiſſent quand l'engorgement ſe reforme.

6°. Dans beaucoup d'épileptiques forts, vigoureux, dont le ſiege du mal paroît être dans le cerveau : on le verra plus en détail dans le chapitre de l'épilepſie.

7°. Quand les maux de nerfs viennent de quelque hémorragie ſupprimée ; mais il eſt vrai que hors de ces circonſtances, ou de circonſtances analogues, la ſaignée nuit dans les maux de nerfs comme dans toutes les maladies chroniques qui ne dépendent pas de la pléthore ou des engorgemens ſanguins, & les ſaignées extrêmement réitérées, nuiſent toujours, & prouvent bien moins la néceſſité réelle de tirer beaucoup de ſang dans certains cas, que l'incapacité du Médecin, qui ſe vante de ces ſaignées comme d'actes héroïques, à découvrir des moyens plus aſſurés, ou ſon indolence à les appliquer. On trouve dans les recueils de Manget l'exemple d'une hiſtérique, qui, dans

moins de deux ans, fut saignée 176 fois, & à qui l'on tiroit chaque fois au moins sept onces de sang (*q*), parce que rien ne la soulageoit dans l'accès que la saignée (*r*). Cette méthode ne la guérit point, & l'on n'en est pas surpris ; on comprend au contraire qu'on la traitoit très-mal, & en général, les Médecins éclairés qui ont entendu, & peuvent entendre encore aujourd'hui, quoique plus rarement, des Médecins ignorans & hardis, hommes vraiment funestes, se vanter d'un nombre prodigieux de saignées faites, ou d'émétiques avalés dans un temps court, peuvent toujours apprécier le degré de l'ignorance & de l'étourderie

---

[*q*] *Medecin. septent.* tom. 2. pag. 48.

[*r*] Higmor, pag. 4. la recommande trop dans l'accès, & M. Hofman lui-même ne s'en est pas assez défendu ; il ne la croit cependant nécessaire qu'aux femmes sanguines. *De mal. hyster. thes. thérap.* §. 2. Il cite les Auteurs qui la louent : mal appliquée, elle peut être funeste. Une Dame foible, pâle, dès long-temps languissante, eut un sans prendre, en jouant au quadrille ; transportée de joie, elle fit des éclats de rire qui furent suivis d'un accès de vapeurs ; un Chirurgien la fit saigner ; les convulsions succéderent à la saignée, & elle mourut tout de suite, Sutherland, *an attempt to revive*, &c. tom. 2. pag. 154.

par ces nombres, & dire, tel eſt dangereux au vingtieme degré, tel au trentieme. M. Pome cite un exemple de ſaignées dont le nombre eſt vraiment effrayant : Mlle. M. avoit été ſaignée trois cens fois, & le ſeul effet de ces ſaignées avoit été de réduire la malade dans un état affreux, que ſes ſoins diſſiperent (*s*).

Des Evacuans.

§. 112. Il en eſt des évacuans, ſur-tout des émétiques & des purgatifs, comme de la ſaignée ; ils ne conviennent point à un grand nombre de maux de nerfs ; & en général, ils leur nuiſent comme tous les autres irritans ; en diminuant la mucoſité de l'eſtomac & des inteſtins, ils augmentent une des principales cauſes de ces maladies, qui, comme on l'a vu, ſont ſouvent la ſuite des émétiques & des purgatifs ; mais ces remedes n'en ſont pas moins néceſſaires toutes les fois que la cauſe des maux de nerfs eſt de nature à ne céder qu'à leur uſage ; & j'ai auſſi rapporté plus haut des exemples de cette eſpece. Ils ſont donc utiles, non-ſeule-

[*s*] *Traité des affections vaporeuſes*, tom. I. pag. 102.

ment quand l'irritation dépend de matieres dans les premieres voies, mais auſſi quand elle dépend d'un engorgement aqueux, dans les vaiſſeaux de la tête, qui jette dans des maux de nerfs très-ſinguliers, qui ne cedent qu'aux hydragogues, & l'on peut établir pour regle, que l'on doit employer les émétiques & les purgatifs dans les maladies de nerfs dont ils peuvent emporter la cauſe; M. Robinſon les employoit avec ſuccès comme déſobſtruans, & comme propres à détruire les humeurs glaireuſes, dont l'exiſtence eſt une cauſe ſi fréquente d'accidens nerveux (*t*); mais

---

[*t*] Pag. 351. Il avoit raiſon; mais ce ſeroit une erreur bien funeſte que de commencer toujours la cure des maux hyſtériques par un émétique, & même de la réitérer quelques jours après, comme le conſeille Schebbeare, practice of phyſick p. 316. Aetius l'avoit déjà recommandé dans pluſieurs cas; Primeroſe examine avec aſſez de juſteſſe quels ſont ceux dans leſquels ce remede convient. V. *Mercur. compilat.* pag. 641. Augenius le recommandoit auſſi, *ibid.* Roderic a *Caſtor*, penſe comme Primeroſe; Terenzoni recommandoit trop généralement l'hypécacuanha à toutes les femmes qui ne dorment pas & ne tranſpirent pas. *De morb. uter.* pag. 148. Riviere donnoit trop de confiance, dans les affections hyſtériques, à ſes pilules, *fœtidas majores*, qui ſont un purgatif oloëtique.

que dans toute autre circonſtance, on doit les éviter, puiſqu'ils ſont en général nuiſibles aux nerfs même qui craignent les irritans. Il faut ajouter que lorſque ces remedes ſont néceſſaires, ſi les nerfs ſont fort délicats, il faut extrêmement en faciliter l'action, en préparant les matieres à évacuer, & en leur donnant un dégré de coction qui les diſpoſe à céder aiſément, & ſans exiger preſque aucune irritation; à l'aide de cette précaution, on parvient à purger les perſonnes les plus mobiles, ſans leur occaſionner aucun accident (*u*).

Les purgatifs les plus convenables ſont ceux qui irritent le moins, & c'eſt un préjugé que d'exclure la caſſe & la manne du nombre des purgatifs indiqués dans les maux de nerfs, parce, dit-on, que ces deux remedes donnent des vapeurs. Ce ſont, il eſt vrai, des ſucs végétaux qui renferment beaucoup d'air, & comme leur action n'eſt pas prompte, en ſé-

---

[*u*] Il y a quelques perſonnes cependant; mais en bien petit nombre, qui ſont exception à cette regle, & que l'on ne peut jamais parvenir à purger ſans leur occaſionner des accidens violens; mais quelquefois la ſeule huile d'amande douce opere un dégagement ſuffiſant.

journant long-tems dans les inteſtins, cet air peut ſe développer & occaſionner une irritation, qui donne quelques maux de nerfs aux perſonnes qui ont les inteſtins très-foibles & fort ſuſceptibles d'être diſtendus, mais excepté dans ce ſeul cas, ce ſont ſans contredit les mieux indiqués dans les cas d'extrême ſenſibilité, l'un & l'autre en enveloppant & en entraînant les matieres âcres qui irritoient les inteſtins, en prévenant la conſtipation, en entretenant le mouvement périſtaltique qui ſe dérange ſouvent chez les perſonnes qui ont le ſyſtême inteſtinal mobile, & toujours péniblement pour elles, ils font le plus grand bien, & j'ai vu pluſieurs fois qu'en aidant leur action avec de la ſimple eau fraîche, au lieu de toutes les boiſſons tiedes que l'on prend ordinairement après les purgatifs, elle étoit plus prompte, plus abondante & plus aiſée. La véritable huile de Palma Chriſti eſt auſſi un purgatif doux qui réuſſit ſouvent à des perſonnes que tous les autres irritent. Un grand écueil à éviter, c'eſt les ſollicitations des malades; les faux mouvemens des nerfs de l'eſtomac & des inteſtins occaſionnent des dégoûts, des nauſées, des vomiſſemens,

des rapports, des gonflemens, des douleurs qu'ils attribuent à un beſoin de purger, & pour lequel ils demandent continuellement à l'être, il eſt ſouvent très-difficile de faire entendre raiſon ſur cet article aux plus ſenſés, & il n'y a que la fermeté du Médecin qui puiſſe les ſauver; mais cette fermeté ne doit être ni générale ni aveugle: il ne faut point perdre de vue que les embarras des premieres voies peuvent être une cauſe très-forte de maux de nerfs qui ne ſe guériroient point ſans purgatifs, & qu'une trop grande fixité à n'en point ordonner a ſouvent nui à pluſieurs malades, & en a forcé d'autres à recourir à des purgatifs pris au haſard, ou des mains des charlatans plus dangereux ſouvent que le haſard, & qui les ont guéris; ce qui en perd un très-grand nombre d'autres.

Les autres évacuans ne ſont employés dans les maux de nerfs que par quelque circonſtance particuliere qui les exige, & qui en régle l'uſage. Je donne encore quelques régles ſur l'emploi des évacuans dans un autre article de cet ouvrage, & je me bornerai ici à dire un mot des diaphorétiques. On doit quelquefois les employer quand les maux de nerfs paroiſſent

dépendre d'une humeur âcre, dont la durée eſt entretenue par un dérangement dans la tranſpiration ; les Médecins du ſeizieme & du dix-ſeptieme ſiecle l'avoient très-bien vu, & ils employoient la tiſane des bois avec ſuccès ; Warandæus & quelques autres l'ont même recommandée beaucoup au-delà de ce qu'elle devoit l'être ; mais elle a cependant ſon uſage, & je m'en ſuis ſervi pluſieurs fois avec ſuccès.

Des Toniques.

§. 113. Après avoir parlé des évacuans, je dois parler des toniques, que l'on diviſe dans la matiere médicale en différentes claſſes, qui ont leurs caracteres & leurs effets différens ; mais je n'entrerai point ici dans ces diviſions que je ſuppoſe connues.

Il n'eſt pas douteux, puiſque les maux de nerfs viennent ſouvent d'atonie ou de relâchement, que les toniques ſont ſouvent indiqués, & je l'ai déjà dit en parlant du traitement général, mais il ne faut point perdre de vue dans leur emploi les obſervations ſuivantes.

1°. Lors même qu'ils ſont néceſſaires, il peut exiſter, avec l'atonie, une ſenſibi-

lité ſi marquée, que ſi l'on ne choiſit pas les plus doux, ſi l'on ne commence pas par de très-petites doſes, ſi on ne les place pas à des intetvalles aſſez éloignés, ils agiront comme irritans & feront infiniment plus de mal que de bien ; c'eſt cet uſage mal adroit des toniques qui les a diffamés.

2°. Avant que de les employer, on doit examiner attentivement s'il n'y a point quelque circonſtance qui en altéreroit l'effet & qu'il faut corriger ; c'eſt ici où il faut ſe rappeller tout ce que j'ai dit ailleurs ſur la coction dans les maladies chroniques, & ſur-tout dans celles des nerfs.

3°. Dans leur choix il faut toujours faire attention aux qualités acceſſoires qu'ils peuvent avoir & qui peuvent être contr'indiquées par des circonſtances particulieres de l'état du malade. Le quinquina, le fer & la canelle ſont trois toniques dont l'uſage n'eſt pas indifférent dans un gtand nombre de cas, & ſur le choix deſquels les circonſtances doivent décider le Médecin.

§. 114. Le quinquina déjà recommandé par Sydenham, l'a été depuis lui par preſque tous les Médecins qui ont traité

des vapeurs, & l'on doit ſans doute le regarder comme le premier des toniques végétaux, quand on craint d'échauffer & de ſtimuler trop puiſſamment ; mais ſi on le donne comme ſédatif, lorſque la cauſe du mal n'eſt pas un ſimple relâchement, lorſqu'il y a un ſtimulus à détruire, le quinquina en augmentant l'action des vaiſſeaux & des nerfs, ſans ôter la cauſe, ne fait qu'augmenter la réaction & aggraver tous les ſymptômes ; mais c'eſt uniquement par ſa vertu tonique ; il ne nuit jamais comme volatile, & il ne l'eſt point (*x*).

Dans les cas où il ne faut que redonner à la fibre ſa fermeté, & au ſang ſa denſité, il eſt admirable, & à moins que l'eſtomac n'eût une ſenſibilité extrême, on peut preſque toujours répondre du ſuccès. J'ai vu en 1759 une jeune femme que cinq fauſſes couches, en moins de deux ans, des peines, des pertes, & un air peu ſain avoient mis dans un état de mobilité exceſſive ; elle avoit perdu le

(*x*) M. Raulin ne le donne qu'après l'uſage des émolliens & des adouciſſans : plutôt, dit-il, il criſpe, pag. 304. M. Pome le redoute encore plus ; & il eſt en effet très-nuiſible dans les cas qui exigent ſa méthode.

ſommeil ; elle craignoit le grand jour, le bruit, la muſique même ; une légere frayeur lui donnoit des convulſions, & elle avoit ſouvent des accès d'étouffemens très forts ; mais ſon eſtomac paroiſſoit en très-bon état ; ſa pâleur, ſa flaccidité, la petiteſſe de ſon pouls, la décoloration des régles étoient autant des ſymptômes qui ne laiſſoient point de doute ſur la cauſe de ſon état. Je lui ordonnai le quinquina, d'abord en infuſion, enſuite en ſubſtance, & deux mois de l'uſage de ce remede lui redonnerent une ſanté très-ferme. J'ai ſu quelques années après qu'elle avoit eu deux enfans, & continuoit à ſe bien porter. M. Roſa guérit par le quinquina, à la doſe de demi-once par jour, une hyſtérie convulſive qui avoit réſiſté à tous les autres remedes ; la malade avoit une averſion marquée pour ce remede & avoit conſtamment refuſé d'en prendre : ce ne fut qu'une ſurdité nerveuſe totale dont elle fut attaquée tout-à-coup qui put la déterminer à ſurmonter cette averſion ; le quinquina diſſipa la ſurdité & tous les autres accidens (*y*). Quand l'eſtomac

(*y*) *Saggio di oſſervazioni*, Venez. 1766, pag. 48.

a une trop grande ſenſibilité, il ne ſupporte pas le quinquina pur, que j'ai ſouvent dû aſſocier à des mucilagineux, tels que le caſſia-lignea (z), le ſymphitum, l'althea, la régliſſe; d'autres fois j'ai employé le lait d'âneſſe, & ce mêlange a ſouvent les plus heureux effets; quelquefois cependant il eſt impoſſible d'accoutumer l'eſtomac au quinquina, & j'ai dû le faire quitter entiérement à différentes perſonnes. Viridet l'aſſocioit aux humectans & aux bains; une fille de qualité, dit-il, étoit travaillée cruellement depuis pluſieurs années par un ſpaſme qui commençoit toutes les nuits par les mâchoires, & finiſſoit quelques heures après par une abondante ſalivation, & de deux en deux jours il ſurvenoit pendant le jour une ſalivation copieuſe: quoiqu'elle n'eût que la peau & les os, on lui avoit donné pour arrêter cette ſalivation une nourriture ſéche, dont elle s'étoit ſervie ſans ſuccès; elle guérit à l'entrée de l'hiver par les humectans, par les bains & par un opiat dont le quinquina

(z) Cette écorce eſt fort recommandée dans le *Polialthea*, part. 3. p. 191, elle a été trop négligée.

faiſoit la partie eſſentielle (*a*). La périodicité eſt une circonſtance qui détermine très-ſouvent à ordonner le quinquina, ſans faire aucune attention aux autres circonſtances : mais c'eſt un abus qui a produit les plus mauvais effets, ſans pouvoir faire ouvrir les yeux à ceux qui en étoient les ſpectateurs. M. Lorry a très-bien vu cette faute & en a averti, & je prouve dans le chapitre où je traite des fievres d'accès & de la périodicité, 1°. qu'elle n'eſt point un caractere particulier à ces fievres, qu'on la retrouve dans une multitude de phénomenes de l'œconomie phyſique, & qu'elle eſt peut-être une des lois les plus générales de la nature ; 2°. que dans ces fievres même, ſouvent le quinquina ne convient pas, & que quelquefois elles n'exigent que des antiſpaſmodiques.

§. 115. Tous les autres amers ont des vertus communes avec le quinquina, & par-là même leurs effets ſont ſouvent très-rapprochés, mais quelquefois ils varient ; ainſi on ne peut pas indiſtinctement les employer les uns pour les autres. Le quinquina eſt un des moins

(*a*) *Des vapeurs*, pag. 175.

ſtimulans

ſtimulans, & cette qualité doit lui faire donner la préférence dans un très-grand nombre de cas; mais s'il y a dans l'eſtomac des matieres glaireuſes, s'il y a des principes d'engorgement dans les viſceres du bas-ventre, il faut l'exclure. Le treſle de marais dans ces cas là eſt infiniment à préférer, & il eſt en général trop peu employé. « J'ai vu, dit M. Viridet, un » homme dont le ſang fut aigri par de » grands déplaiſirs, lequel fut attaqué » de vapeurs, de coliques, & enfin d'une » fievre continue, qui ne finit que par la » perte du mouvement des deux bras; » quoiqu'il y ſentît de grandes douleurs, » il fut parfaitement délivré par l'uſage » de l'infuſion de cette plante dont il ava- » loit cinq ou ſix verres par jour (*b*). »

§. 116. Dans les cas où le vice eſſentiel eſt dans un eſtomac chargé d'acides qui irritent, & dont on a vu plus haut que l'irritation pouvoit ſe faire ſentir preſqu'à toutes les parties, les abſorbans deviennent de vrais toniques & ſont toujours indiſpenſablement néceſſaires; à titre de ſimples abſorbans, les yeux d'écreviſſes & la craie peuvent ſuffire; mais

(*b*) *Traité des vapeurs*, pag. 173.

ſi l'on veut en même tems fortifier, il eſt certain que le corail y eſt plus propre, & M. Sgraeuwen recommande, préférablement à tous les autres, la pierre calaminaire qui eſt l'abſorbant général de tous les acides, & qui fortifie ſingulièrement (*c*).

§. 117. Si des amers on paſſe aux aromates, les plus généralement recommandés ſont la cannelle qui, avec plus de vertu tonique & ſtimulante, a autant de mucilage que les autres toniques : l'angélique recommandée pour la premiere fois par *Joachim* Camerarius (*d*), que Schenkius a vantée comme le vrai ſpécifique des vapeurs, & qui réuſſit en effet aſſez généralement quand les remedes de cette claſſe ſont véritablement indiqués, & ils le ſont, quand à la foibleſſe de la fibre, ſe joint la lenteur du pouls & en général celle des fonctions : Schenkius la marioit avec la zédoaire, adoptée auſſi enſuite par M. Hofman (*e*), mais qui eſt en général trop âcre, & ne peut que très-rarement convenir dans les maux de

(*c*) *De variâ vi abſorbentium*, Leid. pag. 7.
(*d*) En 1586.
(*e*) De malo hyſterico, theſ. pract. n°. 8.

nerfs. L'écorce d'orange eſt un autre aromate nervin recommandé par ce dernier auteur qui le faiſoit entrer dans ſon élixir viſcéral ; mais quoique l'on puiſſe la placer parmi les cordiaux les plus agréables, il faut être en garde contre l'irritation qui peut réſulter de la quantité d'huile eſſentielle qu'elle contient, & qui, comme toutes les autres huiles eſſentielles des écorces de cette claſſe, adhere aux parois de l'eſtomac, & y laiſſe ſouvent une irritation qui dure très-longtems. En général il faut être très-attentif à n'ordonner les toniques que quand ils ſont évidemment indiqués ; & quand ils le ſont, on ſe détermine entre les toniques ſans âcreté, entre les amers, & entre les aromatiques d'après les circonſtances particulieres tirées du tempérament, des ſymptômes, de l'effet des autres remedes ; mais quand on eſt une fois déterminé ſur le genre, le choix devient ſouvent aſſez indifférent entre pluſieurs des eſpeces de ce genre. En vanter quelqu'une trop excluſivement aux autres, eſt une erreur ; les employer toutes indiſtinctement en eſt une autre ; on doit en général, comme je l'ai dit ailleurs, ſe choiſir dans chaque genre un petit

nombre des eſpèces les plus fortes, & ſe borner à celles-là, à moins de quelque circonſtance particuliere. Je finirai cet article par une obſervation importante; c'eſt que les toniques développent aſſez promptement leurs effets; on voit d'abord ce que l'on doit en attendre; s'ils ne ſoulagent pas au bout de peu de jours, c'eſt aſſez ordinairement une preuve qu'il faut changer de méthode, & ne point s'opiniâtrer à ſuivre conſtamment un même traitement, dont l'abandon eſt quelquefois le ſeul moyen de guérir. Il me ſemble qu'il faut bien de l'amour-propre, & une conviction bien forte de ſon infaillibilité pour pourſuivre conſtamment des méthodes dont les effets nous démontrent l'inſuffiſance & ſouvent les dangers.

Les martiaux.

§. 118. Le fer paroît être un des moyens que la nature emploie pour donner de la force aux fibres animales & végétales, qui en ont beſoin, puiſque pluſieurs expériences autoriſent à penſer que le fer entre dans ces fibres à proportion de leur degré de force; il n'eſt donc point étonnant ſi, ordonné comme remede, il eſt le plus puiſſant des toniques, puiſqu'on

rend par-là à la fibre, & sous ce nom je comprends aussi le sang des animaux, l'élément de sa composition qui lui manque, & dont la privation fait sa foiblesse; cette réflexion prouve que le fer est un des toniques le plus dans le système de la nature, & il n'est point surprenant que ce soit un de ceux qui réussissent presque toujours le mieux dans les maux qui viennent de la vraie atonie des fluides & des solides, & ce cas se présente dans le traitement des maux de nerfs; aussi le fer en a fait depuis long-tems une partie essentielle. Roderic *a Castro* le recommandoit déjà beaucoup contre les vapeurs (*f*); Terenzoni le recommande aussi; (*g*). Sydenham en faisoit le plus grand usage, & l'on sait avec quelle sagesse & quel succès il exerçoit la pratique, avec quelle attention il observoit l'effet des remedes, & avec quelle bonne foi il abandonnoit ceux dont il remarquoit de mauvais effets; ainsi on ne peut qu'être surpris qu'un célebre Médecin françois, qui avoit vu quelquefois de mauvais effets du fer, ait conclut que

(*f*) *De morb. mulier.* pag. 165.
(*g*) *De morb. mulier.* pag. 148.

Sydenham n'avoit jamais pu en voir de bons, & l'ait aſſuré avec confiance (*h*). Il eſt difficile de croire qu'un Médecin comme Sydenham ſe ſoit ſi fort attaché à un remede qui ne faiſoit jamais que du mal, & M. Viridet, en examinant ſa méthode, paroît avoir apprécié très-exactement les effets de l'acier & du fer : « ils conviennent véritablement, dit-» il, en ces maladies ; mais ils donnent » ſouvent trop de mouvement au ſang, » & il eſt arrivé quelquefois à mes mala-» des tant de ſpaſmes à leur occaſion » que j'ai été obligé de recourir à d'au-» tres remedes (*i*). » On s'en ſert tous les jours avec le ſuccès le plus marqué ; auſſi depuis Sydenham on a continué à l'employer. M. Robinſon le préféroit à tous les autres fortifians ; mais il remarque que ſi on le donne mal-à-propos,

(*h*) Raulin, pag. 302. « ſon remede favori ; » dit-il, étoit la limaille de fer ; mais quel effet » en obtenoit-il ? Des ſymptômes plus violens » & multipliés par l'irritation que le fer occa-» ſionnoit. »

(*i*) *Des vapeurs*, pag. 195. Sydenham avoit bien vu lui-même qu'il y avoit pluſieurs cas dans leſquels ils ne convenoient pas ; mais il a dû les voir plus rarement que les Médecins François.

quand il y a des matieres amaſſées dans les premieres voies, il produit des enflures de cuiſſe qu'un émétique ou un purgatif diſſipent (*k*). M. Werlhoff, que l'on nomme quand on veut citer un médecin inſtruit & un praticien heureux ; en fait le plus grand cas ; M. Schebbeare le recommande avec les aromates (*l*), & il y a peu de Médecins qui n'aient vu pluſieurs fois des femmes, des enfans, & ſur-tout de jeunes filles âgées de huit ou neuf ans, foibles, lâches, pâles, & d'une ſi grande mobilité qu'elles étoient pluſieurs fois par jour prêtes à prendre des convulſions, ſoulagées très-promptement, & enſuite totalement guéries par l'uſage de la limaille de fer, ou ſeule, ou aſſociée à quelque tonique (*m*).

Les autres remedes martiaux peuvent être employés à la place de la limaille. Sonneret recommande déjà d'après les Chymiſtes, le vitriol de mars, à la doſe

---

(*k*) Pag. 384.

(*l*) Tom. 2. pag. 308.

(*m*) On a très-bien dit : *un ſang aqueux n'eſt point élaſtique, & il faut qu'il le ſoit ; ainſi le fer lui eſt néceſſaire. Bibliotheq. de Phyſ.* tom. 2. pag. 287.

d'un ou deux grains par jour (*n*). Riviere le loue également (*o*). Chesnau cite une femme qu'il guérit de vapeurs très-invétérées par l'usage du même remede ; & M. Boerhaave en faisoit le plus grand cas Il est aisé d'apprécier les effets des autres préparations ; ainsi je me borne à remarquer que si le fer est le plus puissant des toniques, il est aussi celui dans l'usage duquel il est le plus dangereux de se tromper ; si une fievre lente, si une tension considérable dans les vaisseaux, si des amas bilieux étoient la cause de l'irritation nerveuse, les préparations martiales opéreroient les plus mauvais effets.

Les volatiles & les autres irritans.

§. 119. Les remedes volatiles & stimulans paroissent encore moins indiqués que les toniques simples, au genre desquels on peut les rapporter, puisque leur effet est d'augmenter l'action, & qu'ils ne different des toniques que parce qu'ils gagnent en vîtesse ce qu'ils perdent en durée ; en effet, là où l'on voit tant de mouvemens irréguliers & violens, tant

(*n*) Prax. medic. tom. 4. pag. 390.
(*o*) *Oper. omn.* pag. 384.

d'agitation, de ſpaſmes, de convulſions, de chaleur, on n'a pas dû naturellement penſer aux remedes volatiles & ſpiritueux, ſur-tout quand on a vu que des odeurs un peu fortes, telles que celle des roſes, des jacinthes, des tubéreuſes, des lis, de l'ambre, de la vanille, du muſc, donnent des maux de tête, des vertiges, des accès de vapeurs, des convulſions même à des perſonnes délicates (*p*); auſſi pluſieurs très-habiles Médecins les ont abſolument bannis, & en boiſſon & même en odeur; Mercatus avoit déjà averti que tous les médicamens ſtimulans augmentoient le mal; mais Viridet paroît être celui qui a le plus inſiſté ſur leurs dangers: quelle apparence, dit-il après avoir parlé des violens ſpaſmes, que les ſels volatils, pris intérieurement en ces occaſions, puiſſent ſervir? Et ne doit-on pas plutôt craindre qu'ils augmen-

(*p*) J'ai connu une Dame qui n'eſt point vaporeuſe, & que l'odeur des gouttes minérales d'Hoffman incommode au point de la faire évanouir, ſi elle eſt forte; une ſeconde chez qui l'eau de lavande produit le même effet, & une troiſieme à qui celle de Cologne, ſi généralement agréable, donne des maux de cœur qui vont juſqu'à la faire vomir.

tent le mal, comme il arriva à une Dame de ce lieu, à qui on en donna, pendant mon abſence, pour faire ceſſer une colique, qui la mirent pluſieurs fois à l'agonie ; de façon que j'employai bien des adouciſſans pour calmer cette irritation. Il ajoute ailleurs, qu'il a vu pluſieurs fois des convulſions particulieres devenir générales, & de générales mortelles, qui ne l'auroient pas été ſi on ne s'étoit pas ſervi d'eſſences & de ſes volatils (*q*). Robinſon les improuve toutes les fois qu'il y a mobilité : rien d'actif, dit-il, n'eſt ſupporté par ces nerfs. M. Raulin, M. Pome & bien d'autres les rejettent abſolument. Cependant, en faiſant attention que ſi les maux de nerfs ſont ſouvent caractériſés par la tenſion, par les convulſions, par les crampes, ils le ſont auſſi par tous les ſymptômes qui caractériſent le manque d'action le plus complet, perte de ſentiment, de mouvement, de chaleur, on comprendra comment on a dû ſouvent recourir aux toniques les plus prompts, c'eſt-à dire aux ſpiritueux & aux volatils. Si quand on a vu des gens affectés par des odeurs agréables, on

[*q*] Pag. 191. 198. &c.

leur en a fait ſentir de fétides, on aura conclu que ces dernieres pourroient bien être utiles dans les mêmes accidens, quoique produits par une cauſe différente ; de-là, l'uſage de tous les remedes de cette claſſe dans les maladies hyſtériques, & l'on ne peut pas diſconvenir que très-ſouvent ils ont eu du ſuccès : il eſt donc certain que s'il y a des cas de maux de nerfs dans leſquels ces remedes nuiſent, il y en a auſſi dans leſquels on peut ſe les permettre ; & ce ſont tous ceux dans leſquels il eſt bien conſtaté que la cauſe premiere eſt la foibleſſe ; mais toujours on doit s'en ſervir avec modération, & très-ordinairement un vinaigre très-fort, employé extérieurement, eſt équivalent à tous les autres remedes. Quand je me ſuis déterminé à les employer, la teinture ſpiritueuſe de ſuccin, dans quelqu'eau diſtillée, ou le ſel volatil de C. de C. m'ont toujours réuſſi. Je parlerai dans le chapitre de l'épilepſie du camphre & du muſc, qui ſont des remedes qui appartiennent à cette claſſe.

§. 120. Il y a une autre eſpece d'irritans : ce ſont les véſicatoires dont je dirai peu de choſe ici, parce qu'il me

paroît que cet article ſera mieux placé dans le chapitre de la paralyſie, qui eſt le genre de maladies nerveuſes dans lequel on les emploie le plus ordinairement, quoique ſouvent on s'en ſerve avec le plus grand ſuccès dans les maladies convulſives, pour détourner l'humeur âcre, qui produit la maladie en irritant le genre nerveux, & quelquefois l'effet en eſt très-prompt. J'ai vu il y a bien long-tems un enfant de cinq ou ſix ans, à qui de l'onguent blanc de Rhaſis, appliqué derriere les oreilles qui étoient en ſuppuration, arrêta l'écoulement au bout de quelques heures, & occaſionna des vomiſſemens qui duroient depuis ſept heures. Je fis baſſiner les parties malades pendant un quart-d'heure, & enſuite appliquer de forts véſicatoires : au bout d'une heure l'enfant ſe plaignit des oreilles & les vomiſſemens finirent ; ſon eſtomac s'en reſſentit cependant plus d'un an. Mais il ne faut pas ſe méprendre ſur l'emploi des véſicatoires : excellens quand il n'y a ni ſéchereſſe ni mobilité eſſentielle, ils peuvent faire le plus grand mal quand la délicateſſe du genre nerveux eſt générale, & ſur-tout quand la peau eſt extrêmement ſenſible. J'ai déjà donné

ailleurs des exemples frappans de cette ſenſibilité, & je vois actuellement une Dame étrangere, à qui un ſimple emplâtre de poix blanche entre les épaules occaſionna une inflammation & des douleurs ſi fortes, que, pendant quinze jours elle ne dormit point & ne pouvoit pas tourner la tête. Quelquefois les véſicatoires peuvent ſtimuler quelqu'organe ſécrétoire & occaſionner une évacuation étonnante. J'ai vu une Dame très-délicate, à qui l'on avoit appliqué des véſicatoires derriere les oreilles, pour des maux de dents, & chez qui ils produiſirent une ſalivation très-abondante & continue, qui dura pluſieurs jours, & la laiſſa extrêmement affoiblie par l'évacuation même, & par le manque de ſommeil & de nourriture.

Ce ſeroit auſſi le lieu de parler des antiparalytiques & des antiſpaſmodiques; mais on peut rappeller ici une réflexion qui a déjà été faite, & qui n'eſt malheureuſement que trop vraie: c'eſt que ces noms généraux, par leſquels on a voulu déſigner les remedes qui conviennent à certaines maladies, ou aux maladies de certaines parties, comme antipleurétiques, antiſpaſmodiques, céphaliques,

ſtomachiques, &c. ſans faire attention que la même maladie a pluſieurs cauſes différentes, & que la même partie eſt ſuſceptible de pluſieurs maladies très-différentes; ces mots, dis-je ont fait un très-grand mal, & il ſeroit à ſouhaiter qu'on les abandonnât. Il y a autant d'antiparalytiques que de cauſes de paralyſies; autant d'antiſpaſmodiques que de cauſes de ſpaſmes: ainſi par-tout le remede naît de la cauſe prochaine, ſans faire attention au nom de la maladie; & l'indication générale des antiparalytiques & des antiſpaſmodiques ne peut, par là même, ſe trouver que quand, en traitant de ces deux maladies, j'aurai fait l'énumération de leurs différentes cauſes.

Des calmans.

§. 121. Il en eſt des calmans comme des autres remedes dont je viens de parler: il y en a autant que de cauſes d'agitation (*r*). Ce qui calme dans une fievre

[*r*] On a un petit ouvrage aſſez peu connu, Sinapius *de remedio doloris*, 12, dans lequel cette vérité ſe trouve bien ſaiſie & aſſez bien développée: l'Auteur dénombre les différentes cauſes de la douleur; il aſſigne à chacune ſon remede, & prouve, qu'il n'y en a aucun qui ſoit commun à toutes. Ce petit ouvrage mérite d'être lu.

inflammatoire, ne calme pas dans une fievre bilieuſe ou putride, & l'agitation d'une femme hyſtérique n'eſt pas de nature à céder aux remedes qui abattent le délire d'un maniaque ; & même des agitations qui dépendent de l'extrême ſenſibilité des nerfs, les unes cédent bien mieux à un remede qu'à un autre : mais le calmant le plus général c'eſt *l'opium*, dont on a vu dans la premiere partie que l'effet étoit de diminuer l'irritabilité, & par-là même tous les mouvemens convulſifs, & tous les déſordres hyſtériques ; mais comme cet effet n'eſt pas le ſeul effet de l'opium, qu'il a même ſouvent des dangers, & qu'il y en a toujours à réitérer fréquemment ce remede, on ne doit jamais ſe le permettre ſans avoir comparé ſes différens effets aux différentes circonſtances du malade & de la maladie : la pléthore, l'engorgement dans le cerveau, une diſpoſition à une phlogoſe lente (*s*), une

[*s*] Il ne faut pas perdre de vue que l'opium eſt un remede très-chaud, & qui a préciſément l'action du vin. Cette vérité, déjà vue par Doringius, dans ſon Traité de l'opium, par Bontius, Plater, Sennert, Winkelman, Schroder, Wepfer, Berger, &c. a été démontrée par M. Tralles, & n'admet plus de doutes. Il y a

grande âcreté dans les humeurs ne permettent point d'en faire uſage. Mais quand il n'y a ni engorgement, ni inflammation, ni putridité, on donne quelquefois l'opium avec un ſuccès qui étonne ceux mêmes qui ſont le plus accoutumés à en voir les bons effets. Il en a un qui lui eſt très-particulier, & qui le rend bien précieux; c'eſt d'agir dans les ſpaſmes qui accompagnent ſouvent les maladies déſeſpérées, & qui tourmentent horriblement les malades, & de faire ceſſer, ſouvent très-promptement, des ſpaſmes qui étoient trop forts pour céder à aucun autre remede. On trouve dans Viridet quelques obſervations qui démontrent ces deux vérités, & qui méritent d'être rappellées.

---

un paſſage dans Sennert, qui auroit dû ſervir de bouſſole à tous ceux qui l'ont ordonné depuis lui juſqu'à ſon illuſtre compatriote M. Tralles. *Si ejus qualitates & vires diligenter perpendamus, calidum eſſe animadvertemus: eſt enim amarum & acre, linguam vellicat, fauces incendit, ſitim excitat, odorem gravem habet, facilè inflammat, animum effert, venerem concitat, pruritum excitat, ſudorem ciet, dura emollit & diſcutit. Prax. Medic.* l. I. part. 2. chap. 1. pag. 305. Je me ſuis étendu ſur les effets de l'opium, dans ma lettre ſur la petite vérole. *Epiſtola Hallero.*

Une Dame hydropique, pour qui il n'y avoit plus d'eſpérance, étoit travaillée par des ſpaſmes qui occupoient différentes parties : il en ſurvint un ſi violent qu'il mit ſa patience à bout. Ce remede fit ceſſer ſes douleurs, & ſes forces augmenterent ſi conſidérablement, qu'elle crut devoir vivre encore long-tems. Le même Médecin l'a vu ôter les douleurs les plus vives, & faire ceſſer tous les ſpaſmes chez un homme qui mouroit de la même maladie. Il reprit toute la liberté de ſon eſprit ; il put en faire uſage, & ſa fin fut douce. Un troiſieme malade hypocondre, & attaqué d'accidens cruels qui annonçoient une fin prochaine, prit du laudanum qui le rendit doux & tranquille, le délivra des vomiſſemens, de la colique, & de la toux qui le tourmentoient, & lui rendit aſſez de force pour lui faire eſpérer une entiere guériſon, ſi un Médecin à ſecret n'eût pas trouvé celui d'abréger ſa carriere (*t*). On voit dans une autre obſervation un emploi très-ſage, mais très hardi de l'opium. Une Dame dont les chagrins & les remedes chauds avoient dérangé les nerfs depuis

[*t*] *Des vapeurs*, 209.

long-tems, ayant eu un nouveau chagrin, éprouva les accidens les plus effrayans :: « ſon attaque commença par la privation » totale du mouvement & du ſentiment : » on ne put avoir que quelques gouttes » de ſang par l'ouverture de la veine ; » les frictions ne firent aucun bien ; le » pouls ne paroiſſoit que comme un filet : » mais étant dur, je compris que ſon » mal venoit d'un ſpaſme univerſel, ce » qui m'obligea de lui donner l'opium & » d'en proportionner la doſe à l'état où » je la voyois, & aux changemens qui lui » ſurvenoient. Huit heures après elle » commença à parler, en nous diſant » qu'elle ſe ſentoit déchargée d'un poids » immenſe (*u*). » Il a vu ce même remede ſervir d'émétique doux, à réitérées fois, chez une Dame dont le genre nerveux, extrêmement mobile, ne permettoit aucun purgatif, & qui avoit cependant très-ſouvent beſoin d'être évacuée (*x*), & il en rapporte un autre effet bien ſenſible. Une Dame prit un bouillon (*y*) qui fit de terribles effets : quoiqu'elle le

---

[*u*] Pag. 213.
[*x*] 221.
[*y*] Empoiſonné ſans doute.

garda peu de tems, les grands efforts qu'elle fit pour le rendre l'ayant épuisée, elle s'endormit, & à son réveil la gangrene parut dans tous les endroits où le corps étoit appuyé ; à la tempe, à la main, à la cuisse & au genou droit : elle étoit dans des anéantissemens, des inquiétudes & des angoisses presque continuelles. Pour diminuer ses peines on lui ordonna de l'opium, sans lequel elle ne seroit vraisemblablement pas revenue de cet état ; mais comme pendant son opération il ne se formoit point de matiere entre les chairs mortes & les vives, on ne put le lui donner que de deux en deux jours (ζ).

Des acides.

§. 122. *b* Je parlerai plus au long des acides en traitant de l'épilepsie. Je dirai seulement ici qu'ils sont nécessaires ; 1°. Dans ces fievres lentes dont j'ai parlé plus haut, qui produisent tous les symptômes des maux de nerfs, & qui résistent sou-

---

[ζ] Cette observation prouve l'utilité de l'opium contre les spasmes, & confirme ce que j'ai dit dans la premiere partie de sa vertu septique.

vent à tous les remedes, excepté aux acides. 2°. Quand l'abus du café ou d'une diete animale & aromatique a conduit à la mobilité. 3°. Quand les maux de nerfs dépendent d'une irritation occaſionnée par la bile. 4°. Toutes les fois qu'on trouve de la ſéchereſſe & un pouls un peu trop vîte. Les circonſtances décident ſur le choix des acides. Je me borne preſqu'entiérement à l'acide du vitriol & à celui des citrons & des organes.

Des Gommes.

§. 123. Les gommes, dont l'uſage eſt fort ancien, appartiennent aux toniques, aux ſtimulans & aux calmans, puiſque réellement elles produiſent ſouvent ces trois effets; mais le dernier ſans doute eſt l'effet des premiers: elles répriment les faux mouvemens en détruiſant les cau. qui les entretenoient, & ſur-tout en augmentant l'action utile des organes. C'eſt donc comme toniques & ſtimulantes qu'il faut les juger; & c'eſt à ce titre qu'il faut les employer. Elles ſont ſur-tout indiquées dans les maux de nerfs, qui reconnoiſſent pour cauſe premiere l'atonie des premieres voies; la viſcoſité, les engorgemens glaireux, les conſtipations qui

viennent de l'une ou de l'autre de ces causes. Elles ont presque toutes les mêmes vertus, & ne différent proprement que par le degré. La plus efficace est sans contredit l'assa-fœdita, que nous devons vraisemblablement aux Arabes : elle a été employée par les premiers Médecins qui depuis eux ont écrit des maux de nerfs. Sydenham, Boerhaave, Hofman en faisoient le plus grand cas, mais M. Whytt paroît celui qui l'a employée à la plus grande dose, avec le plus de succès. Je l'emploie tous les jours, & je ne crains pas de dire que c'est un des remedes dont les effets sont les plus certains. Il faut cependant ne jamais oublier, en prescrivant les gommes, que c'est un remede actif, qu'il peut trop animer l'action ; & il y a peu de Médecins observateurs qui n'aient vérifié, sans doute, que quelquefois les gommes portent à la tête. Feu M. Burgrave avoit même vu, qu'elles occasionnoient à quelques personnes des traits de feu devant les yeux. (*a*). Quand la sensibilité de l'estomac est très grande, elles l'irritent & elles sont insupportables.

[*a*] *De terr. aq. & acre. Francofurt.* 12. 1748.

Des Adouciſſans.

§. 124. Je comprendrai ſous ce mot tous les remedes qui détruiſent les cauſes de l'irritation. Les uns, & ce ſont proprement ceux que l'on appelle adouciſſans, operent cet effet en corrigeant ou en enveloppant les âcres : les autres que l'on appelle proprement démulcens diminuent l'extrême ſenſibilité d'une partie ſur laquelle les humeurs les plus douces agiſſent douloureuſement : c'eſt ainſi qu'après un purgatif violent, qui a dépouillé les inteſtins de leur velouté, le chyle le plus doux, toutes les humeurs qui abordent dans le canal inteſtinal y agiſſent comme irritans, ſans avoir aucune âcreté. Les remedes propres à envelopper les nerfs trop à nud ſont alors de véritables adouciſſans ; & ce ſont les laiteux, dont je ferai un article à part, les huileux & les mucilagineux : parmi ceux-ci je me ſuis preſque toujours borné aux décoctions de racine d'althea ou de ſymphitum, ou à l'huile d'amandes douces, qui, donnée auſſi à petites doſes, opere d'excellens effets dans ces cas là, & dans ceux où il y a un fort ſpaſme dans les premiers inteſtins & dans les conduits biliaires.

On la voit alors calmer les douleurs, arrêter les vomiſſemens, rétablir le cours de la bile, & purger abondamment avec le plus grand ſuccès. Le D. Voodwart, célebre parmi les Phyſiciens par ſon ouvrage ſur la ſtructure de la terre, eſt de tous les Médecins celui qui a fait le plus grand uſage de l'huile d'amandes douces : on peut même dire qu'il en abuſoit ; mais parmi les obſervations qu'il a publiées (*b*), il y en a de très-belles, & qui prouvent évidemment, que, dans pluſieurs cas, on trouve dans un ſage emploi de l'huile, des reſſources que l'on chercheroit vainement dans les autres claſſes des remedes.

Quant aux remedes adouciſſans proprement dits, on comprend aiſément qu'il y en a autant que de différentes eſpeces d'âcreté ; ainſi on ne peut indiquer aucun ſpécifique adouciſſant général : les ſeuls remedes indiqués dans toutes les âcretés, ce ſont les ſimples délayans aqueux pris abondamment, ſi aucune circonſtance ne les contre-indique, & les légers mucilagineux qui émouſſent tous les âcres. L'eau ſimple, l'eau de

(*b*) *Selects caſes in phyſick*, Lond. 8°.

poulet, l'eau de veau, le petit lait, l'orgeat ſont les premiers de ces adouciſſans, & ont très-ſouvent fait le plus grand bien. Viridet a vu les laits préparés avec les ſemences froides, diminuer les ſpaſmes & ramener le calme dans les agitations nerveuſes les plus conſidérables : l'eau d'orge le petit lait ont été juſtement vantés par un grand nombre de Médecins : les obſervations nombreuſes de M. Pome démontrent toute l'utilité des eaux de poulet & de veau, que j'ai ſouvent employées avec ſuccès ; mais de tous ces remedes aucun n'eſt une panacée, & quoiqu'excellens dans nombre de cas d'âcreté, il y en a beaucoup dans leſquels ils ne conviennent point. Pour réuſſir dans ces cas, la premiere attention eſt donc, 1°. De rechercher la cauſe premiere de l'âcreté : ſi elle tient à un vice des digeſtions, ſi elle dépend d'un dérangement dans la ſécrétion de la bile, ſi elle eſt produite par une tranſpiration diminuée, ou par quelqu'autre excrétion troublée ? C'eſt du rétabliſſement de ces fonctions qu'il faut néceſſairement s'occuper, ſans quoi tous les adouciſſans ne ſont que des palliatifs momentanés, quelquefois mêmes nuiſibles. 2°. Il faut examiner

miner quels ſont les caracteres de l'âcreté dominante, & la combattre alors par les remedes qu'elle indique.

J'ai vu pluſieurs femmes, chez leſquelles tout le dérangement des nerfs dépendoit uniquement d'une acidité très-forte, adhérente à des matieres glaireuſes dans l'eſtomac; à qui tous les aqueux, les émolliens, les mucilagineux avoient nui; à qui les abſorbans ordinaires ne faiſoient aucun bien, parce qu'ils n'étoient pas aſſez pénétrans; & que l'huile de tartre par défaillance ſoulageoit promptement, & enfin guériſſoit radicalement. On comprend combien ce même remede pourroit irriter dans toute autre circonſtance. Parmi les adouciſſans indiqués dans les cas d'acidité, les bouillons de tripes, ou ceux de ventre de veau, qui ſont un mucilagineux très-doux, & en même tems un alcaleſcent, méritent la préférence ſur tous les autres.

§. 125. On doit placer parmi les remedes adouciſſans, les mercuriels, & ſur-tout le mercure doux, dont on ſe ſert ſouvent avec ſuccès dans les maux de nerfs les plus fâcheux. Il eſt vrai que c'eſt ordinairement quand l'âcreté ſe trouve combinée avec de la viſcoſité dans les hu-

meurs, & des obſtructions dans les petits vaiſſeaux, que le mercure réuſſit ſi bien : mais ces cas ſont fréquens ; ce ſont ceux de beaucoup de maladies cutanées, & l'on a vu que l'âcre de ces maladies occaſionnoit beaucoup de maux de nerfs. J'ai vu, il a ſept ans, une demoiſelle âgée de vingt-ſix ans, qui, depuis neuf mois, étoit ſujette, ſans aucun dérangement dans les fonctions, à une mobilité extrême, & à de fréquens accès de convulſions, qui duroient quelquefois pluſieurs heures. Après avoir cherché tout ce qui pouvoit occaſionner cet état, je n'en pus ſoupçonner d'autre cauſe qu'un retour de virus dartreux, qui s'étoit manifeſté à dix-ſept ans, avoit occupé toute une cuiſſe pendant onze mois, & n'avoit cédé qu'au mercure. Je me fixai à ce ſoupçon : je lui ordonnai des bains tiedes, deux grains de mercure doux ſoir & matin, & une boiſſon aſſez abondante de décoction de ſalſepareille. Au bout de huit jours elle étoit mieux ; & au bout de ſix ſemaines, elle fut parfaitement bien.

Des fleurs d'Arnica, de Cardamine & de Zinc.

§. 126. Je dois dire ici un mot de trois ſpécifiques vantés depuis quelques années, dans les maux de nerfs : ce ſont les fleurs de cardamine, celles d'arnica & celles de zinc. Je parlerai de quelques autres ſpécifiques dans le chapitre de l'épilepſie, contre laquelle ils ſont plus ordinairement employés que contre les autres maux de nerfs.

Des fleurs d'Arnica.

§. 127. Les fleurs d'arnica (*c*) ont trop de réputation, depuis le commencement de ce ſiecle, dans la paralyſie, pour ne pas en parler ici. Je vois que déjà en 1718, M. Junker s'en ſervit avec le plus grand ſuccès, pour une pa-

(*c*) On peut conſulter ſur les caracteres botaniques & les vertus de cette plante, qui eſt un *Doronicum*, Haller *enumerat ſtirp. helvet.* tom. 1. pag. 37. M. Murrai a donné ſon hiſtoire & celle de ſes effets avec plus d'étendue, dans un très-bon ouvrage intitulé : *Apparatus medicamentorum tam ſimplicium, &c.* tom. 1. pag. 160. mais perſonne n'en a traité auſſi en détail que M. Collin.

ralyſie que les meilleurs ſecours ne pouvoient pas diſſiper. Cet habile Médecin aſſure, que la ſimple infuſion de cette plante lui a mieux réuſſi dans la paralyſie que tous les autres remedes, & Eſchembach s'en ſervit avec ſuccès pour guérir une hémiplégie; mais ce n'eſt pas ſeulement dans la paralyſie qu'on l'employoit. Schulze avoit vu qu'on la donnoit avec ſuccès dans les accidens occaſionnés par la colere : les Medecins de Breſlau la conſeilloient en 1724 pour l'épilepſie. Quelques années après, Buchner s'en ſervit avec ſuccès dans une affection ſpaſmodique accompagnée de délire : mais M. Collin, célebre Médecin à Vienne, eſt celui qui a fait le plus d'obſervations ſur l'uſage de cette plante, & l'a employée avec le plus grand ſuccès, non-ſeulement dans la paralyſie, mais dans la goutte ſéreine, & les maladies convulſives les plus fâcheuſes, & cela ſi ſouvent, que l'on ne peut pas douter de ſon utilité dans pluſieurs cas. Mais pour apprécier exactement ce que l'on peut s'en promettre dans les différentes eſpeces de maladies, il faut faire attention que ſes effets généraux les plus ordinaires ſont les vomiſſemens d'aſſez

fortes angoiſſes, une action douloureuſe ſur preſque tout le genre nerveux, qui s'étend juſqu'aux extrémités, & qui ſe fait ſentir ſur-tout ſur les parties malades, & des ſueurs abondantes; & il faut remarquer que, dans les pleuréſies, on ne l'ordonnoit qu'après avoir déſempli les vaiſſeaux: on peut donc juger qu'elle agit en ſtimulant les organes, en augmentant leur action, & en briſant les matieres bilieuſes ou lymphatiques, viſqueuſes, épaiſſies, obſtruantes. D'après cela on comprend qu'elle peut être très-utile dans tous les cas dans leſquels les remedes ſtimulans, inciſifs, émétiques, peuvent être utiles, & l'uſage de ces remedes eſt fréquent dans les maladies paralytiques: l'*arnica* pourra donc y trouver place ſouvent; mais il eſt bien plus rare dans les maladies convulſives: on emploiera donc bien plus rarement cette plante dans ces derniers cas, comme on y emploie rarement l'émétique, les eaux de Balaruc, les véſicatoires; mais elle pourra quelquefois être utile, & faire même de très-belles cures. Je ne l'ai employée que dans la paralyſie, & ſeulement trois fois. J'ordonnai un ſcrupule de la fleur, ſur laquelle

on verſoit douze onces d'eau bouillante, qu'on laiſſoit infuſer deux heures, & on en buvoit le quart, d'heure en heure. Un des malades vomiſſoit conſtamment après la troiſieme & la quatrieme taſſe : les deux autres ne vomiſſoient pas ; ils urinoient davantage, & l'un ſuoit conſtamment : les uns & les autres avoient le pouls plus vîte pendant pluſieurs heures ; tous en éprouverent certainement des effets avantageux, mais tous trouvoient ſon action déſagréable. On comprend combien ce remede ſeroit dangereux dans les maladies des nerfs qui ſont accompagnées d'une extrême mobilité ; dans celles qui exigent les adouciſſans, les laiteux, les incraſſans ; & il eſt bon de faire remarquer qu'en 1736, à la fin de la premiere époque où l'on s'eſt occupé de l'arnica, un des praticiens les plus célebres alors en Allemagne, en déconſeilloit l'uſage dans les maladies de la tête (*d*), à cauſe des efforts pour vomir, & des autres violentes commotions qu'elle occaſionne dans tout le corps.

(*d*) Burchard, dans la diſſertation de Lohman, *de effectibus paralyticis*, Roſtoch, 1736. §. 110. pag. 64.

Des fleurs de Cardamine (e).

§. 128. Les fleurs de Cardamine ont été indiquées pour la premiere fois, ſi je ne me trompe, au commencement de ce ſiecle, comme un remede antiſpaſmodique, par M. Dales, célebre Médecin Anglois, qui dit ſimplement, qu'elles ont les vertus du creſſon, & qu'il trouve dans un manuſcrit du D. *Tancred* Robinſon, *que les fleurs étoient louées dans les convulſions* : leur uſage s'étoit ſans doute conſervé traditionnellement à Londres, chez quelques perſonnes ; & en 1763, M. le Chevalier Backer, Médecin de la famille Royale, & qui jouit, à juſte titre, d'une grande célébrité en Angleterre, apprit qu'une jeune perſonne qui étoit tourmentée de différens accidens nerveux, & entr'autres d'un ſpaſme convulſif, pour leſquels elle avoit eſſayé beaucoup de remedes différens ſans ſuccès, ſe trouvoit fort ſoulagée depuis qu'elle faiſoit uſage des fleurs

(e) *Creſſon des prés, ou paſſerage ſauvage. Naſturtium pratense, magno flore, ſimplici.* Dales, *pharmacologia*, 4°. Leid. 1751. pag. 225. La premiere édition eſt de 1708.

de cardamine, dont un ami lui avoit recommandé de prendre un ſcrupule ſoir & matin ; il y avoit ſix jours qu'elle avoit commencé, & dès le quatrieme jour le mieux avoit été marqué. M. Backer lui conſeilla de continuer, & elle ſe guérit complétement. Encouragé par cet exemple, il ordonna demi-dragme des mêmes fleurs, ſoir & matin, à un jeune garçon & à une jeune fille, attaqués du *chorea viti*, qui avoit déjà fait un long & inutile uſage de martiaux, de gommes, de bains froids, & dans moins d'un mois ils furent parfaitement guéris. Il ſe ſervit auſſi avec ſuccès du même remede pour une autre femme dont j'ai déjà parlé ailleurs, qui éprouvoit alternativement, depuis long-tems, des attaques de ſpaſme, qui portoient ſur-tout ſur la gorge, & de paralyſie : les accès devinrent d'abord plus légers ; elle acquit la faculté d'avaler ; ſes forces revinrent, & ſa ſanté ſe rétablit : enfin, il l'employa avec le plus grand ſuccès, chez une femme fort maladive, & attaquée de ſpaſmes ſi conſtans, dans les extrémités inférieures, qu'elle n'en avoit aucun uſage, & ne pouvoit point régir leurs mouvemens irréguliers : les gom-

mes, le musc, le camphre, la valériane, les volatils lui avoient plutôt fait du mal que du bien : les fleurs de cardamine, dont M. B. porta la dose jusqu'à une dragme & demie, trois fois par jour, la soulageoient d'un jour à l'autre très-sensiblement, & sans doute l'auroient guérie, si une maladie aiguë ne l'avoit pas emportée (*f*). Je ne connois rien de plus sur l'usage de ce remede ; mais ces observations sont bien suffisantes pour lui mériter l'attention des Médecins. Le caractere de la plante, le suffrage des Médecins qui en ont parlé, & qui, depuis Galien jusqu'à M. Dales, s'accordent à dire qu'elle agit comme le cresson, nous assurent d'abord qu'il ne peut pas être dangereux. Il ne doit pas être désagréable ; & un remede qui réuniroit une vertu aussi anti-spasmodique à celle des anti-scorbutiques, ne peut être qu'un remede utile, & qui, entr'autres cas, réussira sans doute dans les convulsions occasionnées par des vers. On a vu qu'il a réussi dans un cas où les autres antispasmodiques les plus célébres avoient

(*f*) *Medical Transactions*, tom. 1. chap. xv. pag. 442.

échoué ; & c'eſt une forte raiſon de le conſerver.

Des fleurs de Zinc.

§. 129. L'uſage de la fumée du zinc, dans les inflammations chroniques des yeux, eſt connu depuis trente cinq à quarante ans, & on en a l'obligation aux Médecins Hollandois ; mais ce n'eſt que depuis huit ans que M. Gaubius a fait connoître l'uſage intérieur des fleurs de zinc, comme un remede qui a eu quelques ſuccès dans les maladies convulſives. Ce remede étoit un arcane de Charlatan. M. Gaubius l'ayant examiné, le reconnut, & ſur ce qu'il avoit appris de quelques-uns de ſes effets, il crut devoir l'eſſayer, & il eut à s'en louer pluſieurs fois. L'effet le plus marqué fut ſur une jeune fille de dix ans, fort délicate, & qu'une frayeur avoit jettée dans des maux de nerfs très-fâcheux : les tremblemens, les douleurs, les convulſions, les ſpaſmes, les délires de toutes les formes, les erreurs des ſens, les tétanos ſe ſuccédoient depuis pluſieurs mois, & l'on avoit tout eſſayé. M. Gaubius étant conſulté, & ne voyant rien à ajouter à ce que l'on avoit fait,

crut devoir conseiller les fleurs de zinc, à la dose d'un demi grain, trois fois par jour. Bientôt le mal s'adoucit, & enfin la malade se rétablit tout-à-fait. M. Gaubius s'en est servi d'autres fois avec des succès aussi très-marqués; mais il n'en a jamais éprouvé aucun dans l'épilepsie. Son ouvrage détermina quelques Médecins à l'essayer, & il y en a eu quelques-uns qui en ont obtenu quelques succès; d'autres aucun : ainsi on peut dire, que l'on n'en sait encore que ce que M. Gaubius nous en a appris. Il ajoute à ses observations, que quelques femmes délicates ne peuvent pas en supporter un grain entier sans vomir, & il remarque que la chymie démontre qu'il est absorbant, & que ses effets, dans l'inflammation des yeux, démontrent qu'il est astringent : mais il n'entreprend point d'expliquer la façon dont il agit; & en effet, une médiocre astriction & la vertu absorbante ne suffisent pas pour expliquer d'aussi grands effets, & surtout la qualité émétique, à de si petites doses (*g*).

(*g*) M. de Gaubii, *adversariorum varii argumenti liber unus*, 4°. Leid, 1771.

Des Laits.

§. 130. Puiſque l'âcreté des humeurs eſt une des cauſes les plus fréquentes des maux de nerfs, il eſt aiſé de comprendre que le lait doit être un des principaux remedes, & les obſervations vérifient tous les jours ce que le raiſonnement avoit indiqué. On verra dans le chapitre de l'épilepſie, on a déjà vu plus haut, des cas très-fâcheux, dans leſquels le lait a opéré les effets les plus heureux; & en général on peut établir, que, toutes les fois qu'il y a une extrême mobilité, ſur tout une très grande ſenſibilité dans les entrailles, le lait eſt indiqué comme aliment & comme remede. On ſe laiſſe quelquefois détourner de cet uſage par le dégoût, les nauſées, le vomiſſement, les coliques, les aigreurs, les fréquentes teintes jaunes du viſage; & il eſt vrai que ces accidens dépendent ſouvent de cauſes qui contre-indiqueroient le lait; mais il eſt également vrai que l'extrême ſenſibilité des premieres voies produit ſouvent tous ces accidens, & que le lait, en diminuant l'irritation qui eſt l'effet continu de cette ſenſibilité, les fait ceſſer & diſparoître avec

la plus grande rapidité (*h*) ; & l'on a déjà vu qu'il y avoit des cas où la bile amaſſée dans les premieres voies, & les aigreurs les plus fortes, ne doivent pas être un obſtacle au lait. Il faut traiter ces cauſes comme un âcre rongeant, comme une eſpece de poiſon que le lait enveloppe, & alors les fonctions ſe rétabliſſent. Une véritable atonie, les matieres glaireuſes qui tapiſſent l'eſtomac & les premieres voies, la vapidité de la bile, comme l'a très-bien remarqué M. Lorry (*i*), ſont les cauſes qui doivent le plus éloigner le lait, dont l'effet conſtant eſt de diminuer l'action des inteſtins; & en réfléchiſſant à l'obſervation que j'ai rapportée dans l'avis au Peuple, §. 556, de la difficulté que l'on a à purger les montagnards, qui ne vivent que de lait & de fromage frais, & qui ſupportent des doſes de purgatifs effrayantes, on doit être convaincu, ſur-tout ſi l'on conſidere en même tems la conſ-

(*h*) J'ai cité plus haut une obſervation de M. Robert, qui parle d'un homme à qui le vin donnoit une eſpece de jauniſſe que le lait prévient.

(*i*) Tom. 2. 256.

titution morale, & toutes les circonſtances phyſiques de cet ordre d'hommes, que le lait, quand on le digere bien, eſt le vrai remede de l'irritabilité & de la ſenſibilité maladive.

Quoique le lait ne ſoit pas le remede des obſtructions, qui veulent des fondans, cependant ſi les nerfs ſont dans un état d'irritation qui occaſionne de fréquens ſpaſmes dans le bas-ventre, ſpaſmes qui nuiſent toujours aux obſtructions, & qui empêchent l'emploi des fondans néceſſaires, le lait, en ôtant cette cauſe, ſert quelquefois plus puiſſamment à la fonte des obſtructions que tous les autres remedes; & j'ai joint le lait d'âneſſe, quelquefois même celui de vache, à des remedes apéritifs, qui n'ont commencé à opérer qu'après cette aſſociation: ainſi j'ai vérifié par bien des obſervations, ſuivies avec la plus grande attention, que ces déciſions abſolues, rendues en ſtyle d'oracle, il y a obſtruction, donc il ne faut point de lait, ſouffroient des exceptions très fréquentes; exceptions qui, comme Hofman l'a déjà dit, portent également ſur l'aphoriſme d'Hippocrates, qui défend le

lait dans les maux de tête & dans la tenſion des hypocondres (*k*).

Ces avantages du lait n'ont point échappé à ceux qui ſe ſont occupés du traitement des maux de nerfs ; Cheſneau recommandoit une diete fort douce & & ſur-tout le lait (*l*). Sydenham recommande le lait pour les perſonnes maigres & bilieuſes, dans les maux de nerfs qui ont réſiſté à tous les autres remedes : pluſieurs femmes, dit-il, ont été guéries de longs & opiniâtres maux, ſur-tout de coliques, en vivant uniquement de lait ; & il aſſigne la façon dont il ſoulage (*m*). Cheine, qui ne donnoit pas trop à la diete purement laiteuſe, dont les avantages ne lui fermoient pas les yeux ſur ſes inconvéniens, la regardoit

---

(*k*) Liv. 5. aph. 64.

(*l*) Liv. 1. ch. 6. pag. 119.

(*m*) *Epiſt.* ad D. Cole, §. 115. Ce remede n'étoit pas analogue aux idées que Sydenham s'étoit fait de la cauſe des maux de nerfs ; auſſi en rendant compte de ſes bons effets, il s'en étonne, *id in hac curandi methodo mirandum, &c.* & il ne croyoit pas qu'on pût le continuer fort long-temps. C'eſt qu'il donnoit toute ſon attention à l'atonie & à la pauvreté des eſprits animaux, & ne voyoit pas l'âcreté des humeurs.

comme le meilleur remede dans quelques cas d'hyſtérie, de mélancolie, de coliques nerveuſes & d'épilepſie (*n*). M. Hofman louoit le lait d'âneſſe : M. Raulin, que l'on ne peut aſſurément pas accuſer de prévention pour le lait, dont il a très-bien connu les mauvais effets dans quelques étyſies, dit poſitivement, qu'il a vu guérir entiérement des vaporeuſes par l'uſage du lait pour toute nourriture : Viridet dit, qu'il fait le plus grand bien dans les affections hyſtériques & hypocondriaques. M. Scardona le loue auſſi ; & l'obſervation de M. Lorry, que les perſonnes qui ſe mettent entiérement au lait ſe ſentent plus peſantes, moins alertes, plus aſſoupies, montre, auſſi bien que celle que j'ai rapportée plus haut ſur la conſtitution des montagnards, quels ſont les cas de maux de nerfs dans leſquels il faut l'employer, & ceux dans leſquels il nuiroit. J'ai vu le lait d'âneſſe rendre au bout de trois jours l'appétit, & un ſommeil long & tranquille, à une femme extrêmement mobile, & alors déſolée d'hypocondrie, qui, depuis ſix ſemaines, n'avoit point

(*n*) *English malady*, pag. 167.

dormi deux heures, & n'avoit pris que la plus petite quantité d'alimens avec un dégoût insupportable ; & dans un cas plus fréquent que l'on ne croit, celui où de longs maux de nerfs commencent à dégénérer en fievre lente, le lait, si l'estomac peut le digérer, est le remede essentiel ; parce que, dans cet état, presque tous les autres alimens donnent la fievre en passant dans le sang, & le lait seul ne produit pas cet effet.

§. 131. Mais quel est le lait que l'on doit employer ? La réponse à cette question dépend des circonstances de la maladie, & d'une connoissance exacte des différens caracteres des laits. Je ne rapporterai point ici les détails des observations de M. Hofman, de M. Young, de M. Spielman & des miennes, bien moins nombreuses que les leurs, & qui se rapprochent tout-à-fait de celles de M. Young ; mais je me bornerai à quelques principes généraux. Ceux qui sont de pratique, sont fondés sur tant d'observations, que j'ose presque assurer qu'ils ne tromperont pas.

Il résulte des expériences les plus exactes, que le rapport de la partie séreuse à la partie solide, c'est-à-dire,

à la partie caſéeuſe & à la partie butireuſe priſes enſemble, eſt preſque abſolument le même dans le lait de vache & dans celui de chevre ; mais celui ci contient un peu plus de fromage, & l'autre un peu plus de beurre. Le lait de vache contient une treizieme ou une douzieme partie de ſucre de lait de plus que celui de chevre ; ainſi leurs propriétés eſſentielles ſont à très-peu près les mêmes, &, à en juger par les analyſes, on pourroit preſque indifféremment les ſubſtituer l'un à l'autre. Je crois avoir remarqué que le lait de chevre eſt un peu moins relâchant, & fortifie plus promptement ; mais quelquefois il paſſe plus lentement & donne de la conſtipation. En général, il n'y a qu'un bien petit nombre de cas où il puiſſe mériter la préférence. Et comme celui de vache eſt beaucoup plus aiſé à avoir dans ce pays, beaucoup plus agréable, qu'on ne s'en dégoûte pas auſſi aiſément, j'ai preſque entiérement abandonné celui de chevre, & je ne l'ai jamais regretté ; mais dans les pays où il eſt abondant & celui de vache rare, il peut toujours en tenir lieu, ſur-tout ſi on le coupe avec un peu d'eau légérement ſucrée.

§. 132. Celui de brebis contient un quart de plus de fromage, plus du double de beurre, & un tiers de moins de ſel eſſentiel. Si l'on ajoute à cela, que, ſuivant la remarque de M. Spielman, dont les obſervations ſont ſi exactes, le fromage en eſt beaucoup plus tenace, on comprendra qu'il eſt beaucoup plus difficile à digérer, & qu'ainſi, excepté dans un très-petit nombre de cas, il n'équivaut point celui des vaches : & je crois avoir vu quelquefois, que, quand il avoit été conſeillé, l'envie de donner un conſeil ſingulier, avoit eu autant de part à ce choix que la perſuaſion des vertus ſupérieures du lait.

§. 133. Celui d'âneſſe contient plus d'un tiers de ſucre de lait de plus que celui de vache, & très-peu de crême, dont on ne peut point faire de beurre ; M. Spielman n'en a pu recueillir qu'une dragme par livre, & une dragme & demie d'un fromage très-délicat. Ces différentes parties ſe ſéparent parfaitement par le repos ; mais aucun coagulum ne peut le trancher comme les autres laits ; &, en le comparant au lait de femme, on trouve qu'il eſt moins

gras & moins frommageux (*o*). C'eſt, dans la pratique, celui qui, quand il s'agit d'adoucir comme remede réuſſit le mieux ; parce qu'il n'eſt qu'adouciſſant, que l'on n'a à craindre ni ſa coagulation dans l'eſtomac, ni les mauvais effets du beurre & du fromage, moins ſuſceptible d'aigrir. S'il a un inconvénient, c'eſt qu'en diminuant trop toute irritation ſur l'eſtomac, il en affoiblit l'action, au point de donner un ſentiment de peſanteur & d'affoibliſſement. Mais ce cas eſt ſi rare, & ſes bons effets ſi fréquens, que je ne crains point de le recommander comme un des meilleurs remedes dans tous les cas d'irritation nerveuſe, ſur-tout quand elle a ſon

(*o*) M. Spielman a tiré de deux livres de lait de femme, une once & demie de crême, qui lui donna ſix dragmes de beurre, & une demi-once d'un fromage très-délicat. Il paroît que, dans les animaux, la ſéparation des principes eſt d'autant plus conſidérable, que leurs forces digeſtives ſont plus foibles. La brebis, le plus foible de tous, eſt celui qui fournit le plus de beurre & de fromage. Chez les animaux non ruminans, l'adunation eſt plus complete : le lait d'âneſſe eſt plus peſant que celui de vâche ; mais ſes principes ſont mieux mêlés ; ils ne veulent plus ſe ſéparer.

ſiege dans les premieres voies. Les bons effets en ſont ordinairement prompts ; mais ſi l'on veut qu'ils ſoient durables, il faut le continuer long-tems. L'ordonner pour trois ſemaines ou un mois, ce n'eſt rien : je le fais rarement prendre moins de trois mois ; & j'en ordonne rarement moins de douze onces le matin, à jeun dans le lit, & ſix onces le ſoir, deux heures avant ſouper. J'en ordonne ſouvent davantage : & je l'ai fait prendre très-ſouvent ſix mois, un an, dix-huit mois, & quelquefois plus long-tems. Quand on peut avoir du lait frais, on doit le préférer : mais quand l'âneſſe eſt bien nourrie, il eſt ſouvent très-bon, même au bout d'un an : & ſi l'on vouloit ſe borner à du lait de quelques mois ſeulement, on ne pourroit ſouvent point en avoir, & il eſt cependant utile de le prendre en toute ſaiſon, quoique ſans doute il ait quelque degré de ſupériorité dans les tems où la pâture eſt la meilleure (*p*).

(*p*) Les perſonnes qui en ont fait uſage long-tems, & avec attention, s'apperçoivent très-diſtinctement de toutes les différences qu'apportent dans le lait la nourriture, la ſaiſon,

Ni les froids extrêmes, ni les chaleurs exceſſives ne ſont un obſtacle à ſon uſage, que l'on avoit, je ne ſais par quels préjugés, hériſſé de tant de préceptes minutieux, dont on preſcrivoit l'obſervance preſque ſous peine de mort, que les malades le redoutent, & ſont portés à s'impoſer des gênes pénibles & ſouvent mal ſaines, qu'ils croient néceſſaires : au lieu qu'il exige certainement moins de ménagemens que tous les autres laits, puiſqu'il eſt le plus digeſtible & le moins altérable ; & en général il n'exige d'autre régime que celui qui convient à la maladie.

Doit-il exclure l'uſage d'un autre lait, des fruits, de la ſalade ?

J'ai ſouvent donné le lait d'âneſſe pour tout remede, & le lait de vache pour tout aliment ; ainſi s'il n'y a aucune raiſon qui contre-indique ce dernier lait, on peut hardiment en permettre l'uſage, & ils s'allient très-bien enſemble.

Peut-on permettre les fruits ? Je ne les ai jamais interdits, à moins qu'il n'y

---

les autres ſoins. J'en ai trouvé pluſieurs qui s'en louoient ou s'en plaignoient, & qui avoient appris à quoi il falloit l'attribuer.

eût quelque raiſon particuliere de le faire. Si quelquefois on les défend avec le lait, c'eſt dans la crainte, fondée plus ſur la ſpéculation que ſur la pratique, que leur acide ne le coagule; mais comme le lait d'âneſſe eſt un de ceux que les acides ne font pas trancher, il eſt, de tous les laits en uſage, celui avec lequel les fruits s'aſſocient le mieux. Et l'on a vu ailleurs, que j'ai fait vivre une femme uniquement de lait d'âneſſe & de fruits, pendant très-long-tems. On doit dire de la ſalade ce que j'ai dit des fruits; mais ce qu'il eſt très-important d'obſerver dans l'uſage de ce remede, c'eſt de ne pas fatiguer ſon eſtomac par la quantité des alimens. Doit-on éviter le ſerein? Dans les pays où le ſerein eſt une humidité infecte & mal-ſaine, toutes les perſonnes délicates doivent l'éviter avec ſoin; mais dans celui-ci, où il eſt très-doux, où ce n'eſt qu'une eau très-pure, plutôt agréable à l'odorat & au goût, qu'indifférente, & c'eſt la même choſe dans une grande partie de l'Europe, il n'y a aucun inconvénient à s'y oppoſer; & il n'y en a ſûrement pas plus en prenant le lait d'âneſſe qu'en tout autre tems. Il augmente la tranſpiration, dit-on. Je con-

viens qu'ordonner à propos, & sur-tout dans les maux de nerfs, il facilite considérablement la transpiration. C'est un de ses avantages ; c'est un des buts pour lesquels on l'ordonne ; mais le serein ne l'arrête pas ; & si l'on ne veut pas tout-à-fait se débarrasser d'un préjugé qui n'a aucun fondement, on peut, au moment où le serein est le plus abondant, c'est la premiere demi-heure après le coucher du soleil, éviter de se tenir assis en plein air, parce que l'on pourroit prendre froid, puisque l'air se rafraîchit assez sensiblement en ce moment : mais le plus léger mouvement suffit pour parer à cet inconvénient ; & une longue expérience m'a démontré, que le lait d'ânesse est un des remedes les plus doux, les plus sûrs, & le plus exempt de tout inconvénient (*q*).

Le lait de jument a le plus grand rapport avec le lait d'ânesse. Alexandre *de Tralles* l'avoit déjà dit positivement (*r*) :

(*q*) Je ne puis trop recommander la lecture de l'excellente dissertation de M. Hofman, *de mirabilis lactis asinini in medendo usu.*

(*r*) *Lac equinum asinino ad omnia est persimile.* Liv. 7. ch. 2. pag. 309.

on

on auroit pu le prévoir, & l'expérience le démontre ; peut-être même eſt il encore moins gras(s) : ainſi on peut hardiment employer l'un pour l'autre ; mais comme on fait toujours un peu de tort au nourriſſon, & que les poulains ſont plus précieux que les anons, on ne doit recourir à celui de jument, que quand on ne peut pas avoir de celui d'âneſſe ; ſi on le préfere dans tout autre cas, il peut en réſulter un peu de ſingularité & de bruit, mais pas plus d'utilité pour la malade.

§. 133. Plus gras, peut-être plus doux, plus nourriſſant que l'un & l'autre, le lait de femme, que l'on n'emploie que dans les étyſies déſeſpérées, où il ne fait rien, ſeroit ſans doute un très-grand calmant dans les maux de nerfs qui exigent les autres laits : mais on a penſé bien ſagement & bien humainement en n'en privant pas les plus précieux des nourriſſons ; & comme je ſuis perſuadé que celui d'une bonne âneſſe bien nourrie

(s) M. Spielman a trouvé qu'il avoit cinq fois plus de parties caſéeuſes ; mais ſi ce n'eſt pas une faute d'impreſſion, je ſoupçonne que cela eſt dû à quelque circonſtance particuliere.

équivaut à celui de femme dans toutes les circonſtances, excepté, peut être, dans les épuiſemens conſidérables, je crois qu'il n'y a qu'un très-petit nombre de cas dans leſquels on doive recourir à ce dernier.

§. 134. L'uſage du lait dans les maux de nerfs demande-t-il quelques préparatifs ? Quand le lait eſt bien indiqué, il ne faut aucune préparation : quand il ne l'eſt pas, les préparations ne peuvent guere le rendre utile. Si l'on craint les acides, on ordonne avec ſuccès un peu de magnéſie avant chaque priſe de lait. L'un des plus ſûrs moyens de le faire paſſer, c'eſt de boire un peu plus d'eau, de l'eau de Seltzer, ou quelqu'autre boiſſon douce & délayante.

Du petit-lait.

§. 135. Le petit-lait, qui eſt la ſérosité du lait, chargée de tout ſon ſel, ou plutôt de ſon ſucre, & dépouillée de ſes parties butireuſes & caſéeuſes, enviſagé comme adouciſſant, l'eſt moins que les laits, puiſqu'il eſt dépouillé des parties qui émouſſent & enveloppent l'âcreté : mais il eſt encore le plus doux

des délayans, & le plus doux & l'un des plus puiſſans apéritifs. S'il s'aigrit plus aiſément que les laits, il eſt aiſé d'y parer par quelque abſorbant.

Dans les cas où il y a une extrême ſenſibilité dans les nerfs des premieres voies, ſur tout ſi elle eſt le fruit des remedes violens, des poiſons, des boiſſons âcres, il eſt certain que c'eſt au lait d'âneſſe qu'il faut recourir; mais quand la cauſe de l'irritation eſt une bile viſqueuſe, amaſſée dans le duodenum; quand le foie paroît engorgé, quand la bile croupit dans le véſicule, quand les maux de nerfs ſont accompagnés de beaucoup de chaleurs, d'un peu de fievre, d'urines fort colorées, d'un grand dégoût, on doit préférer le petit lait. Je ne crains pas de dire que c'eſt un des plus grands remedes qu'il y ait dans la nature (*t*). En réta-

(*t*) On prépare ſouvent très-mal le petit-lait, & c'eſt par cette raiſon qu'il paſſe mal, & ne produit point l'effet que l'on en attend. De toutes les préparations, la meilleure eſt celle qui ſe fait avec la préſure ou caillet; c'eſt le quatrieme eſtomac du veau, trempé dans le lait aigre qu'il renferme, ſalé & ſéché. Cette préparation eſt fort ſupérieure à celle qui

bliſſant le cours de la bile, en facilitant les ſelles, en faiſant mieux couler les urines, & ſur-tout en rétabliſſant la tranſpiration, le petit-lait prévient la

---

ſe fait avec la crême du tartre ou les autres acides. Quand le petit lait eſt bien-fait, il eſt, non point limpide comme de l'eau, mais verdâtre & tranſparent, & alors il n'a point beſoin d'être clarifié. Cette opération, que beaucoup de Médecins preſcrivent, le dépouille d'une partie de ſon efficace. Pour s'aſſurer que le petit-lait réuſſira, il faut commencer par l'écrémer exactement; & pour cela il faut qu'il ait repoſé au moins douze heures dans un vaſe aſſez large. La plus grande difficulté conſiſte à trouver le degré de chaleur que doit avoir le lait pour ſe cailler le plus complétement poſſible : tous les acides & les caillets végétaux exigent un degré de chaleur plus conſidérable que la préſure ou les autres caillets tirés du genre animal. Le petit-lait eſt utile dans toutes les ſaiſons : celle où il a le plus d'efficace, c'eſt au printemps & au commencement de l'été, depuis le moment où les vaches commencent à manger l'herbe nouvelle, juſqu'au commencement des chaleurs. Le petit-lait doit être bût chaud ; il paſſe beaucoup mieux : il s'aſſocie très-bien avec les végétaux. Défendre les fruits en prenant le petit-lait, c'eſt avoir des idées bien peu juſtes de leurs propriétés : ce ſont des remedes très-analogues, qui ont des effets communs, qui ſont indiqués dans les mêmes cas ; & je ne ſais par quelle fata-

formation des âcretés qui ſont la ſuite de ces évacuations dérangées ; & de cette façon, c'eſt un des plus puiſſans adouciſſans. Une femme qui étoit devenue phrénétique par la frayeur qu'elle eut en voyant ſa ſervante ſe jetter dans un puits, fut parfaitement guérie par le ſeul uſage du petit-lait, pris à groſſes doſes pendant trois mois (*u*).

Des Bains.

§. 136. Parmi les remedes les plus propres à diminuer l'irritation des nerfs, & à détruire pluſieurs cauſes de leurs maladies, on doit placer les bains, ou d'eau ſimple, ou d'eau thermale, & les eaux minérales.

Les bains d'eau ſimple peuvent s'em-

---

lité on ordonne ſouvent un régime qui contrarie abſolument les vertus du remede. Ce manque d'harmonie dans les différentes parties d'une cure, eſt un des principaux obſtacles à leurs bons effets, & il manque à la Médecine un petit ouvrage dans lequel on démontrât la néceſſité de cette harmonie, & l'on donnât les principes ſur leſquels il faut l'établir dans les différens genres de traitement.

(*u*) Lorry, tom. 2. pag. 124.

ployer froids, frais, ou tiedes. Il n'y a qu'un bien petit nombre de cas dans leſquels il convienne d'employer des bains chauds : & pour éviter toute confuſion, je les déterminerai à peu-près comme M. Maret dans ſon excellente diſſertation. Le bain froid ſera depuis 0 qui eſt le degré où la congélation commence, juſques à 12. Le frais, depuis 12 juſques à 25 : & le tiede, depuis 25 juſques à 35 ; en remarquant cependant, que, de cette latitude de 25 à 35, les degrés de tiédeur diffèrent beaucoup pour différentes perſonnes : ce qui eſt tiede pour l'un, eſt froid pour un autre, & chaud pour un troiſieme : ainſi, en général on peut déterminer pour chacun le terme de tiede au degré où il éprouve une ſenſation agréable, où il ne ſent ni chaud ni froid (*x*).

(*x*) Les vues principales qu'on ſe propoſe en ordonnant les bains, doivent cependant entrer en conſidération dans la détermination du degré de chaleur. Si l'on veut adoucir, délayer, déſobſtruer ; en un mot, ſi l'on ſouhaite que l'eau pénetre aiſément, il faut le bain un peu au-deſſus du degré que je viens

§. 137. L'uſage des bains tiedes dans les maux de nerfs a ſur tout été recommandé par M. Hofman, qui en a parfaitement bien apprécié les avantages. M. Maret fixe leurs effets, en diſant : *le bain tiede relâche autant que poſſible les ſolides ; il atténue, édulcore, & délaye.* Preſque tous les Médecins ont réduit ces effets au relâchement, à l'augmentation de la tranſpiration, à l'adouciſſement de l'âcreté qu'ils produiſent de deux façons ; en faiſant tranſpirer, & en faiſant paſſer de l'eau dans le ſang, par l'abſorption, que des preuves évidentes démontrent, & que des raiſonnemens ſpécieux & ingénieux, ne peuvent pas détruire (*y*). L'aug-

---

de prefcrire, parce qu'en acquérant plus de chaleur, l'eau devient beaucoup plus fluide & plus pénétrante : échauffée de 25 à 45, elle acquiert ſix fois plus de facilité à couler. Si l'on craint le relâchement, plus que l'on ne déſire la pénétration, il faut qu'elle reſte un peu en deſſous. Enfin c'eſt ce degré, déterminé par une ſenſation douce de la peau, qui eſt le plus convenable, quand c'eſt l'effet antiſpaſmodique que l'on a en vue.

(*y*) Cette abſorption eſt comme dès les temps des premiers Médecins. Ceux qui voudroient s'inſtruire de ſes preuves & de ſes ef-

mentation ſenſible de tranſpiration, eſt auſſi également démontrée par la diminution de poids, que l'on obſerve ſouvent après le bain, quand l'inſpiration n'a ni compenſé ni excédé la tranſpiration, par le ramolliſſement de la peau, par la ceſſation des accidens qui dépendoient de la tranſpiration arrêtée. On voit le dégorgement ſenſible de la peau, par les humeurs craſſes, graſſes, que l'on trouve quelquefois dans le bain : les exemples en ſont fréquens, & je ſoigne actuellement un malade, qui, dans un bain, rendit de l'huile par tous ſes pores, en ſi grande quantité, qu'on en enleva plus de dix cuillerées de deſſus la ſurface du bain. Ces effets généraux du bain tiede font comprendre combien de bons effets particuliers il doit en réſulter. En effet, les ſeuls bains guériſſent ſouvent des maux que tous les autres remedes n'avoient fait qu'augmenter. J'ai vu une Dame, mere actuellement d'une nombreuſe famille, &

---

fets, peuvent lire Kaau, *perſpiratio*, &c. J. Amman, *de venis in corpore humano bibulis*. Cromwel Mortimer, *de ingreſſu humorum in corpus humanum*; Haller, *elem. phyſ.*

très-bien portante, qui, dès l'âge de douze ans, eut mal à la tête tous les jours : à quatorze ans le mal augmenta, en ce que tous les quinze jours l'accès étoit plus fort : le lendemain il étoit extrême ; elle ne pouvoit ni voir, ni entendre. Le troisieme jour il diminuoit un peu, & il se formoit au front une tumeur d'un jaune foncé, de la largeur d'un petit écu, mais beaucoup plus épaisse, qui se dissipoit peu-à-peu, comme les meurtrissures. Les autres remedes ne lui avoient procuré aucun soulagement : vingt-cinq bains tiedes la guérirent parfaitement (z). Mais un quatrieme effet,

(z) Je trouve les effets du bain tiede assez bien indiqués dans une dissertation, d'ailleurs très-foible : Balneum 1°. reddit circulationem celeriorem ; 2°. minus mobile mobilius reddit, & vasa obstructa referat, 3°. relaxat, humectat & emollit ; ergo antispasmodicum, emmenagogum, diureticum, paregoricum ; 4°. sanguinem ad exteriora magis invitat ; 5°. cutim à sordibus liberat : ergo cosmeticum ; 6°. humores diluit : ergo humores ipissos resolvit, & eorum acrimoniæ medetur ; 7°. transpirationem promovet sudoremque provocat. Nuschen, *de usu & abusu balnei* domest. Argent. 1740. On comprend que les bains tiedes doivent agir

auquel on n'a pas donné assez d'attention, & qui est celui dont je crois l'influence la plus marquée dans les maux de nerfs, c'est celui qui dépend du consensus de la peau avec presque tous les organes. L'irritation de la peau, l'état spasmodique de ses nerfs se communiquent, comme on l'a vu plus haut, à presque tous les nerfs intérieurs. Le bain, en faisant cesser cet état, opere, presque sur le champ, une détente générale; & ainsi c'est proprement à l'action sympathique du bain, qu'il faut rapporter la plus grande partie de ses bons effets dans ce genre de maladies : en dissipant le spasme curané, il dissipe celui des parties internes.

Le froid de pied opere, par ce consensus, des maux très prompts, que le bain, par le même principe, fait cesser sur le champ. Ce soulagement prompt, qu'il procure dans les coliques intestinales, bilieuses, néphrétiques, avant même que la cause en soit détruite, n'est point produit par la quantité de

---

rer les plus grands effets quand les humeurs sont âcres, & les fibres fortes; & c'est souvent le cas des pays chauds de l'Europe.

liquide abſorbé : une grande quantité bue & priſe en lavement, n'auroit point produit ces effets, mais au relâchement ſympathique, qu'il occaſionne en mettant la peau dans un état de bien être. S'il calme très-promptement dans l'état de délire, de manie : s'il fait paſſer, de la plus grande irritation, au ſommeil le plus doux, dans quelques minutes ; ce n'eſt ni au relâchement proprement dit de la fibre (cet effet n'eſt pas ſi prompt) ni à la dilution, ni à l'âcreté diminuée, ni à la tranſpiration augmentée qu'il faut l'attribuer, c'eſt uniquement à la ceſſation de l'irritation nerveuſe. Si des applications graſſes ou émollientes ſous la plante des pieds, ſoulagent des coliques nerveuſes, des toux convulſives, c'eſt par ce même principe. Si, dans une fievre lente, la ſéchereſſe, la ſoif, la chaleur, le mal-aiſe diminuent quand on a été dix minutes dans le bain, c'eſt encore à ce même effet conſenſuel, qu'il faut rapporter ces changemens ſi prompts & ſi heureux. Enfin, c'eſt à ce même principe, que l'on doit, en grande partie, la grande différence qu'il y a entre les effets calmans, rafraîchiſſans, détendans du bain, & ceux de la boiſſon aqueuſe;

& je ſuis perſuadé que les Médecins éclairés & obſervateurs, ſentiront aiſément la vérité de ce principe, qui m'a très-ſouvent dirigé dans l'application des bains tiedes, & qui m'a ſouvent décidé à des bains locaux, par le moyen des fomentations, des cataplaſmes, ou des vapeurs, dont les effets, prévus d'après la diſtribution des nerfs, ont été très-ſouvent juſtifiés par l'événement.

Un des grands avantages des bains tiedes, c'eſt de mettre les malades à même de ſoutenir des remedes que différentes circonſtances peuvent exiger, mais que l'on ne pourroit point employer à cauſe des ſymptômes nerveux qu'ils occaſionnent, & que l'uſage des bains prévient. J'ai vu très-ſouvent des malades, à qui les remedes les plus néceſſaires, même les remedes antiſpaſmodiques, donnoient des angoiſſes, des nauſées, des vomiſſemens, de quelques délayans qu'on les accompagnât, & dont l'action devenoit favorable, & ceſſoit d'irriter dès que j'ordonnois les bains. Les ſimples alimens, même les plus doux, ſont quelquefois un violent irritant pour un eſtomac très-convulſible, & ce n'eſt qu'à l'aide des bains tiedes, qu'en dimi-

nuant cette convulſibilité, on peut parvenir à digérer aiſément : quelquefois même la digeſtion ne ſe fait parfaitement que dans le bain, & il faut y faire ſes repas.

Si l'on ſe rappelle ce que j'ai dit ailleurs de la crudité & de la coction dans les maux de nerfs, des cauſes de la crudité, des conditions de la coction, & des moyens de la procurer, on comprendra que les bains tiedes ſont un des mieux indiqués ; & d'après toutes ces obſervations on ne ſera point ſurpris s'ils ont été recommandés par des très habiles Médecins. Hippocrate les conſeilloit déjà dans les maux de nerfs (*a*) ; Aretée, Celſe, Galien, Cœlius Aurelianus, Alexandre *de Trailes*, qui les conſeilloient dans l'épilepſie, en faiſoient un uſage très ſage. Dans les ſiecles ſuivans, leur uſage diætétique tomba en déſuétude, & les Médecins parurent auſſi les perdre de vue comme remede. Ce n'eſt proprement que dans le ſeizieme

(*a*) Aph. 22. ſect. 5. *Aqua calida cutem mollit, attenuat, dolores eximit, rigores, convulſiones, diſtentiones mitigat, capitisque gravitatem ſolvit.*

ſiecle, qu'on a commencé à en faire un uſage plus fréquent, & ce n'eſt que dans le ſiecle dernier, qu'ils ont repris la confiance qu'ils méritent. M. Hofman en apprécia très-habilement les avantages, & en démontra toute l'utilité. Il détermine leurs effets généraux, il indique les maladies dans leſquelles ils conviennent, & il établit très bien, que c'eſt ſur-tout dans l'hypocondrie nerveuſe, & dans tous les maux de nerfs, principalement s'ils dépendent d'une diſpoſition ſpaſmodique dans les viſceres (*b*); diſpoſition, qui, contribuant beaucoup à produire & à entretenir les obſtruc-

---

(*b*) *De balneorum ex aqua dulci præſtantiſſimo in affectibus internis uſu.* Cette excellente diſſertation ne peut être trop lue. On a d'autres bonnes diſſertations ſur l'uſage des bains tiedes & des bains en général; cependant cette doctrine n'eſt point encore traitée auſſi complétement qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'elle le fût. Un des meilleurs ouvrages eſt ſans contredit celui de M. Marteau, dont j'avois oui parler avec de grands éloges, mais qu'il m'avoit été impoſſible de me procurer, quand j'ai compoſé cet article. Depuis lors M. Raſt, mon ami, célebre Médecin de Lyon, & l'un des Praticiens les plus éclairés que je connoiſſe, a eu la complaiſance de me l'envoyer.

tions, on comprend comment & pourquoi les bains tiedes font tant de bien dans celles du bas ventre (*c*). Depuis M. Hofman, leur uſage eſt devenu bien plus général, & on les a ſur-tout beaucoup employés dans les vapeurs. M. Raulin les recommande & les emploie. M. Lorry a très bien jugé leurs effets; mais perſonne n'en a porté l'uſage auſſi loin que M. Pome, qui s'eſt frayé, dans leur emploi, une route qu'aucun de ſes devanciers ne lui avoit appriſe.

Si MM. Boerhaave, Cheyne & Whytt n'en parlent point, c'eſt premiérement, parce que, comme je l'ai déjà dit, ils n'ont enviſagé les maux de nerfs qu'en tant qu'ils dépendent du relâchement de la fibre : ils ont trop adopté l'idée de Piſon, qui, attribuant tout aux ſérosités ſurabondantes, établit trop généralement, que les bains tiedes relâchent, affoibliſſent, énervent, jettent même dans l'engourdiſſement (*d*). En ſecond lieu, parce qu'ils ont vécu dans des pays

(*c*) Fabri *de Hilden* vit un M. *Vallier* guéri d'obſtructions très-invétérées & très-opiniâtres, par les bains de Pfeffers *opera omnia*. pag. 661.

(*d*) Sect. 4. ch. 2. pag. 310.

où l'on ne fait preſque aucun uſage des bains tiedes. En Hollande on les craint, parce qu'ils augmentent le relâchement : en Angleterre on a cru preſque généralement, pendant très-long-tems, qu'il n'y avoit que les bains froids qui puſſent être ſalutaires ; & quand M. Percivall en a fait un aſſez grand uſage, il y a quelques années, on les a preſque regardés comme une choſe nouvelle. Que l'on me permette quelques réflexions ſur les cauſes qui ont déterminé M. Boerhaave & M. Whytt, &, d'après eux, pluſieurs autres Médecins diſtingués, à les proſcrire trop généralement. 1°. En établiſſant comme une regle, que les bains tiedes relâchent, effet qu'ils produiſent, il eſt vrai, ſur la fibre animale, iſolée ou morte, on a eu tort de la rendre générale, & de l'appliquer à toute la machine organiſée & vivante, puiſque cette concluſion n'eſt point généralement vraie. Si l'on baigne beaucoup dans l'eau tiede une perſonne très-ſaine, chez qui les bains ne peuvent détruire aucune cauſe de maladie, il eſt certain qu'ils la relâcheront : mais ſi une perſonne eſt tombée dans l'atonie, par une ſuite de quelqu'indiſpoſition,

dont les bains tiedes peuvent diſſiper la cauſe, non-ſeulement le malade recouvrera plus de force, parce que toutes les fonctions ſe feront mieux, mais ſes fibres aquerront plus de denſité & d'élaſticité ; & il n'y a pas un Médecin qui n'ait pu voir, dans pluſieurs circonſtances, les chairs reprendre de la fermeté au bout d'un certain nombre de bains tiedes. 2°. Les cauſes de cette eſpece peuvent ſe trouver dans tous les pays ; ainſi il n'y en a point dans leſquels les bains tiedes ne puiſſent être employés avec ſuccès. 3°. Les pays froids & humides, dans leſquels la tranſpiration ſe fait mal, doivent ſouvent offrir des cas, dans leſquels la peau s'obſtrue & entraîne beaucoup d'accidens, & ſur-tout des maux de nerfs : les bains tiedes précédés de frictions, & rendus très-légérement aromatiques, ſont alors de la plus grande utilité. 4°. En liſant avec attention un grand nombre d'obſervations de maux de nerfs, faites en Angleterre, on ne peut pas s'empêcher de remarquer plus d'une fois, que les antiſpaſmodiques actifs, que les bains froids, que les toniques, agiſſoient comme irritans ; & que, ſelon toutes les

apparences, les bains tiedes auroient beaucoup mieux réuſſi, & auroient rendu plus efficaces les antiſpaſmodiques internes : auſſi je ſuis perſuadé, que ceux des Médecins de cette nation, chez laquelle il y en a un ſi grand nombre de véritablement inſtruits, qui auront le courage, dont ils ont déjà l'exemple, de s'élever au-deſſus de la prévention nationale, retireront, de l'uſage des bains tiedes, des effets auſſi marqués qu'on peut en obſerver au midi de la France : mais je crois que les occaſions de les employer ſeront moins fréquentes.

Je ne m'étendrai pas davantage ici ſur les effets des bains : ce que j'en ai dit ſuffira pour faire comprendre ce que l'on doit en attendre, dans les différentes maladies dans leſquelles j'en conſeille l'uſage ; mais je dois donner ici la réponſe à quelques queſtions que l'on peut faire ſur la façon de les employer.

§. 138. Pour les bains très-froids, on n'eſt peut-être pas dans le cas de faire beaucoup d'attention au choix de l'eau : moyennant qu'elle ſoit froide, il n'eſt pas néceſſaire qu'elle ſoit douce, pénétrante, ſavonneuſe ; mais quand on de-

ſire qu'elle pénetre & qu'elle agiſſe ſur les liquides, comme c'eſt preſque toujours le cas dans les bains tiedes, on ne peut pas l'avoir trop pénétrante, trop douce, trop ſavonneuſe, & telle eſt celle du lac Léman. Quand on n'en a pas de telle à ſa portée, on doit la charger d'herbes ſavonneuſes, ou de fleurs légérement inciſives, telles que celles de ſureau.

§. 139. Pour tous les bains, l'heure la plus convenable, c'eſt le matin, à jeun, quand les vaiſſeaux ſont déſemplis, & qu'il n'y a rien dans l'eſtomac; puiſque, en effet, ſi l'on deſire que l'eau pénetre, elle pénetre mieux alors qu'en tout autre temps; parce que l'abſorption ſe fait plus aiſément; qu'elle peut être plus conſidérable, & que l'effet ſera plus marqué ſur des vaiſſeaux détendus, que ſur des vaiſſeaux tendus.

Si l'on veut qu'elle fortifie en contractant les vaiſſeaux, cette contraction eſt bien plus forte quand leur plénitude n'y réſiſte pas, & elle n'eſt point dangereuſe.

Si l'on deſire l'effet antiſpaſmodique, par l'action ſur la peau, il eſt bien

plus conſidérable quand les vaiſſeaux ſont déjà au point de leur plus grand relâchement, & quand il n'y a point, dans l'eſtomac, d'alimens qui pourroient faire une contr'irritation.

D'après ces principes, c'eſt toujours à jeun que je fais prendre les bains frais; ils ſont bien plus efficaces. Pour les froids, pris à une autre heure, ils pourroient occaſionner des accidens dangereux; mais quant aux tiedes, dans leſquels il faut quelquefois reſter très-long-tems, & qui, par-là même, pourroient éprouver les perſonnes délicates, il n'eſt pas abſolument néceſſaire de les prendre à jeun.

Quand on ne prend point d'autre remede que les bains, & que le malade eſt foible, on peut le faire entrer dans le bain deux heures après déjeûner. Quand le malade prend le petit-lait, le lait d'âneſſe, ou quelqu'autre remede de cette eſpece, il peut entrer dans le bain deux heures après les avoir finis.

Quelle doit être la durée de chaque bain? Il n'eſt pas poſſible de donner, à cet égard, une regle qui convienne à tous les malades & à tous les cas. On

voit des Médecins qui les ordonnent pour trois quarts d'heure, pour une heure tout au plus : & M. Raulin parle d'une femme à qui on avoit ordonné, pour des vapeurs, des bains d'une heure, & qui les prit de deux, comme ayant fait une grande faute, dont elle fut punie par la fievre, la toux, l'épuiſement : ce ne fut qu'en revenant au terme preſcrit qu'ils lui firent du bien, & la guérirent entiérement de ſes vapeurs (*e*). Mais j'avoue que cet effet me paroît fort extraordinaire, & je ſoupçonne qu'à l'erreur dans la durée, il s'en joignoit une plus importante dans le degré de chaleur ; puiſque les ſymptômes que la malade éprouvoit, étoient préciſément ceux que produiſent les bains trop chauds ; & que, ſi les bains trop longs incommodent, c'eſt en donnant mal au cœur & de la diſpoſition à défaillir. D'ailleurs l'expérience de tous les jours démontre, que l'on ſoutient parfaitement des bains beaucoup plus longs. M. Pome en a fait prendre pendant long-tems, de ſix, de huit, de

(*e*) Pag. 335.

dix, de douze, de dix-huit & même de vingt-deux heures (*f*); & Fabri de Hilden avoit déjà donné l'hiſtoire d'un fait bien propre à autoriſer les longs bains tiedes, & à en démontrer l'avantage. Il avoit vu qu'à *Pfeffers* il y avoit des gens qui reſtoient toujours dans le bain, & finiſſoient leur cure ſans en ſortir (*g*). Et deux témoins dignes de foi m'ont aſſuré, que l'on avoit vu la même choſe aux bains de Leuch en Valais, qui ſont bien plus actifs que ceux de Pfeffers. Je ne conſeille point cette méthode; mais j'ai cependant cru utile de préſenter ces faits, parce qu'il ne ſeroit pas impoſſible, que, dans quelques cas, elle eût ſes avantages. A l'ordinaire, je ne fais pas prendre les bains tiedes, quand je les ordonne pour les maux de nerfs, plus de deux ou trois heures; parce que, excepté dans les cás où il y a une roideur marquée dans quelque partie, une chaleur, une ſéchereſſe, & une irritation prodigieuſe, je crois avoir remarqué, qu'au bout de

(*f*) Pag. 114. 118. 131. 132, &c.
(*g*) *Epiſtola ad Croquerum*, pag. 659. 660. 661.

deux ou trois heures, le bain a fait autant d'effet qu'il peut en produire ; & un grand nombre de malades m'ont conſtamment aſſuré, qu'ils étoient mieux quand ils n'y reſtoient pas plus de deux heures & demie, que quand ils y reſtoient plus long temps. L'abſorption ſe fait le plus abondamment dans la premiere demi-heure du bain : le *lénimen* de la peau eſt auſſi aſſez prompt ; il n'y a que l'amolliſſement qui augmente à proportion du tems ; & ainſi quand on ne deſire pas cet amolliſſement, il eſt inutile de le prolonger. J'ai été conſulté par quelques malades que des bains trop longs avoient jettés dans un relâchement trop conſidérable, d'où étoit réſulté une diſpoſition à l'anaſarque, &, chez une femme à la fleur de l'âge, un véritable anaſarque univerſel, avec une foibleſſe extrême.

Quoique l'heure la plus convenable pour les bains ſoit le matin, on peut cependant auſſi ſe baigner une ſeconde fois le ſoir, aſſez tard pour que la digeſtion du dîner ſoit finie. Il y a plus d'avantage même à réitérer ainſi le bain, qu'à le prolonger très-long-tems le matin : on obtient par-là une double ab-

ſorption, quoique la ſeconde fois moins abondante, & un double *lénimen* de la peau, cet effet heureux auquel ſe rapporte une partie des avantages du bain.

On peut prendre les bains tiedes dans tous les tems de l'année; les plus grands froids ne ſont point un obſtacle : quelquefois même les perſonnes fort délicates, ſur qui le grand froid agit comme un irritant, ont plus beſoin du bain tiede à cette époque qu'à toute autre. Il n'y a aucune néceſſité de ſe coucher après le bain : ce n'eſt que les circonſtances du malade ou de la maladie qui peuvent l'exiger. Mais je paſſe actuellement aux bains frais.

§. 140. Les expériences de M. Maret lui ont appris, que la bandelette de peau, longue de ſix pouces, dont il ſe ſervoit pour ſes expériences, s'allongeoit de deux lignes, en la tenant pendant une heure dans l'eau au douzieme degré, & l'on peut être ſûr, qu'à dix huit degrés, cet effet ſeroit plus conſidérable encore. Cependant il ne faudroit pas en conclure, que le bain, à douze, & même à dix-huit, relâche; & il faut bien diſtinguer entre les effets ſur la peau morte, & ſur la peau ſenſible. A ſeize, dix-

dix ſept, dix-huit degrés même, le bain produit conſtamment un ſentiment de froid ; la raréfaction des humeurs diminue, & tous les ſolides de l'animal ſe reſſerrent : il n'y a perſonne, qui, en ſe baignant à ce degré de chaleur, ne puiſſe en faire l'épreuve. Il pâlira, ſes bagues ſe trouveront plus larges qu'elles n'étoient ; il ſe rechauffera avec plus de facilité qu'il ne s'étoit déchauffé : en un mot, tout lui démontre qu'il a diminué de volume. Le bain frais juſques à dix-huit degrés, n'agit donc pas comme relâchant, ſi l'on n'y reſte pas long-tems ; car ſi l'on reſte plus de ſept ou huit minutes, on ſe fait à ce degré de fraîcheur : elle ne produit plus d'effet ſur la peau, & cette diminution de volume ceſſe ; & même ſi l'on ſe baigne dans une baignoire où il y ait peu d'eau, on la fait bientôt monter de quelques degrés, & les effets du bain deviennent quelquefois relâchants, puiſque réellement ils commencent à l'être quand l'eau eſt à vingt ou vingt-un degrés ; chaleur à laquelle l'eau du lac parvient quelquefois, quand le thermomètre au nord eſt à vingt-cinq ou vingt ſix : auſſi j'ai vu pluſieurs malades ſe plaindre, que

ces bains, qui, quelques jours auparavant, leur donnoient de la force, & leur faiſoient du bien, ne leur en faiſoient plus & les affoibliſſoient. On peut donc établir que le bain, depuis 12 juſques à dix-huit, moyennant que l'on n'y ſoit que quelques minutes (*h*) reſſerre les ſolides vivans (*i*).

L'effet de ce bain ne ſera donc pas préciſément celui du bain tiede ; l'abſorption eſt bien moins conſidérable ; le lénimen de la peau, qui tient à la détente que la tiédeur produit, n'aura plus lieu ; les ſolides trop tendus ne ſeront plus relâchés, tant s'en faut ; & toutes les fois qu'il y a réellement trop de tenſion, ils nuiront : ils nuiront même ſans trop de tenſion, quand le genre nerveux eſt exceſſivement mobile : on éprouve élors, avec les bains frais, ce qu'on éprouve ſouvent avec les plus lé-

---

(*h*) A. 12. 13. 14. degrés, & même à 15, l'effet ne change pas, quoique l'on y ſoit long-tems. J'ai vu un malade, après trois quarts d'heure, à treize & demi, ſenſiblement contracté.

(*i*) Il ſuffit que la raréfaction des humeurs diminue, pour que les ſolides ſe contractent par leur propre élaſticité.

gers toniques ; ils agiſſent comme irritans, & c'eſt cet accident qui m'obligea, dans un cas où ils me paroiſſoient évidemment indiqués, à commencer par des bains tiédis au degré néceſſaire pour que cette irritation n'eût pas lieu ; & diminuant chaque jour, & de la durée du bain, & du degré de chaleur, le malade parvint, au bout de quelques jours, à les ſupporter à douze. Depuis lors j'ai eu de fréquentes occaſions d'employer cette méthode, & toujours avec ſuccès ; & tout ce que je viens de dire doit faire comprendre, que l'on ne doit pas plus employer les bains frais, dans l'état de crudité des maladies de nerfs, & en général dans les maladies chroniques, à moins qu'elles ne dépendent d'atonie, que dans les maladies aiguës, puiſque c'eſt comme tonique que l'on doit les enviſager, & que c'eſt d'après cette idée qu'il faut les apprécier. Mais c'eſt un tonique qui a des avantages que les autres n'ont point ; il ne fatigue aucun organe, il n'échauffe point, il ne conſtipe point, il n'ôte point le ſommeil, en un mot il n'a aucun des inconvéniens de pluſieurs autres irritans, & il y a des avantages qui lui ſont particuliers.

Ainſi on peut hardiment le regarder comme le premier des toniques dans les maux de nerfs ; & ſi la maladie eſt de nature à exiger une coction, quand cette coction eſt faite, & que l'on peut employer hardiment les ſpécifiques, le bain froid produit un excellent effet, & à cette époque il fait le plus grand bien dans l'épilepſie même. Une frequence habituelle du pouls ſans dureté, un ſentiment de chaleur à la peau, de fréquens gonflemens d'eſtomac, les inſomnies, les feux fréquens au viſage, ſont les ſymptômes qui indiquent, preſque toujours avec certitude, que le bain frais produira les meilleurs effets. Il eſt très-important de le prendre à jeun, & on peut le prendre en toute ſaiſon & auſſi long-tems que l'on veut : mais il bien certain que c'eſt dans les grandes chaleurs de l'été qu'ils ſont le mieux indiqués, parce que rien n'en diminue autant les fâcheux effets, dont j'ai parlé ailleurs, & qui ſont ſi ſenſibles dans tant de maux de nerfs.

§. 141. L'effet des bains froids eſt uniquement tonique, & très-tonique : il exige, plus encore que le bains frais,

une grande attention à ne pas l'employer trop tôt.

M. Maret a vu que la bandelette de peau ſe raccourcit d'une ligne dans une heure au degré 1 : & il eſt aiſé de juger, par-là, combien l'effet tonique de ce degré, ſur le vivant, eſt ſupérieur. Un de mes amis, Médecin très-éclairé, feu M. Chatelanat, a vu les bains d'Ingni, ſource très-froide entre Moudon & Payerne, occaſionner une conſtriction ſi violente des muſcles abdominaux, qu'il en réſulta une chûte du rectum de plus de huit pouces. Un fait comme celui-là prouve ce que l'on peut en eſpérer, & l'expérience démontre, qu'ils opérent les cures les plus ſuprenantes, dans les cas d'atonie, où tout autre remede a été inutile.

§. 142. *b.* Les cas où les maux de nerfs pourroient exiger des bains extrêmement chauds ſont ſi rares, que je ne crois point devoir en parler ici : ce que j'ai à en dire ſera mieux placé à l'article de la paralyſie (*k*). Je remar-

(*k*) Dans ces cas-là, les bains les plus chauds qui ſoient connus en Europe, ſont, à ce que je crois, ceux de Borshet & ceux de Dax. J'ai vu à Borshet, avec deux thermometres très-

querai ſeulement ici, que leur effet eſt une tranſpiration exceſſive, & une fréquence très-grande du pouls. On peut donc compter que l'action ſera très-grande, même dans les plus petits vaiſſeaux, & que la diminution, dans la maſſe des humeurs, ſera très-conſidérable. M. le Monier, en ſe baignant pendant demi-heure au 34e degré,

---

exacts, qu'au moment même où l'on plonge le thermomètre dans le petit puits, qui eſt ſoufré, il monte à 59, &, au bout d'une minute, à 61 du thermomètre, qui marque l'eau bouillante à 80. M. Forſter en a trouvé dans l'iſle de Tina, qui vont à 191 de Farenheit : c'eſt plus de 70 au thermomètre que j'employois. Dans le grand puits, qui n'eſt pas ſoufré, il monte à 48 ; &, à ſa ſource, qui n'eſt éloignée que de huit pas, il monte à 52. La ſource qui eſt à la promenade, & coule du roc, n'eſt pas ſi chaude ; le thermomètre ne monte qu'à 45 : elle n'eſt pas ſoufrée, mais aſſez ſaline pour que l'on puiſſe s'en promettre de grands effets. Dax n'eſt que de l'eau très-pure, mais très-chaude. M. Secondat de *Monteſquieu* a trouvé la chaleur, à la ſurface du baſſin, de 48, & à la ſource, de 56. Je vois dans l'excellent ouvrage de M. Le Roi, que celles de Vinai, au pied du mont Viſo, le font monter à 52 : mais un homme éclairé, qui y avoit été, m'aſſure qu'elles ne paſſent pas 48.

perdoit depuis 11 jusqu'à 14 onces, & dans un bain plus chaud, il perdit vingt onces & deux gros en huit minutes.

Des eaux Thermales.

§. 143. Ce que j'ai dit des degrés de chaleur de l'eau commune, est vrai des différentes eaux thermales, dont le degré de chaleur varie généralement entre 28 & 44 (*l*).

(*l*) On comprend que je ne parle plus ici des sources de Borshet, de Dax & de Vinai, mais de la généralité des autres eaux. Le *bassin tempéré*, (dit neuf) formé à Bains par une source savonneuse, ne fait pas monter le thermomètre au-delà de 29. La source la plus chaude le porte à 40, qui est le degré de la source du crucifix à Plombieres; & ce degré est, je crois, celui que l'on trouve le plus souvent dans les eaux thermales. Le bassin le plus tempéré de Luxeuil, qu'on appelle des Bénédictins, ne porte le thermomètre qu'à 30 On trouve à Bains une source très-savonneuse, chaude à un degré très-rare, c'est celui de 19 degrés, & je ne me rappelle que l'eau sulfureuse de Nyer en Roussillon, dont parle M. Carrere, à qui l'on doit un bon ouvrage sur les eaux de cette Province, qui ait ce degré. Je dois ces observations, & plusieurs autres sur Bains & Luxeuil, que je n'aurois pas

Les eaux thermales ſe rangent ſous un certain nombre de claſſes, & les effets des différentes eaux de chaque claſſe ne varient que du plus au moins; de façon que les vertus ſpécifiques que l'on attribue aux unes, dans certaines maladies, préférablement à toute autre, ſont preſque toujours des vertus ſuppoſées pour les accréditer, plutôt que des vertus réelles; &, en général, l'eſſentiel pour ordonner les eaux, c'eſt de ſavoir à quelle claſſe elles appartiennent, & ſi elles ſont fortes ou foibles dans leur claſſe. Dès qu'une fois on pourra avoir cette claſſation & ces échelles, il ne s'agira, pour ſe déterminer entre celles qui ſont de même force, (& il y en a pluſieurs) que de conſulter les circonſtances du malade, & la façon dont on eſt aux eaux. L'air, le logement, la nourriture, la facilité

---

eu le tems de faire moi-même, avec l'exactitude néceſſaire, à M. de T. Officier François, bon Phyſicien & bon Obſervateur, qui eut la complaiſance de les faire pour me les communiquer. J'ai vu à la ſource à Balaruc, le thermomètre monter très-rapidement à 41, & enſuite preſque à 43.

des promenades, les commodités des bains, les douches, les étuves ſont des circonſtances de la plus grande importance ; & il y a des ſources précieuſes, qui ſont gâtées parce que l'on y eſt mal à tous ces égards.

Les quatre claſſes ſont ; les ſalines, telles que celles de Balaruc, de Vichi, de Bourbonne, de Visbaden, d'Ems ; les ſoufrées, telles que celles des trois Aix, de Bath, de Barèges ; les martiales, telles que celles de Carls-Baden en Bohême, & de Leuch en Valais, ce ſont les plus rares ; enfin, les ſimples, que l'on pourroit diviſer en abſolument ſimples, telles que celle de Pfeffers, de Slangen-Baden, de Bains, la ſource appellée d'alun à Aix-en-Savoie, & celles qui renferment ou une légere doſe de terre alkaline, ou de terre ſavonneuſe, ou même de ſel alkali ; telles que celles de Plombieres, peut-être de Luxeuil, de Lucques, de Pize, &c. Il faut remarquer, que, dans celles des trois premieres claſſes, il y en a beaucoup qui participent des autres claſſes, & que, dans la premiere, le principe ſalin varie. Les eaux de *Balaruc* ne contiennent preſque que du ſel de mer ;

celles de *Bourbonne*, bien moins salées, le sont par un amer d'une autre espece, & contiennent un léger principe sulfureux, qui fait que leur action est bien moins bornée aux premieres voies que celles de *Balaruc*. Celles de Visbaden, qui me paroissent celles de cette classe dont on peut espérer les effets les plus considérables, contiennent aussi un sel amer, mais bien plus pénetrant que les autres : celles de Vichi sont plus alkalines, & celles d'Ems contiennent un sel neutre, si doux & si pénétrant, qu'elles ne sont point purgatives, mais très-déſobstruantes.

Les eaux sulfureuses varient aussi, par la quantité du principe soufré qu'elles contiennent, & par leurs différentes combinaisons avec les sels (*m*).

Les eaux martiales contiennent aussi

(*m*) J'ai été moi-même aux trois Aix. Les eaux d'*Aix-la-Chapelle* sont très-soufrées, & en même tems chargées d'un sel amer. Celles d'*Aix-en-Savoie* m'ont parut aussi soufrées, mais très-peu salines ; le degré de chaleur est à-peu-près le même. Celles d'*Aix-en-Provence* sont moins chaudes, peu soufrées, & point salines au goût. Celles de *Bareges* ne sont presque que soufrées, mais très-pénétrantes.

plus ou moins de quelqu'autre principe.

Il y a une obſervation à faire ſur les eaux thermales comme ſur les acidules : c'eſt qu'indépendamment des principes minéraux qui peuvent s'y trouver, il y a une grande différence dans l'eau même qui a ſervi de diſſolvant ; & en ſavourant long-tems les eaux après qu'elles ſont refroidies ou éventées, on apperçoit ſenſiblement cette différence, qui eſt très-importante.

En ſe rappellant tout ce que l'on connoît des effets des eaux thermales, de leurs différentes eſpeces, & ce que j'ai dit juſques à préſent des maux de nerfs & de leurs cauſes, on comprendra aiſément, que celles des trois premieres claſſes peuvent convenir pour remédier à différentes cauſes des maux de nerfs ; mais que, dans les cas où il y a une grande âcreté, où la mobilité tient à l'état du ſenſorium, aux eſprits animaux, à la ſenſibilité extrême de quelqu'organe, comme de l'eſtomac ou des inteſtins ; dans les cas où les nerfs ont été affectés par quelque cauſe morale, il n'y a que celles de la derniere claſſe qui puiſſent convenir. L'action des pre-

mieres eſt celles des ſels délayés dans
l'eau : celle des ſecondes peut ſe rap-
procher de celle des amers animés d'
quelque volatile : celle des troiſiemes
eſt celle des martiaux , & la quatrieme
celle des bains tiedes. Ainſi on voit d'a-
bord dans quels cas elles peuvent con-
venir , en ſe ſouvenant cependant , que
les préparations de la nature donnent
aux mêlanges qu'elle fait , une énergie
que les mêlanges de l'art ne peuvent ja-
mais atteindre , & que , quoi que l'co-
diſe de l'imitation des eaux , elle eſt
toujours très - imparfaite. La quantité
de ſel de mer , que contient la dose
d'eau de Balaruc , qu'il faut boire pour
ſe purger , diſſoute dans l'eau ordinaire
ne feroit vraiſemblablement qu'altérer ;
& pour toutes les eaux en général , on
eſt étonné de l'action que leur donne la
petite quantité de principes dont elles
ſont chargées , & dont la combinaiſon
telle que la Nature le prépare , pro-
duit des mixtes réellement différens de
ceux que la Chymie ordinaire en pour-
roit faire. C'eſt cette activité qui leur
donne tant d'efficace , & qui rend le
abus ſi fâcheux. On a vu plus haut que
horribles accidens nerveux les eaux

Balaruc mal ordonnées avoient produits ; & l'on verra, dans différens chapitres de cet ouvrage, les maux produits par les eaux minérales les plus fortes & les plus vantées. Mais ces mêmes eaux, bien employées, produiſent auſſi les plus heureux effets : & je me ſuis ſervi avec le plus grand ſuccès, de celles de Balaruc, même dans des cas de maux de nerfs fâcheux & opiniâtres, dont la premiere cauſe étoit dans les viſceres du bas-ventre. M. Le Roi a très-bien apprécié leur uſage (*n*) dans ces cas-là,

---

« (*n*) Les maladies vaporeuſes ſpaſmodi-
» ques, ne tiennent pas toujours uniquement
» à une mauvaiſe diſpoſition du ſyſtême ner-
» veux : elles ſont quelquefois ſympatiques &
» dépendent d'un état maladif de l'eſtomac &
» du canal inteſtinal. Dans ce cas, les eaux
» de Balaruc, priſes intérieurement à de pe-
» tites doſes, & long-tems continuées, ont
» ſouvent produit de très-bons effets. Bien plus,
» lorſque les paroxiſmes périodiques d'une épi-
» lepſie récente, m'ont paru être déterminés
» par des matieres bilieuſes, âcres, accumu-
» lées dans les premieres voies, & ſur-tout
» dans l'eſtomac, j'ai quelquefois réuſſi à gué-
» rir cette maladie, en purgeant le malade
» trois jours conſécutifs avec les eaux de Ba-
» laruc, & en réitérant, de deux en deux
» mois, cette purgation, pendant un an ou

& ce qu'il en dit doit être connu de tous les Médecins.

Les eaux de la quatrieme classe, celles que j'ai appellées simples, conviennent toutes les fois que les bains tiedes conviennent : mais leurs effets sont beaucoup plus considérables, parce que leur eau est beaucoup plus douce & beaucoup plus pénétrante ; peut-être simplement à cause de l'absolue pureté de l'eau ; peut-être par quelque principe trop tenu pour tomber sous nos sens. Deux faits populaires, mais bien constatés, c'est qu'elles lavent le linge mieux qu'aucune autre eau, & que les linges se sechent beaucoup plus promptement que s'ils eussent été lavés dans d'autres eaux, suffisent pour prouver leur pénétration, & la facilité avec laquelle elles se distribuent ; derniere qualité qui fait que l'on peut les boire avec tant de succès, pendant que les mêmes doses d'eau commune chauffées, détruiroient rapidement l'estomac.

» un an & demi, & en éloignant ensuite, » peu-à-peu & par degrés, la période de » cette purgation. » *Mémoire sur les eaux de Balaruc. Mélanges de Physique & de Médecine*, pag. 48.

Celles que j'ai appellés ſavonneuſes ont, outre ces avantages, celui de détruire plus puiſſamment les principes d'acide, de viſcoſité, de légers engorgemens, qui ſe trouvent ſi ſouvent combinés avec les maux de nerfs ; mais il eſt vrai que ces qualités même les rendent quelquefois trop actives pour les malades à qui il ne faut abſolument que les ſimples adouciſſans ; & j'ai vu le malade, à qui je dois les obſervations que j'ai citées plus haut, ſenſiblement irrité par les eaux de Plombieres, être obligé d'aller à celles de Bains, qui ſeroient inefficaces dans pluſieurs cas dans leſquels les premieres réuſſiſſent ſupérieurement. Mais il ſeroit inutile de m'étendre ſur ces objets : on voit combien il eſt important de connoître exactement les vertus des eaux, & combien il eſt dangereux de les enviſager comme un remede indifférent, où l'on envoie très-légérement, & dont on laiſſe preſque le choix au malade, ſans que le grand nombre d'exemples fâcheux ramene à des précautions dont l'oubli eſt ſi funeſte (*o*).

(*o*) J'ai vu en 1777 une Dame envoyée ;

Des eaux minérales froides

§. 144. On peut les partager comme les eaux thermales, en salines, sulfureuses, chalibées, & simplement spiritueuses, ou imprégnées d'un principe actif aërien sans aucun minéral (*p*) : & il faut se rappeller qu'une partie de ce que j'ai dit des eaux thermales en général, sur leur composition, sur les effets du mêlange, sur le mêlange des classes, convient aussi aux eaux froides,

---

du nord de la France, à Bareges, avec cet indifférentisme, à qui ces eaux réussirent si mal, qu'elle fut quatorze mois avant que de pouvoir retourner chez elle : & j'ai vu en 1778 une Dame, envoyée aussi légérement à Contrexeville, à qui ces eaux occasionnerent des pertes si fâcheuses, que, depuis ce moment, elle a perdu journellement ses forces, & est tombée dans une diarrhée que rien n'a pu même modérer, & qui l'a tuée sans accidens violens.

(*p*) Je n'exclus point les alumineuses, les vitrioliques, les cuivreuses, &c. Je n'examine point si elles existent : ces recherches seroient l'objet d'un traité des eaux minérales. Ici je n'ai dû parler que de celles qui sont d'un usage général, que l'on emploie très-souvent dans les maux de nerfs.

dont très-peu appartiennent uniquement à leur claſſe. Toutes ſont plus ou moins gazeuſes ; & des trois premieres claſſes, il y en a peu, qui ne contiennent quelque principe ſalin ou terreux : mais je dois remarquer, que, parmi les thermales, les ſoufrées ſont très-communes, les martiales très-rares, & qu'au contraire, les ſoufrées ſont très-rares parmi les froides, & les ferrées très-communes. Dans la quatrieme claſſe, on pourroit admettre une différence analogue à celle que j'ai admiſe dans la quatrieme claſſe des eaux chaudes. Les unes ne ſont que gazeuſes : elles reſſemblent à celles que l'on peut faire, en ajoutant de l'air fixe avec ſoin à de l'eau commune ; mais avec cette différence, qu'il y a entre les manipulations de la nature, & celles de l'art ; & quoique l'on en ait dit, elle eſt très-conſiderable : les autres contiennent une terre abſorbante, ou une très-légere doſe de ſel alkalin, qui leur donne un peu plus d'activité.

Les ſalines, telles que celles d'Egra, qui contiennent un ſel neutre, & qui ſont peut-être les premieres de leur ordre ; les ſulfureuſes, (telles qu'il y en

a de très-bonnes à Prangins à quelques lieues de Lauſanne), qui contiennent auſſi un ſel amer, combiné avec un principe ſulfureux, qui leur donne la plus forte odeur de ſoufre, & qui ſont purgatives, conviendront dans les cas dans leſquels les remedes de cette eſpece ſeroient indiqués ; mais en ſe ſouvenant toujours, que les eaux ſalines ſont préférables aux diſſolutions de ſel, comme les eaux chalibées aux teintures de fer.

Les eaux chalibées, qui ſont un puiſſant tonique, & un remede ſouverain dans les maux de nerfs qui dépendent d'atonie, & dont l'action eſt ſi analogue à celle des bains frais, deviennent très-irritantes dans un grand nombre de cas ; & je les ai vu changer en épilepſie de ſimples mouvemens convulſifs. En général, elles ne conviennent preſque jamais dans les maladies qui ont leur ſiege dans la tête, & cette vérité eſt trop ignorée. Si l'atonie n'attaque que les premieres voies, on peut ſouvent les combiner avec ſuccès avec les bains tiedes, qui empêchent qu'elles n'irritent. Celles qui, comme la Géronſtere, contiennent un principe ſulfureux

volatil, combiné au fer, ont une efficace que l'on chercheroit vainement dans d'autres remedes.

Les eaux gazeuſes, ou les acidules ſimples, qui, malgré leur nom, ſont preſque toutes alkalines, ſont un délayant, un édulcorant, un véritable antiſpaſmodique. Leur effet eſt celui des bains de la quatrieme eſpece; & elles ſont le plus grand bien dans les maux de nerfs primitifs, qui ne tiennent qu'à âcreté, épaiſſiſſement, manque de tranſpiration, ou ſécrétions dérangées. Il y a cependant des cas dans leſquels la ſenſibilité eſt telle, que l'action du gaz eſt trop forte. J'ai vu celles de Seltzer ſtimuler; & il a fallu en revenir à l'eau pure, ou à celle de Pfeffers, qui eſt beaucoup moins gazeuſe. Mais je ſortirois de mon ſujet, ſi je m'étendois davantage ſur les eaux minérales. Je n'ai dû que rappeller ici ce qu'il eſt important d'avoir préſent, avant que de ſe déterminer à les ordonner dans les maux de nerfs. On retrouvera l'application de ces principes dans le traitement des maladies particulieres.

De l'Aimant & de l'Electricité.

§. 145. J'ai déjà parlé de l'aimant & de l'électricité en parlant des cauſes. Je n'ai preſque rien de plus à dire du premier que ce que j'en ai dit alors. Je ne connois encore qu'une obſervation qui atteſte ſes bons effets d'une façon aſſez nette, & aſſez ſûre pour que j'oſe la citer : elle eſt de M. Deharſu, célebre Chirurgien à Geneve. Il étoit perclus des extrémités inférieures depuis cinq ans, & ſujet à des froids de pied, de jambes & de cuiſſes, qui lui étoient fort incommodes, & il éprouvoit le plus grand froid en Octobre 1775. Ce fut alors, que, ſur la réputation de ce nouveau remede, il appliqua ſous ſes pieds cinq pieces aimantées ; & malgré le rigoureux hiver de 1775 & 1776, non-ſeulement il n'a pas eu beſoin une ſeule fois de chauffe-pied, & il a toujours joui d'une chaleur ſuffiſante, mais il a recouvré la liberté du ventre (*q*),

(*q*) Ce fait prouve, qu'en faiſant ceſſer le ſpaſme des pieds, le remede fit ceſſer celui des inteſtins.

& n'a plus eu beſoin d'aloès : les douleurs de goutte ſe ſont beaucoup mieux réglées qu'elles ne l'avoient été depuis vingt ans ; & un principe âcre, qui ſe dépoſoit ſur ſes mains & ſur ſes avant-bras, avec beaucoup de prurit, a fort diminué & preſque diſparu. M. D. ajoute : je viens d'obtenir un ſuccès frappant ſur la femme d'un ouvrier de la monnoie, nommé Cramer, atteinte depuis dix ans de crampes très-douloureuſes à l'eſtomac (*r*). Il paroît évidemment qu'après l'application de l'aimant, il y a eu moins de ſpaſmes & plus de tranſpiration. Si de nouveaux faits démontrent enfin quelqu'une des vertus qu'on lui attribue, je ſerai empreſſé à en profiter.

§. 146. Quant à l'électricité, qui me paroît un agent bien plus fort que l'aimant, j'ai déjà apprécié ſes effets

---

(*r*) *Journal Encyclopéd.* Juillet 1776, pag. 324. Dans le moment où l'on arrange ceci pour l'impreſſion, je lis une nouvelle obſervation, *Gazette de ſanté*, 1779, n°. 1. qui ne me paroît pas plus déciſive que quelques autres, quoiqu'on ſoit porté à croire que l'aimant n'a pas été inutile.

dans un autre ouvrage ; & je vois que ces principes ont été adoptés par plusieurs Médecins, dont la plûpart ont paru avoir oublié que je les avois déjà publiés (*s*). Je rappellerai ici ce morceau tout entier, tel que je le donnai en 1761 : j'y joindrai en notes un très-petit nombre de nouveaux faits, qui confirment ce que je pensois alors ; & c'est sur ces principes qu'il faut se décider, quand il s'agit de juger si l'on doit employer ce secours comme remede dans les maux de nerfs.

En 1746 & 1747, plusieurs habiles Physiciens, à la tête desquels on peut placer MM. Jalabert, Cruger, Cratzenstein, & Kleyn (*t*) penserent tous,

---

(*s*) M. Hahn, *de paralysi sine nervorum & arteriarum læsione* Hal. 1766, est le seul Auteur qui ait cité mes remarques sur cet important objet : *de electricitate silebo, quia laboris otium mihi fecit Cel.* Tissot, *qui de hac materia disseruit in epist. ad Hallerum.* §. 11.

(*t*) M. l'Abbé Nollet dit, Mémoires de l'Acad. 1749, pag. 28, qu'en Février 1746, il essaya d'appliquer l'électricité à un paralytique ; mais que des circonstances étrangeres au sujet interrompirent ces expériences. On verra plus bas qu'il ne les recommença que plus de deux ans après.

ſans s'être communiqué leurs idées, que l'électricité ſeroit un remede utile dans la paralyſie ; & l'obſervation que M. Jalabert publia étoit bien propre à accréditer cette idée. M. de Sauvages ſon ami, fut un des premiers à l'adopter ; & il rendit compte de ſes obſervations dans une diſſertation ſoutenue par M. Deshais (*u*).

Le 9 Avril 1748. M. l'Abbé Nollet & M. Morand commencerent des eſſais, à l'hôtel des invalides, ſur quatre paralytiques ; & ils les continuerent juſques aux 1 de Juin avec beaucoup de régularité, ſans obtenir aucun bon effet marqué : mais ces obſervations, rendues publiques ſeulement plus de quatre ans après, ne ſervirent pas beaucoup à l'appréciation du mérite de l'électricité. Les premieres expériences favorables avoient fait ſa réputation ; & il lui arriva ce qui arrive à tous les remedes annoncés par quelque Médecin de réputation, & ſoutenus de quelque

(*u*) J. Steph. Deshais, *Diſſertatio de hemiplegia per electricitatem curanda*, *Monſ.* 1749. On la trouve dans la collection de M. Haller.

cure éclatante : on s'enthouſiaſma, & depuis l'an 1747 juſques à 1756, une grande partie de l'Europe fonda la guériſon de la paralyſie ſur l'électricité. On fit des expériences par-tout, mais avec des ſuccès ſi différens, que la multitude des obſervations ne ſervoit qu'à rendre la vertu du remede plus incertaine ; & cette incertitude en dégoûta : on l'abandonna preſqu'entiérement.

Le ſeul moyen d'apprécier ce que l'on doit en attendre, c'eſt d'établir ſes effets généraux d'après les obſervations, & de les comparer avec les indications qu'offrent les différentes eſpeces de paralyſie. Je renfermerai ſous quelques articles ce qu'il y a d'eſſentiel à dire ſur cet important objet.

1°. L'électricité rend le pouls beaucoup plus vîte ; & un grand nombre d'obſervations m'ont donné cette regle, c'eſt que l'électricité augmente la vîteſſe d'une ſeptieme : & quoique M. Morand n'eût point éprouvé cet effet, & que M. Nollet croie, que, ſi on l'a obſervé, c'eſt ſur les gens du peuple, effrayés par l'appareil de ces opérations

rations (*x*), il n'en eſt pas moins vrai que c'eſt un effet aſſez général ; mais il y a des ſujets chez leſquels l'électricité opere peu, & il eſt naturel qu'elle n'accélere pas leur pouls.

2°. Elle augmente la chaleur & la pléthore apparente.

3°. Elle augmente conſtamment la tranſpiration (*y*) & quelquefois les ſelles & les urines.

4°. Elle produit des hémorragies & ſur-tout des narines, telles que M. Wincler en éprouva lui-même ; & j'en ai vu une aſſez grave.

5°. Il y a douleur dans l'endroit touché ; la peau eſt endommagée (*z*), les muſcles ſont mis en action malgré eux ;

(*x*) *Mém. de l'Acad.* 1749, pag. 39.

(*y*) M. Nollet eſt un des premiers qui ait vérifié cet effet, d'abord ſur des animaux, enſuite ſur les hommes. *Hiſt. de l'Acad. Roy.* 1748. pag. 6. 7. 8. : ce qui ſeul feroit préſumer fortement qu'elle rend le pouls plus vîte.

(*z*) A *Somme* en Italie, un homme fut touché par le tonnerre, qui lui fit une légere inciſion au front, par laquelle il ſe fit un écoulement de matiere que rien n'a pu arrêter. Il mourut le vingt-unieme jour. *Gazette de Berne*, *Mars* 1775.

l'irritabilité du cœur, ſorti du corps de l'animal, eſt animée plus puiſſamment que par l'eſprit de vitriol.

6°. Elle frappe d'une ſecouſſe convulſive violente (*a*); elle eſt ſouvent ſuivie d'une foibleſſe de tête, de vertiges; d'un ſommeil inquiet, troublé, convulſif, tel que je l'ai ſouvent éprouvé moi-même, & j'ai entendu beaucoup d'autres s'en plaindre.

7°. La laſſitude & la foibleſſe ſont une ſuite inévitable du ſpaſme & de la fievre.

8°. La reſpiration conſerve ſouvent une certaine gêne.

9°. Elle a produit une paralyſie univerſelle des extrémités, dont M. Opelmayer fut la victime.

10°. Elle tue avec la promptitude de la foudre (*b*).

(*a*) Elle occaſionne les accès d'épilepſie: elle augmente l'aſthme convulſif. *Commentar. de rebus in ſcient. natural*, &c. Kirck Volgi a vu les accès épileptiques devenir plus fréquens après l'électricité. *Diar. Med. pract.* pag. 168; & un chaſſeur frappé du tonnerre, qui étoit reſté long-tems évanoui, ne pouvoit paſſer être électriſé ſans évanouir de nouveau.

(*b*) On a vu des exemples de paralyſie

11°. Les cadavres, ouverts après une longue électrisation, ont fait voir les vaisseaux du cerveau dilatés & gorgés de sang.

12°. L'électricité, appliquée aux animaux, a occasionné de violentes convulsions, des spasmes, des évacuations involontaires, des paralysies, de l'angoisse, l'écume à la bouche, la mort, avec un épanchement de sang dans la poitrine & dans le cerveau. Il paroît par tous ces faits, que les principaux effets de l'électricité sont, de donner la fievre, d'occasionner des convulsions, de raréfier le sang, & de le porter au cerveau, quelquefois, de produire ou

---

guéries par un coup de tonnerre ; Diemerbroech, obs, 10. Et on a vu aussi des paralysies produites par la même cause. Sauri, phys. t. 4. pag. 85 & 109. J'ai vu un malade paralytique des extrémités inférieures, touché légérement au front par le tonnerre, qui enflamma les rideaux de son lit, & incendia rapidement la maison qu'il habitoit, d'où son domestique eut à peine le tems de le sortir, n'en ressentir aucun effet ni bon ni mauvais. On a vu à Vienne l'électricité occasionner des apoplexies, des vertiges, des défaillances, un tétanos mortel, Kirckvolgh, *Diarium medico-practicum*, pag. 168.

d'augmenter la paralyſie ; & l'on doit faire la plus grande attention à ce que M. Thierry dit des effets de l'électricité ; je crois devoir rapporter ici un de ſes articles les plus eſſentiels. J'ai ouvert trois cadavres de perſonnes électriſées : tous trois m'ont offert à - peu - près le même ſpectacle. Le dernier ſujet avoit été électriſé aſſez long-tems pour une hémiplegie, venue à la ſuite de quelques attaques d'apoplexie. La veille de ſa mort, il ſe traîna juſqu'à moi, pour me prier de rétablir un peu ſa tête ébranlée par les chocs terribles qu'il avoit eſſuyés. Je le renvoyai au lendemain ; & ce jour-là, on me dit qu'il étoit mort ſubitement. Je trouvai, à l'ouverture de la tête, le diametre des vaiſſeaux de la dure & pie-mere, ſi prodigieuſement dilaté, que, dans quelques endroits, on eût pu y inſinuer, ſans efforts, une groſſe plume de cigne. Sur le grand nombre de cadavres que j'ai ouverts, je n'ai jamais trouvé la dilatation & l'engorgement des vaiſſeaux de la tête porté à ce point (*c*).

(*c*) *Médecine expérimentale*, pag. 216.

§. 147. De ces faits on peut juger ce que l'on peut attendre, & ce que l'on doit craindre de l'électricité. La fievre & la pléthore ſont ſouvent nuiſibles dans la paralyſie ; les convulſions le ſont preſque toujours, & ſi elles ſont fortes, elles la produiſent. On ne doit donc point employer l'électricité indiſtinctement dans toutes les paralyſies, mais ſeulement dans celles qui ne dépendent point de la pléthore, & dans leſquelles on ne craindroit ni la fievre, ni les effets des mouvemens convulſifs, mais dans leſquelles, au contraire, la fievre pourroit être utile. Ainſi l'on voit pourquoi ſes effets ont ſi fort varié, pourquoi elle a été louée par les uns, blâmée par les autres. Employée à propos, elle a été utile ; dans d'autres circonſtances elle a nui. Sous la conduite d'un habile Médecin, ce remede véritablement héroïque, & qu'il faut retenir en médecine, peut opérer de grands effets, parce qu'il n'eſt employé qu'à propos : & voilà pourquoi il paroît avoir eu des ſuccès à Vienne, dans l'hôpital Théréſien ; mais on le vante mal-à-propos comme le ſpécifique des paralyſies ; & la ſagacité de

M. Camper lui avoit déjà fait prévoir, en 1746, avant aucune expérience, que vraiſemblablement les effets de l'électricité étoient ennemis des nerfs, & qu'elle donneroit la fievre (*d*).

On voit que l'électricité a été utile dans les paralyſies des doreurs ; je n'en ſuis point ſurpris ; cette paralyſie eſt une eſpece d'engourdiſſement, occaſionné par un poiſon ſtupéfiant ; & les ſpaſmes que l'électricité occaſionne ſont propres à détruire cet état ; elle réuſſira auſſi vraiſemblablement dans la paralyſie qui ſuccede aux coliques de plomb. Dans l'un & l'autre cas il n'y a ni pléthore, ni fievre, ni vice dans le cerveau : elle nuira dans un grand nombre d'autres. Son plus grand uſage ſera dans les tempéramens lâches & peu irritables, qui ont beſoin des ſtimulans les plus forts ; elle eſt vraiſemblablement le plus fort de tous ; & comme tels ſont ſouvent les tempéramens de ces enfans infortunés, qui naiſſent ou ſourds, ou bornés dans

(*d*) *De viſu*, 4°. Leyde 1746, theſ. miſcell. n°. 9.

leurs facultés, & pour lesquels on n'a trouvé jusques à présent aucun secours, les secousses électriques pourroient-elles leur être de quelque utilité (*e*). On ne se repentira pas de l'essayer (*f*). J'ajouterai ici encore une observation. Un habile Architecte de mes amis, avoit depuis plusieurs années une pe-

---

(*e*) J'ai vu avec grand plaisir dans les Journaux, qu'on l'a essayé à Paris il y a deux ans, (c'est dix-huit ans après mon ouvrage), & avec succès, sur un enfant paralytique & imbécille. « M. Mauduit, habile Physicien & » savant Médecin de la Faculté de Paris, » vient de guérir dans l'espace d'environ 80 » jours, un enfant qui étoit en même tems » paralytique de la moitié du corps & totale- » ment imbécille. » *Journal politique des Deux-Ponts* 1773, n°. 5. Depuis lors M. Mauduit a continué à faire des observations, qui auront vraisemblablement tous les caracteres nécessaires pour les rendre véritablement instructives.

(*f*) Pendant un violent orage, le 10 Août 1718, deux jeunes gens sourds & muets, recouvrerent tout-à-coup l'ouie (*Annal. Vrastilav.* Trent. 5. ann. 1718.) & on trouve dans les Mémoires de Stokholm, qu'une fille de sept ans, sourde & muette dès sa naissance, recouvra peu à-peu, par l'usage de l'électricité, l'ouie, & ensuite apprit à parler, tom. 14. Trnka, histor. Cophoseos.

tite tumeur ſur la nuque du cou ; qui, dès qu'il étoit réchauffé dans le lit, le faiſoit ſouffrir, & l'empêchoit de dormir, & qui le gênoit même dans le jour pour attacher ſon tour de col. Etant à Paris il alla par curioſité chez M. l'Abbé Nollet, avec M. Blondel, & reçut pluſieurs ſecouſſes électriques. Deux heures après il commença à couler de ſon nez une humeur claire, qui coula à fil, ſans interruption, pendant vingt quatre heures, & beaucoup moins abondamment les jours ſuivans. Il eſt incroyable quelle quantité d'humeur il rendit. La tumeur diſparut & n'eſt jamais revenue.

Les effets de l'électricité ſur la paralyſie n'ont ils pas du rapport à ceux de la colere ? Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'électricité a guéri la paralyſie chez quelques perſonnes, & l'a produite chez d'autres. Il en eſt de même de la colere.

Voilà ce que j'écrivois il y a dix-huit ans ; & comme je ne m'occupois alors que de la paralyſie, je n'enviſageai point les effets de l'électricité relativement aux autres maladies de nerfs ; mais ce que j'ai dit de ſes effets

généraux ſert également, & démontre qu'elle eſt encore moins utile dans les maladies convulſives. J'ai connu un homme fort délicat, & dont les nerfs étoient très-mobiles, qui éprouvoit une eſpece de convulſion générale, ſenſible pour les autres, quand on tiroit une étincelle électrique un peu forte à quelques pas de lui ; & l'on comprend que l'extrême ſenſibilité, la grande mobilité ne peuvent pas s'accommoder de l'électricité. Feu M. Linnæus avoit déjà averti qu'elle étoit inutile aux hyſtériques (*g*). Si elle doit opérer de bons effets, ce ſera dans les maladies qui dépendent d'une atonie dans les ſolides, & d'une viſcoſité lente des liquides. Il eſt certain que l'électricité ſtimule les ſolides, & augmente conſidérablement la liquidité ; les expériences les plus ſimples mettent cette derniere propriété ſous les yeux de tous les Phyſiciens : elle fait à cet égard le même effet que la chaleur, mais plus puiſſamment : elle doit, par là-même réuſſir dans les les cas où il y a un dérangement de

(*g*) Œuvres, tom. 1. pag. 192.

tranſpiration, ſans échauffement, & ſans ſéchereſſe ; dans les rhumatiſmes chroniques ; dans les maladies où il y aura quelqu'autre évacuation ſupprimée : en un mot, principalement dans les maladies, qui dépendent du relâchement de la fibre (*h*), & de la viſcoſité des humeurs. Et comme ces deux cauſes peuvent produire des maladies convulſives, elle pourra alors devenir très-utile ; elle rétablira les forces ; elle réparera la nutrition, elle ranimera les mouvemens utiles, elle fera diſparoître les faux ; ainſi elle guérira les paralyſies & les convulſions. Auſſi M. Turton, que j'ai déjà eu occaſion de citer, m'a aſſuré avoir vu M. Cullen guérir par ce moyen des paralyſies dans l'hôpital d'Edimbourg : & M. Haen des *chorea viti*, dans celui de Vienne : & un autre obſervateur a vu à Edimbourg une fille de dix-neuf ans, que la ſuppreſſion de ſes regles avoit rendue hiſtérique, entiérement guérie par l'électricité, qui les rappella (*i*) ; & ce re-

---

(*h*) *In morbis ex fibrâ laxa & viſcoſo ſpontaneo.*

(*i*) Smibert *de menſtruis retentis. Virgo* 19

tour eſt une ſuite de ce que j'ai dit plus haut, que c'étoit un de ſes effets, que de produire des hémorragies. Je vois auſſi deux belles cures de paralyſie par l'électricité dans le même hôpital ; mais ni l'un ni l'autre n'étoient la ſuite d'une apoplexie : elles paroiſſoient dépendre du froid. Dans l'une, preſque tous les ſens avoient ſouffert (*k*). On trouve dans différens ouvrages, dans preſque tous les journaux, dans les gazettes, dans les affiches mêmes, des obſervations ſur les effets de l'électricité. Les unes annoncent ſes miracles ; les autres ſon inutilité ; des troiſiemes ſes dangers. Il ſeroit très-inutile de les recueillir, parce que la plupart n'offrent point les

---

annos nata ex menſtruis diu & totis retentis cerebro hyſterica, caſſis omnibus aliis in noſodochio Edinenſis citò electricitate reſtituebatur : poſt tres menſes denuò ſupprimuntur ; unica vice applicatâ electricitate antequam cubicalo exire potuerit reſtituebantur.

(*k*) Carmichael, *de paralyſ.* Ed. 1764. *Ex electricitate vires augentur, partes atrophicæ venuſtatem recuperant ; venæ manifeſtius apparent, cuti color amiſſus redit, & in uno ægro cutem pilis viduatam illos recuperare vidi*, pag. 33. Ces grands effets ſont rares.

détails ſur leurs cauſes & ſur l'état du malade, qui ſeroient néceſſaire pour nous faire juger avec quelque confiance, quelles ſont les conditions phyſiques dans leſquelles elle a été utile ; & ce n'eſt point des obſervations nombreuſes, mais des obſervations bien faites, que l'on peut attendre la confirmation des principes que je viens d'établir. M. Sauvages, qui avoit obſervé attentivement cette partie, étoit venu, fondé ſur les expériences, à en faire plus de cas dans les maladies rhumatiſmales, que dans les maladies nerveuſes ; & il avoit très-bien vu qu'elle étoit un tonique, puiſqu'elle rendit ſous ſes yeux, en très-peu de temps, la ſanté, la force & la couleur à un Chirurgien, qui étoit depuis deux ans dans la Leucophlegmatie (*l*). M. Sigault-de-la-Fond avoit commencé à faire des expériences, qui paroiſſoient donner des eſpérances ; & s'il eût pu les ſuivre,

(*l*) *Epiſtolæ Hallero*, n°. 483. tom. 3. pag. 136. M. Sauvages, ajoute : *ſcio in dubium ea revocari à Pariſienſibus & Noletum ea experimenta falſitatis inſimulare : verùm hoc ſanctè affirmo & multiplicibus teſtimoniis, &c.*

ſon exactitude & ſon habileté à obſerver, leur auroient donné le plus grand degré de confiance, & auroient répandu beaucoup de jour ſur cette matiere.

Il me reſte à parler de deux ſecours trop négligés dans les maux de nerfs, mais qui, l'un & l'autre, ſont très-efficaces : le premier eſt la muſique, & le ſecond les frictions.

ARTICLE IV.

De la Muſique.

§. 148. M. Robinſon & M. Lorry ont bien ſenti, que la muſique devoit être regardée comme un remede des maux de nerfs, & ils en ont fait le ſujet d'un article de leurs ouvrages : mais cet article eſt ſi vuide de faits chez M. Robinſon, qu'il n'apprend preſque rien (*m*). M. Lorry a beaucoup mieux rempli le ſien, & l'a rendu très-intéreſſant (*n*). Je profiterai des obſervations qu'il a ajoutées à celles d'Al-

(*m*) Pag. 243. 345.
(*n*) Tom. 2. pag. 111.

brecht, & de celles de M. de Jaucourt (*o*), & j'y en joindrai d'autres, qui ne ſe trouvent ni dans l'un ni dans l'autre ouvrage, & quelques-unes qui me ſont propres.

§. 149. La muſique eſt vraiſemblablement le premier des arts agréables, parce qu'il avoit un modele parfait dans le chant des oiſeaux, que l'homme avoit le moyen d'imitation tout prêt, & qu'il eſt peut-être né chanteur. Par-là même ſes progrès dûrent ſans doute être rapides ; & dans ces premiers tems, où tout étoit nouveau pour lui, où il obſervoit tout avec intérêt & avec attention, où les ſyſtêmes, les opinions, les préjugés, n'empêchoient pas de bien voir, on ne dut pas tarder à remarquer tous les effets que la muſique opéroit : on dut les voir dans toute leur étendue. On s'apperçut bientôt de tout ſon pouvoir ſur l'économie animale ; & en voyant qu'elle agiſſoit ſenſiblement ſur la façon de penſer & ſur les paſſions ; on s'en ſervit pour les ré-

(*o*) *Encyclopéd. art. Muſiq.* tome 10, page 899.

gir ; & l'on jugea avec raiſon, que, puiſque les paſſions avoient de l'influence ſur le corps, la muſique en auroit auſſi ; & ſi l'on s'étonne de lire qu'on ordonna la muſique à Uliſſe, pour le guérir d'une plaie faite par la morſure d'un ſanglier, c'eſt qu'on ne fait pas attention, que rien ne nuit à la guériſon des plaies autant que les paſſions triſtes de l'ame, & chez un homme vif, affairé, ambitieux, être alité par un accident, eſt un vrai chagrin, qui donne de l'ennui, de l'humeur, de l'impatience, de l'inſomnie, & par-là retarde ſa guériſon ; la muſique guérit en ramenant le calme & la ſérénité. D'ailleurs la muſique même, ſans détruire la cauſe de la douleur, en ôte le ſentiment, prévient par-là l'irritation que la douleur produit, & contribue encore, par ce ſecond moyen, à la guériſon de la plaie. Enfin, comme il eſt certain qu'une ſituation agréable de l'ame augmente la tranſpiration, la muſique peut encore avoir été utile dans les plaies à ce dernier titre. On les voit tous les jours s'envenimer par la peine, & s'aigrir par la douleur. J'ai vu moi-même une femme aſſez

âgée, avoir un ulcere ſur la hanche, que rien n'avoit pu faire fermer pendant deux ans, qu'elle avoit eu de l'inquiétude ſur un fils qui étoit hors du pays, & dont elle n'avoit point de nouvelles, & qui ſe guérit aſſez promptement, quand ce fils deſiré fut revenu dans une ſituation agréable. C'eſt ſans doute comme un palliatif de la douleur, & en facilitant la tranſpiration, que la muſique a pu être utile dans quelques douleurs de ſciatique & de goutte, & qu'enſuite de ces premieres obſervations, elle a été recommandée dans ces maladies par des Médecins. Il y en a des exemples dans pluſieurs anciens Ecrivains. On voit dans un Hiſtorien, qu'Albert *Duc de Baviere*, fils de *Frédéric*, calma les douleurs cruelles de la goutte, par une muſique douce & ſoutenue; & C. Geſner cite l'obſervation d'un Italien ſouffrant de la ſciatique depuis un an, qu'une muſique danſante anima à la danſe, & qui, ayant danſé tous les jours pendant une ſemaine, ſe trouva parfaitement guéri (*p*).

(*p*) Rumler, *cent. obſerv*, 98. Albrecht. ib.

Dans le premier cas, on voit l'effet de la ſimple muſique : dans le ſecond, elle paroît n'avoir agi qu'au moyen de la danſe, & c'eſt l'expérience qui a fait du bien : mais quel eſt l'homme ſouffrant d'une ſciatique qui ſe mît à danſer, ſi la muſique ne l'animoit pas, & ne commençoit pas à ſoulager ſes douleurs. J'ai vu un exemple frappant de ſon action générale chez un jeune homme, qui, ayant eu la rougeole très-forte à Montpellier en 1746, dans l'été, n'avoit repris ni ſes forces ni ſon bien-être au bout de trois mois ; mais qui, ſans maladie, reſtoit dans un état de langueur ; il alla à la meſſe de l'ouverture des Etats ; il y avoit ce jour-là une muſique ſuperbe, qui lui fit un ſingulier plaiſir : il ſortit beaucoup plus à ſon aiſe & beaucoup plus fort ; & dès ce moment il ſe remit complétement. Ces effets paroiſſent ceux de la ſimple muſique danſante, dont un autre effet eſt celui de diminuer la fatigue. M. Lorry remarque très-bien, que l'exercice aidé du rithme, peut être continué beaucoup plus long-tems. Il cite l'exemple des jeunes perſonnes, que le plus petit exercice fatigue, & qui,

dans un bal, paſſent la nuit à danſer continuellement : & il ajoute, que M. *le Maréchal de* Saxe avoit remarqué, que ſi l'on bat la caiſſe en marche les troupes ſont beaucoup moins fatiguées. Les chaſſeurs éprouvent tous les jours, que la chaſſe, avec une meute qui donne beaucoup de voix, les fatigue infiniment moins que quand ils chaſſent en ſilence. Cependant le plus grand effet de la muſique ſont ſur les paſſions, & ſur les maladies véritablement nerveuſes ; & on a à juſte titre diviſé cette muſique en *incitative* & *calmante*. Ses effets moraux étoient déjà connus à la même époque que ſes effets phyſiques ; & dans le tems qu'on guériſſoit la plaie d'Uliſſe par la muſique, lui & Agammemnon avoient placé auprès de leurs épouſes, des muſiciens, Phœmius & Demodoce, qui étoient chargés d'entretenir leur chaſteté en leur jouant ſur le mode dorique (*q*). Si le ſuccès

(*q*) Les anciens avoient quatre principaux modes. Le *Dorien*, deſtiné aux chants graves & religieux : le *Phrygien*, qui portoit à la fureur : le *Lydien*, propre aux complaintes ; & *l'Eolien* ; qui inſpiroit l'amour & le plaiſir,

de Demodoce n'eſt pas à l'avantage de la muſique, le fait prouve au moins la confiance ; & cette confiance ne

---

Toute la doctrine de la muſique des anciens eſt très-obſcure, & en général on eſt très-porté à en juger aſſez défavorablement, & à révoquer en doute, ou à rabaiſſer conſidérablement ce qu'on rapporte de ſes effets. On ſe fonde principalement ſur ce qu'ils n'avoient point l'art des différentes parties ; ſur ce que leurs inſtrumens étoient moins parfaits, moins nombreux ; ſur ce qu'il ne s'eſt rien conſervé de leur muſique. Je ne ſuis point dans le cas de pouvoir dire, ſur cette queſtion, tout ce qu'il doit ſans doute y avoir à dire ; mais on me permettra quelques remarques, qui ſerviront à prouver que je n'ai pas cru rapporter des faits totalement fabuleux.

1°. Si l'on fait attention que la poéſie, la ſculpture, la peinture, la gravure & l'architecture, ont été portées par les anciens à un point auquel les modernes ne paroiſſent pas encore avoir atteint, on ſera plus diſpoſé à croire que la muſique, art du même genre, doit auſſi avoir été portée très-loin, & peut-être même plus loin, comme je l'ai déjà dit.

2°. Quoiqu'ils n'euſſent point l'art de faire harmonie avec des chants différents, & qu'ils ſe bornaſſent à faire jouer la même mélodie ſur un autre ton, il me ſemble que l'impreſſion que fait la muſique eſt due bien plus à la mélodie qu'à l'harmonie : & ſi cela eſt, comme il eſt certain que la compoſition fait perdre

pouvoit être fondée que ſur quelques obſervations, qui ſe reproduiroient peut-être ſi l'on étoit auſſi attentif à

---

un peu de l'effet du chant principal, n'eſt-il pas vraiſemblable que l'harmonie, qui conſiſtera dans la réunion du même chant, joué ſur différens tons, à l'octave, à la tierce, à la quinte, par exemple, les uns des autres, en étonnant moins, en flattant même moins, l'oreille conſervera mieux tout l'effet que doit produire le chant ſimple ? M. Rouſſeau, qui a fait plus que perſonne ſa muſique pour ſes paroles, & qui a voulu qu'elle eût le même eſprit, la même expreſſion, a compoſé pluſieurs ſymphonies dont toutes les parties ne ſont preſque que la même mélodie ſur différens tons : il a jugé peut-être que des mélodies différentes affoibliroient ou couvriroient cette expreſſion ; ſon opera eſt cependant un de ceux qu'on peut entendre le plus ſouvent.

Quant au nombre & à la perfection des inſtrumens des anciens, il eſt vrai que nous avons quelques inſtrumens qu'ils n'avoient pas, & qu'on en a perfectionné quelques-uns de ceux qu'ils avoient : mais les inſtrumens que nous avons de plus qu'eux, ſont-ils ceux qui ont le plus d'expreſſion ; & un peu plus d'étendue rend-elle un inſtrument plus propre à mouvoir les paſſions ? Il faut imiter leurs tons, & elles ne ſont jamais au chevalet.

S'il ne nous eſt rien parvenu de la muſique ancienne, cela prouve ſimplement ce que l'on

obſerver aujourd'hui, qu'on paroiſſoit l'être alors : & plus de huit cens ans après ces deux muſiciens, on croyoit

---

ſait déjà ; c'eſt que les beaux arts périrent dans les ſiecles de barbarie encore plus que les ſciences ; les couvens furent un aſyle pour celles-ci, & ils mépriſoient les beaux arts. D'ailleurs il a péri tant d'ouvrages de ſciences, tant de Poëtes ; il s'eſt conſervé ſi peu d'exemplaires des meilleurs, qu'il n'eſt pas ſurprenant que des ouvrages de muſique, infiniment plus rares, qui n'étoient liſibles que pour peu de gens, & vraiſemblablement, au bout de quelques années ; pour perſonne, aient totalement diſparu. Il y a peut-être de nos jours en Europe quatre à cinq mille exemplaires de quelques mauvaiſes tragédies, & trois ou quatre cent du Devin du village, ou du meilleur opera de M. Gretry. J'ajouterai encore, que ſi l'on ſe rappelle le goût exceſſif des Grecs pour tous les beaux-arts, ſi l'on fait attention à quel point ils avoient porté la fineſſe de la critique en ce genre, ſi l'on remarque qu'ils paroiſſoient ſinguliérement organiſés pour les cultiver, on comprendra qu'ils ont dû porter la muſique très-loin ; & ceux qui ont entendu opérer des effets étonnans avec un ſimple ſifflet, comprendront comment, ſans beaucoup d'inſtrumens, ou ſans des inſtrumens fort compoſés, on peut faire beaucoup de choſes en ce genre. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils avoient des regles ſûres pour adapter la muſique aux circonſtances, & nous ne les avons

encore à cette influence de la muſique ſur les mœurs ; puiſque Timothée fut jugé publiquement à Lacédémone, pour

---

pas. A travers l'obſcurité, qui regne encore ſur l'hiſtoire des flûtes droites & gauches, on voit cependant que la muſique qui s'exécutoit ſur l'une, avoit des caracteres abſolument différens de celles qui s'exécutoit ſur l'autre ; & le directeur d'un ſpectacle pouvoit ordonner de la muſique pour un événement ſacré, gai, triſte, & étoit ſûr d'être obéi. Aujourd'hui, il y a de la muſique pour toutes ces circonſtances ; mais les regles n'en exiſtent que pour le goût des compoſiteurs : ainſi, à cet égard, nous paroiſſons avoir perdu. Et en général on peut dire ce que j'ai déjà dit ; c'eſt que les nations chez leſquelles ont éclos tant de chefs-d'œuvres des beaux arts, modeles éternels de la poſtérité, ont dû naturellement porter la muſique à un grand point de perfection : & cette muſique a dû, à mérite égal, opérer de plus grands effets, j'en conviens, parce qu'ils avoient plus de réceptivité : ils la ſentoient mieux ; ils devoient en être plus affectés. Chez les nations les plus policées de l'Europe, la majeure partie des habitans eſt peu ſenſible aux plaiſirs des beaux-arts : les chefs-d'œuvres des Appelles, des Phidias, des Timothées ne ſont rien pour eux. Il n'y avoit peut-être pas un Athénien qui ne fût diſtinguer une couleur fauſſe & un faux ton ; & en général les pays chauds paroiſſent donner la plus grande perfection à nos organes pour

avoir fait à la guitare des changemens qui, en rendant ſes effets plus attendriſſans & plus voluptueux, pouvoient corrompre les mœurs : il fut obligé d'arracher en public les cordes qu'il avoit ajoutées, & il fut chaſſé de la ville (*r*).

Quand Achille s'emportoit, Chiron jouoit de la guitare pour l'appaiſer, & Clinias ſe ſervoit de cet inſtrument pour ſe calmer lui-même, quand il ſentoit

---

la muſique : le Languedoc eſt la province de France la plus féconde en Muſiciens ; on en trouve un plus grand nombre dans le Royaume de Naples que dans le reſte de l'Italie ; & un très-bon obſervateur a remarqué, que les negres avoient dans leurs danſes une préciſion que l'on ne trouve point chez les Européens. *Voyage à la Martinique*, par M. de Chanvalon, pag. 66.

(*r*) On rapporte un fait à-peu-près ſemblable de Soliman ſecond. François premier lui avoit fait préſent d'une bande de Muſiciens : il les reçut d'abord avec plaiſir & s'en amuſa beaucoup ; mais s'étant apperçu qu'ils faiſoient une trop forte impreſſion ſur le peuple, qui paroiſſoit prendre une paſſion pour cet art, craignant que les eſprits ne s'amolliſſent, il fit briſer les inſtrumens & renvoya les Muſiciens. *Prætorius de muſicâ vocali.* ALBR. pag. 78.

qu'il alloit s'irriter, ou pour ſe calmer, quand il s'étoit fâché. Le chancelier Th. Morus ſe ſervit de la muſique pour adoucir l'humeur de ſa femme.

Mais l'exemple le plus détaillé, le plus avéré, & preſque auſſi ancien que le ſiege de Troye, d'une maladie nerveuſe, guérie par la muſique, c'eſt celui de la mélancolie, tantôt triſte, tantôt violente, de Saül, ſi bien calmée par la harpe de David. Aſclépiade avoit regardé ce bel art comme le remede eſſentiel des phrénéſies, & de toutes les maladies de l'eſprit; & Aretée l'a recommandé contre une eſpece de mélancolie religieuſe.

Si la muſique pouvoit entretenir les vertus, calmer les paſſions, guérir les maux moraux & phyſiques, il n'eſt pas étonnant qu'elle pût auſſi animer trop les paſſions; & l'exemple le plus frappant que l'antiquité nous fourniſſe eſt celui d'Alexandre, que Timothée pouvoit jetter dans la fureur, & qui calmoit ſur le champ en changeant de mode. L'hiſtoire moderne fournit l'exemple d'Eric le bon, roi de Danemarck, qu'un muſicien jetta avec toute ſa Cour dans une profonde triſteſſe, enſuite dans la joie

joie la plus vive, & enfin dans une agitation si emportée, que le roi qui, prévenu de l'effet qu'attendoit le musicien, avoit fait ôter toutes les armes, enfonça une porte pour en avoir, & tua quatre personnes (*s*). Plus récemment encore, Goudimel, ce fameux musicien du seizieme siecle, jouant aux nôces du duc de Joyeuse, anima si fort un des assistans, qu'il vouloit absolument se battre avec quelqu'un : mais alors on commença à chanter un air dans le mode *sous-Phrygien* qui le rendit tranquille comme auparavant (*t*). Amurat IV, qui venoit de massacrer ses freres, fut si fort adouci par un habile jouer de psaltérium, l'un des condamnés, que non-seulement il en obtint la vie & celle de ses amis, mais qu'il arracha même des larmes à ce barbare empereur (*u*).

(*s*) Albrecht, pag. 95. Lilio Giruldi dit avoir vu quelque chose de semblable chez Léon X.

(*t*) Bayle, Art. *Goudimel*. M. Rousseau, qui rapporte ces faits, ajoute, en parlant du dernier : cela est dit avec autant de confiance que si Goudimel eût pu savoir exactement en quoi consistoient le mode Phrygien & le mode Hypophrygien.

(*u*) Haller, *Elem. phys.* tom. 5. pag. 304.

Sans examiner jusqu'à quel point ces hiſtoires, & pluſieurs autres qu'il eſt inutile de rapporter, ſont exactes, on peut remarquer que les hommes les plus éclairés & les plus ſages de l'antiquité ont donné beaucoup à la puiſſance de la muſique. Pythagore, Platon, Cicéron, Lucien, Plutarque, Pline, en faiſoient le plus grand cas, & lui attribuoient la plus grande influence ſur les mœurs; & Polybe attribue la férocité des Cynéthiens à ce qu'ils étoient les ſeuls peuples de l'*Arcadie* qui ne connuſſent pas la muſique (*x*).

Mais quoique tous ces faits prouvent les impreſſions de la muſique ſur l'homme (*y*), on en a de plus modernes &

(*x*) Albrecht, pag. 75.

(*y*) Elle agit auſſi ſur quelques animaux; on en voit tous les jours qu'elle paroît affecter, les uns agréablement, les autres déſagréablement. Il y a des chiens qui paroiſſent donner quelque attention à la muſique; d'autres ſouffrent & hurlent dans les concerts les plus agréables; & un ami de M. Mead vit un chien, qu'un ton qui lui étoit déſagréable, répété ſouvent, jeta dans une agitation, un mal aiſe & des convulſions qui ne ceſſerent que par la mort. Voy. *Encycl. art. Muſ.* tom. 10, pag. 904.

Vigneul Marville eut la curioſité d'obſerver

qui décident plus complétement ſon effet médicinal.

D'abord il eſt certain que l'on voit ſouvent, dans la partie méridionale du royaume de Naples, guérir une eſpéce d'hypocondrie particulière à ce pays-là, qui attaque ſur-tout dans les ſaiſons chaudes, & qui ſe reproduit quelquefois pluſieurs années de ſuite à la même époque. On a attribué très-long-temps cette maladie à la morſure de la tarantule; mais il eſt bien démontré aujourd'hui que la tarantule n'y a aucune part : un Suédois, M. Koeller, eſt le premier qui l'ait prouvé; & M. Serao l'a confirmé avec plus de détails (z); mais il ſuffit que le peuple ſoit frappé de cette opinion, & que les tarantules ſoient fréquentes dans ce pays, pour que, dès que quelqu'un eſt

---

l'effet de la muſique ſur différens animaux. Il paroît qu'il étoit bien foible ſur quelques-uns, & totalement nul ſur d'autres. *Mélanges d'hiſt. & de litterat.* tom. 2, page 82. Il rapporte dans le même endroit, que la plus belle muſique attriſtoit ſinguliérement Juſte Lipſe : mais j'ai dit ailleurs combien Juſte Lipſe étoit malade.

(z) Haller *Elem. phyſ.* liv. 15. L. 3. §. 14, tom. 5. pag. 305.

atteint de cette maladie, on le croie mordu par cet animal ; & ſi l'on ſe rappelle ce que j'ai dit plus haut de la force imitative dans les maux de nerfs on comprendra aiſément comment cette maladie peut prendre la même forme chez tous les individus. Ce qu'il y a auſſi de commun chez tous, c'eſt que la muſique les guérit ; un violon eſſaye pluſieurs airs danſans en leur préſence, juſqu'à ce qu'il en ait trouvé un qui faſſe impreſſion ; alors le malade s'anime peu-à peu, il ſe met à danſer, danſe quelquefois pendant pluſieurs heures de ſuite ; & cet exercice, répété plus ou moins ſouvent, ne manque jamais de le guérir, ſoit dans une premiere attaque, ſoit dans les ſuivantes ſi elles ſe répétent. C'eſt peut-être l'idée que cette maladie étoit l'effet de la morſure d'une tarantule, qui conduiſit à eſſayer la muſique, que Galien a déjà recommandée contre la morſure des viperes & des ſcorpions de la Pouille : & dans ce ſiecle, M. de Sault, ce ſage Médecin de Bourdeaux, l'a employée avec ſuccès dans la morſure des chiens enragés, dans laquelle il voyoit bien que les nerfs jouoient le plus grand

rôle (*a*). Un Médecin guérit une femme devenue folle par l'inconſtance de ſon amant, en introduiſant dans ſa chambre, ſans qu'elle les vît, des muſiciens, qui lui jouoient trois fois par jour des airs bien appropriés à ſon état. Un organiſte qui étoit dans un délire violent, fut calmé par un concert que quelques amis exécuterent chez lui (*b*), & M. Albrecht, que j'ai ſi ſouvent cité, guérit un homme extrémement hypocondre, & extrémement fatigué des remedes qui, dans un accès très-fort, lui demandoit inſtamment un remede prompt & efficace, en lui chan-

(*a*) M. de Sault recommandoit auſſi la muſique dans l'étyſie.

(*b*) Encyclop. ib. pag. 906. On lit dans le même endroit, que les Américains ſe ſervent de la muſique dans preſque toutes les maladies, pour diſſiper la crainte & ranimer le courage & les forces du malade. « J'ai oui dire à une » perſonne de qualité, qu'étant ſubitement frap- » pée d'une maladie violente, au lieu de recourir » aux Médecins, elle fit venir des violons, qui » lui donnerent ſi bonne aubade, que les viſ- » ceres étant émues, & les humeurs venant à » ſe fondre, elle recouvra en peu d'heures une » ſanté parfaite. Vigneul Marville, *Mélanges*, &c. tom. 1. pag. 196.

tant une chanſon, ſans doute très-plaiſante, qui l'égaya ſi fort, qu'il ſortit du lit en faiſant des éclats de rire, & il ſe trouva parfaitement guéri (c). Mais les faits les plus détaillés ſont ceux qui ſont conſignés dans les Mémoires de l'Académie des ſciences, & que je crois devoir rapporter en entier ; ce ſont les cas particuliers, & non pas les préceptes généraux qui décident à eſſayer ; & ceux-ci ſont bien propres à produire cet effet.

» Un Muſicien illuſtre, grand com-
» poſiteur, fut attaqué d'une fiévre,
» qui ayant toujours augmenté, devint
» continue avec des redoublemens.
» Enfin le ſeptieme jour il tomba dans
» un délire très-violent, & preſque
» ſans aucun intervalle, accompagné
» de cris, de larmes, de terreurs,
» & d'une inſomnie perpétuelle. Le
» troiſieme jour de ſon délire, un de
» ces inſtincts naturels, que l'on dit
» qui font chercher aux animaux ma-
» lades les herbes qui leur ſont pro-
» pres, lui fit demander à entendre
» un petit concert dans ſa chambre.

(c) §. 314.

» Son Médecin n'y conſentit qu'avec
» beaucoup de peine. On lui chanta
» les Cantates de M. Bernier. Dès
» les premiers accords qu'il entendit,
» ſon viſage prit un air ſerein ; ſes
» yeux furent tranquilles ; les convul-
» ſions ceſſerent abſolument ; il verſa
» des larmes de plaiſir, & eut alors
» pour la muſique une ſenſibilité qu'il
» n'avoit jamais eue, & qu'il n'a plus,
» étant guéri. Il fut ſans fiévre durant
» tout le concert ; & dès que l'on
» eut fini il retomba dans ſon premier
» état.

» On ne manqua pas de continuer
» l'uſage d'un remede dont le ſuccès
» avoit été ſi imprévu & ſi heureux :
» la fiévre & le délire étoient toujours
» ſuſpendus pendant les concerts, &
» la muſique étoit devenue ſi néceſ-
» ſaire au malade, que la nuit il fai-
» ſoit chanter, & même danſer une
» parente qui le veilloit quelquefois,
» & qui étant fort affligée, avoit bien
» de la peine à avoir pour lui ces
» ſortes de complaiſances. Une nuit
» entr'autres, qu'il n'avoit auprès de
» lui que ſa garde, qui ne ſavoit
» qu'un miſérable vaudeville, il fut

» obligé de s'en contenter, & en reſ-
» ſentit quelqu'effet. Enfin, dix jours
» de muſique le guérirent entiérement,
» ſans autres ſecours que celui d'une
» ſaignée du pied, qui fut la ſeconde
» qu'on lui fit, & qui fut ſuivie d'une
» grande évacuation. M. Dodart rap-
» porte cette hiſtoire, qu'il avoit bien
» vérifiée. Il ne prétendoit pas qu'elle
» pût ſervir d'exemple ni de regle;
» mais il eſt aſſez curieux de voir
» comment, dans un homme dont la
» muſique étoit, pour ainſi dire,
» devenue l'ame, par une longue &
» continuelle habitude des concerts,
» avoient rendu peu-à peu aux eſprits
» leur cours naturel. Il n'y a pas d'ap-
» parence qu'un Peintre pût être guéri
» de même par des tableaux; la pein-
» ture n'a pas le même pouvoir que
» la muſique ſur le mouvement des
» eſprits, & nul autre art ne la doit
» égaler ſur ce point (*d*). »

Le ſecond fait eſt peut-être encore plus frappant, parce que le malade étoit plus mal. « Un Maître à danſer

(*d*) *Hiſt. de l'Académ. Royale des Sciences*, 1707, pag. 8.

» d'*Alais*, s'étant pendant le carnaval
» de 1708, d'autant plus fatigué aux
» exercices de sa profession, qu'ils sont
» plus agréables, en tomba malade
» dès le commencement du carême.
» Il fut attaqué d'une fièvre violente,
» & le quatrieme ou cinquieme jour
» il tomba dans une léthargie dont il
» fut long temps à revenir. Il n'en re-
» vint que pour entrer dans un délire
» furieux & muet, où il faisoit des
» efforts continuels pour sauter hors
» de son lit; menaçoit de la tête &
» du visage ceux qui l'en empêchoient,
» & même tous ceux qui étoient pré-
» sens, & refusoit obstinément, &
» toujours sans parler, tous les re-
» medes qu'on lui présentoit. M. de
» Mandajor le vit en cet état: il lui
» tomba dans l'esprit que peut-être la
» musique pourroit remettre un peu
» cette imagination si déréglée, & il
» en fit la proposition au Médecin,
» qui ne désapprouva pas la pensée;
» mais il craignit avec justice le ridicule
» de l'exécution, qui auroit été encore
» infiniment plus grand, si le malade
» fût mort dans l'opération d'un pareil
» remede. Un ami du Maître à danser,

» que rien n'aſſujettiſſoit à tant de
» ménagemens, & qui ſavoit jouer du
» violon, prit celui du malade, lui
» en joua les airs qui lui étoient les
» plus familiers. On le crut plus fou
» que celui qu'on gardoit dans ſon lit,
» & on commençoit à le charger
» d'injures ; mais preſque auſſi-tôt le
» malade ſe leva ſur ſon ſéant, comme
» un homme agréablement ſurpris : ſes
» bras vouloient figurer les mouve-
» mens des airs ; mais parce qu'on les
» lui retenoit avec force, il ne pou-
» voit marquer que de la tête le plai-
» ſir qu'il reſſentoit. Peu à peu cepen-
» dant, ceux même qui lui tenoient
» les bras, éprouvant l'effet du vio-
» lon, ſe relacherent de la violence
» dont ils les tenoient, & céderent aux
» mouvemens qu'il vouloit ſe donner,
» à meſure qu'ils reconnurent qu'il
» n'étoit plus furieux. Enfin, au bout
» d'un quart-d'heure, le malade s'aſſou-
» pit profondément, & eut pendant ce
» ſommeil une criſe qui le tira d'af-
» faire (*e*). » M. de Sauvages a vu un jeune homme, qui, dans chaque re-

(*e*) Acad. des Sciences, 1708, pag. 172, art. 6.

doublement d'une fiévre intermittente, avoit un mal de tête de la plus grande violence, que le bruit d'une caiſſe de tambour, à côté de ſon lit, ſoulageoit ſinguliérement (*f*).

Enfin, plus récemment encore, M. Pomme a employé le violon avec ſuccès, pour calmer une jeune perſonne qui avoit des accès hyſtériques de la plus grande force (*g*); & je puis joindre ici deux faits, qui, s'ils ne prouvent pas l'utilité de la muſique comme remede, prouvent au moins ſon influence ſur les nerfs, & aſſurent par-là même, que, bien dirigée, elle peut leur être utile. Un jeune homme fut attaqué, ſans cauſe apparente, d'un premier accès d'épilepſie. Sur la fin de l'accès il entend de la muſique : huit ſemaines après il en entend de nouveau, & elle lui donna un ſecond accès. Dès-lors,

---

(*f*) Tome 2. pag. 231. *Tarantiſmus.*

(*g*) *Traité des Vapeurs*, tom. 1. pag. 16. *La puiſſante harmonie du violon acheva de rétablir les fonctions du cerveau, de l'œil, de l'oreille, &c.* Cette jeune perſonne étoit dans le cas dont j'ai parlé ailleurs. Pendant l'accès, ſes facultés étoient ſinguliérement augmentées, & elle faiſoit des vers charmans, &c.

ſi de huit en huit ſemaines il entend de la muſique, il eſt certainement artaqué. Dans l'entre-d'eux elle ne lui fait rien. (*h*). Le ſecond fait eſt tiré d'un mémoire à conſulter, que je reçus de Ham en Weſtphalie, il y a dix ans, pour un enfant de ſept ans, qui, depuis environ deux ans, ſans accident marqué, avoit ſi fort ſouffert dans ſa faculté de parler, qu'il ne pouvoit pas même prononcer une ſyllabe dans les plus grands efforrs, & qui, aimant beaucoup la muſique, paſſoit ſouvent des heures au clavecin. Dans certains temps il n'y avoit que certains tons qui lui fiſſent plaiſir ; mais on voyoit que tous les autres lui étoient ſi fâcheux, qu'ils lui donnoient des convulſions dans les muſcles du viſage, des yeux, de la mâchoire, & quelquefois même dans des muſcles plus éloignés.

Il me paroît que, de tous ces faits, on eſt fondé à conclure, que les impreſſions de la muſique ſur le genre nerveux ſont trop marquées, pour qu'on puiſſe douter qu'elle ne doive

---

(*h*) Kruger, *de lege naturæ*. §. 22, tiré de *Scharfchmidt*.

pas avoir une grande influence ſur la ſanté, & contribuer puiſſamment à opérer des guériſons, ſur-tout dans les maladies nerveuſes ; & il ſeroit à ſouhaiter qu'on l'employât plus ſouvent dans l'hypocondrie, & dans les différentes eſpeces de démence, on pourroit ſans doute s'en promettre d'infiniment meilleurs effets que des remedes déſagréables & fatigans que l'on emploie ſi opiniâtrement. Ce remede s'applique ſans violence, ſe répete auſſi ſouvent que l'on veut, ſe continue auſſi long-tems qu'il paroît être néceſſaire, & ne peut jamais avoir aucun inconvénient. Il eſt ſi facheux pour les Médecins, de ne pouvoir point très-ſouvent épargner aux malades des remedes dégoutans & fatigans, qu'il devra leur être bien doux d'en employer quelquefois d'agréables ; & celui-ci auroit l'avantage de ſuſpendre au moins le ſentiment du mal, lorſqu'il ne pourroit pas en diſſiper la cauſe. M. Berdolt le fils, Médecin de Monbelliard, qui, au vrai génie obſervateur, joint des connoiſſances très-étendues, & des obſervations très-nombreuſes & très-bien vues, m'a dit avoir remarqué

de très-bons effets de la muſique dans cette triſteſſe, accompagnée d'une eſpece de petite fiévre nerveuſe, que quelques enfans éprouvent dans le tems du deſſéchement de la petite vérole, & qu'il attribue à l'impreſſion du miaſme ſur le genre nerveux.

Des Frictions.

§. 149. Un autre remede, moins agréable ſans doute que la muſique, mais qui ne donne non plus aucun dégoût au malade, qui ne fatigue point ſon eſtomac, qui n'uſe point ſes forces, qui n'exige aucune dépenſe, & qui eſt d'une très-grande efficace, ce ſont les frictions, qui ſont encore un de ces remedes dont les anciens faiſoient bien plus d'uſage, & tiroient bien plus de parti que nous, & ſur leſquelles on n'a rien dit d'eſſentiel, que ce qu'en avoit déjà dit Celſe. Tombées preſqu'entiérement en déſuétude comme remede, peu de Médecins les conſeilloient; mais quelques charlatans les employoient comme une panacée. P. Borelli en cite un en France, & Willis un autre en Angleterre, qui s'en ſervoient

avec ſuccès dans pluſieurs cas. C'eſt aux Médecins Anglois du ſiecle dernier, que l'on a l'obligation de les avoir rappellées, à-peu-près en même-temps que les bains froids (*i*).

Je ne dois point m'occuper ici de tous les bons effets des frictions dans différentes maladies : je me bornerai à indiquer leurs effets généraux, & je ne les enviſagerai en détail que ralativement aux maux de nerfs. Hippocrates avoit déjà apprécié les effets des frictions. Elles peuvent réſoudre, dit-il, contracter, incarner, diminuer, ſuivant leur degré de force (*k*) ; & Ariſtote vouloit qu'on s'en ſervît pour rendre le corps perſpi-

---

(*i*) Fuller eſt, ſi je ne me trompe, le premier qui en ait fait le ſujet d'un chapitre particulier, (*of chaſing, Medicin. gymnaſtica*, 8°. Lond. 1704. pag. 210.) M. Linch en a auſſi fait un article à part : *Guide to health*, part. 3. chap. 5. 8°. Lond. 1754. Mais l'auteur qui en a traité le plus en détail, c'eſt M. Adolph, profeſſeur à Leipſich, dans une très-bonne diſſertarion qui ſe trouve dans le recueil de toutes celles dont il eſt l'auteur, & qui ſont toutes bonnes. Adolph, diſſert. phyſ. med. 4°. Lipſ. 1747. pag. 429.

(*k*) *De Med. offic.* liv. 2. Chart. tom. 11. Dans un autre endroit, *de articulis*, il les emploie pour redonner de la force aux parties affoiblies.

rable. Aſclépiades en faiſoit un grand uſage : mais Celſe n'a pas craint de dire, qu'il n'avoit cependant rien fait dont le fond de la doctrine ne ſe trouvât dans Hippocrates. Comme Aſclépiades n'a rien écrit, Celſe eſt le premier qui ait détaillé leurs effets avec la plus grande juſteſſe (*l*) : mais on peut dire de lui ce qu'il diſoit d'Aſclépiades ; & cela eſt encore vrai de Galien, qui a parlé des effets des frictions dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages (*m*), & qui paroiſſoit en faire grand cas. Et en effet, on ne peut rien ajouter aux principes généraux d'Hippocrates ; mais on peut les enviſager ſous des points de vue un peu différens. 1°. Les frictions peuvent être conſidérées comme n'agiſſant que ſur la peau, & leurs effets ſont les mêmes où qu'on les applique. 2°. On peut les enviſager en tant qu'elles agiſſent ſur les viſceres du bas-ventre. 3°. On doit apprécier leurs effets ſur la tranſpiration, indépendamment de leur action générale ſur la peau. 4°. Il faut examiner leur

(*l*) *De medicin.* liv. 2. chap. 74.

(*m*) *De ſanitate tuend.* liv. 5, chap. 3. *De med. medend.* liv. 4, ch. 16. liv. 6. ch. 7. &c.

efficace relativement à la force ou à la foibleſſe de la fibre, & à l'augmentation ou la diminution de la nutrition. 5°. Leurs effets ſur le genre nerveux méritent une attention particuliere. 6°. Leurs effets, quand elles ſont jointes à quelques applications, doivent auſſi être enviſagés ſéparement. Je détaillerai ces effets les uns après les autres.

1°. Il n'y a perſonne qui n'ait frotté ſes mains pour les réchauffer ; & ce fait commun, bien examiné, ſuffiroit pour apprécier tout ce que l'on peut attendre des frictions. On voit encore à l'œil leur effet dans les ſaignées. Si le ſang coule mal, on frotte le bras, & le jet reparoît : il eſt donc certain que les frictions accélerent le mouvement du ſang ; d'abord dans les veines qui ſont plus ſuperficielles, enſuite dans les arteres ſi on les faits plus fortes, ou ſi on les prolonge ; & cette friction peut être portée au point d'enflammer la peau, de précipiter la circulation, & de donner une fievre ardente. L'effet de la friction eſt donc de mettre en mouvement les humeurs croupiſſantes & épanchées. On s'en ſert ſouvent pour diſſiper des tumeurs, pour les atténuer,

pour déſobſtruer les vaiſſeaux, pour détruire les effets qui étoient une ſuite de cette obſtruction ; pour ranimer l'action des vaiſſeaux, & pour rétablir la circulation dans ceux où elle eſt trop languiſſante ; & ces effets ne ſe bornent point à la partie ſur laquelle elle agit ; mais ils influent ſur toute la machine : auſſi Celſe & depuis lui Zecchius ſe ſont ſervis des frictions ſur les bras, les cuiſſes, les jambes, pour ranimer l'action de l'eſtomac.

2°. Ces mêmes effets, qu'elle produit ſur les tégumens & ſur les muſcles extérieurs, elle les produit ſur toutes les parties auxquelles ſon action peut s'étendre ; & comme les viſceres du bas-ventre ne ſont couverts que par des parties molles, il eſt certain que les frictions opérent ſur eux d'une façon très-ſenſible, en diſſipant les engorgemens, en atténuant les humeurs croupiſſantes, en les faiſant couler, en ranimant l'action de l'eſtomac, des inteſtins & de tous les viſceres ; en déplaçant les vents : auſſi il n'y a point de remede qui opére auſſi utilement que la friction dans toutes les maladies chroniques du bas-ventre, qui dépendent de man-

que d'action, d'épaiſſiſſement, d'engorgement.

De ces deux premiers effets ſur les parties extérieures & ſur les viſceres du bas-ventre, on peut déduire tous les ſuivans.

3°. Elle augmente ſinguliérement la tranſpiration, & eſt ſans doute le plus efficace de tous les diaphorétiques. Ainſi on comprend combien elle doit être utile dans un grand nombre de maladies, & en ſe rappellant que j'ai prouvé plus haut, qu'un grand nombre de maux de nerfs dépendoient d'une tranſpiration mal faite, & qui laiſſoit les humeurs âcres, & que, quand les nerfs ſont très-affectés, par quelque cauſe qu'ils le ſoient, la tranſpiration ſe fait mal; on jugera combien les frictions ſont utiles dans les maladies nerveuſes. Les vapeurs, l'hypocondrie ont ſouvent cédé au régime & aux frictions; & ces deux ſecours réunis ont une efficace dont on n'a pas tiré aſſez de parti. Une réflexion fort ſimple ſuffira pour mieux apprécier tout ce qu'on doit en attendre; c'eſt qu'elles produiſent les mêmes effets que l'exercice: elles peuvent en tenir lieu, produire une grande partie

de ſes bons effets, & réparer les maux qu'occaſionne l'inaction.

4°. Les frictions rappellent la nutrition, ou en contribuant à rétablir les digeſtions par leur action ſur les viſceres du bas-ventre, ou en facilitant l'application des parties nutritives dans les parties particulieres : on le voit tous les jours dans l'atrophie, dont je parlerai ailleurs. Elles fortifient auſſi les fibres en augmentant la nutrition : mais ſi une partie eſt trop nourrie, ſi on prend en général trop d'embonpoint, parce que les fibres ſont lâches, les humeurs viſqueuſes & abondantes, la tranſpiration inſuffiſante, on comprend que les mêmes frictions dont on s'étoit ſervi pour aider la nutrition, remédieront à l'embonpoint. Ainſi, ſuivant les circonſtances dans leſquelles on les emploie, elles produiſent tous les effets qu'Hippocrates leur a aſſignés ; & ces effets ſont encore extrémement variés, ſuivant les parties ſur leſquelles on les applique, & ſuivant le degré de force qu'on leur donne ; mais ces détails ſeroient déplacés ici. Je dois ſeulement faire remarquer, que c'eſt en fortifiant les fibres que les frictions ſont ſi utiles

dans le rachitis, & c'eſt en briſant la viſcoſité des humeurs, & en facilitant la tranſpiration qu'elles font du bien dans le rhumatiſme chronique.

5°. Mais l'action des frictions eſt plus particuliérement marquée ſur les nerfs, que ſur aucune autre partie. Et d'abord on voit aiſément, que, puiſqu'elle influe ſur toute la machine, elle doit influer ſur les nerfs : mais indépendamment de cette action générale, elle agit ſur les nerfs de deux façons, toutes les deux très-efficaces dans un très-grand nombre de maux de nerfs. Les frictions ſur la peau, lors même qu'elles ſont très-légeres, & n'ont qu'une foible action ſur les vaiſſeaux, en ont une très-ſenſible ſur tout le genre nerveux, par une ſuite de ce conſenſus de la peau, dont j'ai parlé ailleurs. C'eſt par ce moyen que les frictions du nerf frontal, au-deſſus du nerf ſourcilier, rendirent la vue à la malade de Valſalva, & que ces mêmes frictions, ou ſeches ou animées, font ſouvent du bien dans pluſieurs dérangemens de la vue. C'eſt par ce même principe qu'elles calment les douleurs : c'eſt en diſſipant cette inquiétude nerveuſe, qui empêche le

ſommeil & entretient les inſomnies ; qu'elles calment , qu'elles endorment, & peuvent vaincre les plus grandes agitations. Aſclépiades s'en ſervoit ſouvent pour appaiſer les maniaques, & Alphonſe de Sancta-Cruce , les employa avec ſuccès dans le même cas. J'ai vu des coliques nerveuſes très-fortes ne céder qu'à des frictions très-douces, mais très-long-temps continuées , des jambes & des pieds. Dans tous ces cas l'effet ſe porte des extrémités des nerfs à leurs troncs. La ſeconde façon dont les frictions ſont utiles dans les maux de nerfs, c'eſt quand on les applique ſur les troncs, pour opérer ſur les extrémités.

Dans les migraines on frotte le tronc du nerf frontal à ſa ſortie , & on ſoulage la douleur. Dans les douleurs de dents , on frotte le tronc du nerf de la ſeptieme paire , qui va former la patte d'oie , & quelquefois on adoucit ſinguliérement la ſouffrance. En frottant l'épine du dos , d'où il part tant de nerfs, on rémedie aux crampes des bras , à leur engourdiſſement , à leur paralyſie , à l'oppreſſion qui tient aux ſpaſmes des muſcles de la poitrine ; aux palpitations & aux défaillances nerveuſes ; au gon-

flement & aux douleurs de l'eſtomac & des inteſtins ; à pluſieurs déſordres de l'uterus ; aux mêmes accidens dans les extrémités inférieures que dans les ſupérieures.

Dans ces gonflemens hyſtériques de l'eſtomac & des inteſtins, qui donnent tant de mal-aiſes, & qui intéreſſent quelquefois toute la machine, en frottant un peu l'épine du dos, on fait très-promptement paſſer les malades du plus grand mal-aiſe au plus grand bien-être. On appaiſe même par ce moyen les ſpaſmes cruels de la maladie noire. J'ai vu à différentes repriſes, chez un malade qui avoit l'une des maladies convulſives les plus violentes & les plus rares, que la friction des nerfs, à leur origine, faiſoit ceſſer les convulſions dans les muſcles auxquels ils ſe diſtribuoient ; & dans quatre accès je faiſois finir la convulſion à volonté, en frottant l'épine du dos à la hauteur où je rapportois les origines des nerfs. Cela étoit ſi marqué, que, dans le premier accès, l'étonnement du malade fut tel qu'il arrêta les convulſions pendant un quart-d'heure : je ſoulageois même ſenſiblement les convulſions du viſage, de la langue,

des mâchoires, en frottant le haut de la nuque, le derriere & le deſſous des oreilles, le bas des tempes : en un mot, il eſt certain qu'en frottant les nerfs à leur origine, on fait ſouvent ceſſer les déſordres qu'ils occaſionnent dans les parties auxquelles ils ſe diſtribuent (*n*).

6°. Je n'ai parlé juſqu'à préſent que des frictions qui ſe font avec une flanelle : ce ſont celles qui ſont les plus ordinaires, & celles qui ſe font avec une autre étoffe, une broſſe, un linge un peu groſſier, n'en différent preſque point. Mais ſi l'on fait les frictions avec des émollients, des ſpiritueux, des toniques, on comprend alors qu'à une partie des effets des frictions on joint ceux des drogues que l'on emploie ; & il eſt aiſé de juger en même-tems, quel eſt le degré de la force de la friction le plus analogue à l'effet de la drogue que l'on emploie : mais tous ces détails n'appar-

(*n*) Quoiqu'on ſoit fort éloigné de frotter immédiatement les origines des nerfs de la moëlle épinaire, cependant en liſant ce que j'ai dit de toutes les origines de ces nerfs & de leur diſtribution, il eſt aiſé de comprendre l'effet des frictions.

tiennent

tiennent point à cet ouvrage. Je finirai par quelques remarques générales, qu'il eſt inutile d'avoir préſentes quand on ordonne des frictions.

1°. On ne doit point les employer quand il y a pléthore : elles animent trop le ſang, & pourroient être nuiſibles.

2°. On ne doit pas les employer ſur l'eſtomac & le ventre, quand il y a un amas dans les premieres voies, de la chaleur, de la putridité, ou quand la veſſie eſt pleine.

3°. Les frictions habituelles réuſſiſſent toujours mieux le matin à jeun ; c'eſt le moment où les vaiſſeaux ſont le plus déſemplis, & la vîteſſe du pouls la moins grande. Pour frotter les viſceres du bas-ventre, il faut ſe coucher ſur le dos, & avoir les genoux un peu ſoulevés, afin que par là les muſcles du bas-ventre ſoient abſolument détendus, ſans quoi la friction ne feroit pas autant d'effet.

4°. Les frictions ſont plus utiles aux perſonnes foibles, lâches, à celles qui vivent d'alimens viſqueux qu'à celles qui ſont fortes, fermes, qui ont un régime plus léger & plus digeſtible ; les fem-

mes, les enfans foibles, les vieillards cacochimes ſont ceux qui en ont le plus beſoin. Elles ſont plus néceſſaires quand on vit dans l'inaction que quand on fait de l'exercice : l'automne, l'hiver, le printems, les tems pluvieux, nébuleux, les rendent plus néceſſaires que l'été, ou les ſaiſons chaudes & ſéches. Elles ſont plus néceſſaires dans les pays froids & humides, que dans ceux qui ſont ſecs. Dans les lieux marécageux & mal ſains, les frictions peuvent prévenir les effets de l'inſalubrité de l'air.

ARTICLE V.

Des ſecours que l'on doit employer dans les Métaſtaſes.

§. 150. Si l'on ſe rappelle ce que j'ai dit plus haut des métaſtaſes, on jugera que quand elles ſont utiles, elles ne demandent de la part du Médecin d'autre ſoin qu'une très-grande attention à ne rien faire qui puiſſe les contrarier ; mais quand elles ſont fâcheuſes, la premiere attention doit être de chercher quelle eſt leur cauſe : & comme dans les maux de nerfs on trouvera preſque

toujours que c'eſt ou paſſion, ou ſpaſme, ou foibleſſe ; mais ſur-tout ſpaſme dans la partie d'où ſe fait la métaſtaſe, on jugera aiſément que c'eſt à faire ceſſer les ſpaſmes que l'on doit s'attacher ; & l'on comprendra en même-tems combien on a fait de mal, & combien on en fait encore tous les jours, en recourant ſans indication réfléchie à la ſaignée, aux émétiques, aux purgatifs, aux véſicatoires. Quand il n'y a point de pléthore, la ſaignée augmente le ſpaſme ; les émétiques, les purgatifs le procurent, quand il ne dépend pas d'embarras qu'ils puiſſent emporter ; les volatiles l'augmentent quand il ne dépend pas d'atonie & d'appauvriſſement ; & l'on a vu que les véſicatoires produiſoient très-ſouvent le même effet. La grande indication dans les métaſtaſes dangereuſes, quand elles donnent le tems de faire des remedes, c'eſt donc de faire ceſſer les ſpaſmes en général ; de les diminuer, ſur-tout dans la partie que l'humeur abandonne ; de ſoutenir les forces ſi elles paroiſſent en avoir beſoin, & ſur-tout celles de l'organe menacé ; mais par les cordiaux les plus doux, par les nourriſſants les plus digeſ-

tibles & par l'exercice plutôt que par aucun remede trop violent. L'opium, en agiſſant comme un anti-ſpaſmodique général, & en déterminant, comme cordial & comme ſudorifique, les humeurs des organes intérieurs à la peau, a produit les plus grands effets. L'opium ſeul ſoulageoit la perſonne dont j'ai parlé ailleurs, & qui éprouvoit des alternatives de toux & de dyſurie. Quand la toux étoit extrême, je lui donnois un peu d'opium : elle diminuoit conſidérablement par une ſueur abondante, & la maladie avoit du relâche pendant vingt-quatre heures.

ARTICLE VI.

Des préſervatifs des maux de Nerfs.

§. 151. On pourroit réduire à une ſeule regle tout cet article, en diſant : pour prévenir les maux de nerfs il faut éviter leurs cauſes ; & c'eſt bien, en effet le ſeul moyen sûr : c'eſt celui que l'on doit employer toutes les fois qu'il dépend de nous ; & ſi on ne le fait pas, c'eſt que, trop ſouvent, la paſſion égare & ne laiſſe pas appercevoir le danger.

Mais comme ſouvent l'on peut naître avec cette diſpoſition ; que l'éducation mal entendue peut l'amener ; que différentes paſſions peuvent la faire éclore ; que nous ne pouvons pas toujours nous ſouſtraire à ces cauſes ; que d'autres fois, elles viennent des moyens de guériſon que l'on emploie contre d'autres maux, je crois devoir placer quelques remarques ſur ces différentes circonſtances.

Quand un enfant né de pere ou de mere, dont les nerfs ſont depuis longtems très-dérangés, on peut craindre, ſur tout ſi ce vice ſe trouve déjà dans la génération antérieure ; on peut craindre, dis-je, que l'enfant ne s'en reſſente ; & cette crainte eſt fort augmentée s'il a la peau très-fine, les chairs molles, le genre nerveux fort ſenſible : ce qu'on connoît par la légéreté de ſon ſommeil, ſa facilité à reſſauter, de fréquens mouvemens dans les muſcles du viſage, de fréquens changemens dans les ſelles. Dans ces cas-là j'ai conſeillé, contre mon uſage, de les laiſſer tetter longtems ; de les baigner à froid, plus que l'on ne fait ordinairement, & après les avoir ſevrés de les laiſſer encore très-

long-tems au lait de vache, & aux végétaux farineux pour toute nourriture.

Quand les erreurs de la premiere éducation ont nui au genre nerveux, j'oſe aſſurer d'après les faits, que depuis douze ans juſqu'à vingt, on peut eſpérer de pouvoir le corriger conſidérablement, & ici l'indication ſe tire en grande partie de la cauſe : ainſi une des grandes difficultés conſiſte à découvrir cette cauſe. J'ai vu les plus grands effets du lait d'âneſſe, chez une fille d'onze ans, qu'un abus ſingulier du café, dès l'âge de ſix, avoit jettée dans une telle ſenſibilité, que preſque toutes les ſenſations étant pénibles pour elle, elle étoit preſque toujours dans la triſteſſe, & ſouvent dans le déſeſpoir ; & une demoiſelle de quinze ans, à qui on avoit conſeillé le vin d'Eſpagne à neuf ans, pour des maux d'eſtomac, & qui, en ayant contracté le goût, en avoit fait abus, ce qui lui avoit donné des vertiges, des tremblemens, des coliques nerveuſes, de fréquentes jauniſſes, fut parfaitement guérie par les bains tiédes, le petit-lait, & enſuite un aſſez long uſage des eaux de Spa, coupées avec

du lait, qu'on lui avoit conseillé avant moi, mais pures, & dont les premiers essais lui avoient occasionné des accidens effrayans, parce que c'étoit trop tôt pour donner des toniques.

Le bain froid, l'exercice & la sobriété remédient aux suites d'une éducation trop molle, dans des appartemens trop chauds; & en général le bain froid, l'exercice, des alimens très-doux, & une boisson purement aqueuse, sont les moyens qui conviennent le plus généralement dans tous les cas de cette espece.

L'usage, encore subsistant dans quelques endroits, de nourrir les enfans jusqu'à deux ans & demi ou trois ans, diminue certainement très-souvent l'énergie des facultés. J'en ai vu des exemples sans avoir été appellé à donner des conseils, parce qu'on en demande peu pour cette maladie; mais je conseillerois hardiment les bouillons avec les anti-scorbutiques, tels que le cresson, le becabunga, le cerfeuil, les ecrevisses, & même ceux de vipere, qui, dangereux dans plusieurs cas de paralysie & de convulsions, quand la cause premiere en est dans la pléthore, sont

un remede excellent dans les cas où il y a un manque d'action, un engourdiſſement dans tous les fibres. On ſent que ce ſeroit un de ces cas où l'électricité ſeroit utile.

A l'époque de la puberté, époque où les jeunes perſonnes tombent ſouvent dans des maux de nerfs, on les prévient par l'exercice, la ſobriété, & une grande attention au choix des alimens, parce qu'alors l'eſtomac étant aſſez généralement foible & irritable, les plus petites erreurs occaſionnent des maux conſidérables, & l'exercice prévient les engorgemens.

Peu de remedes dans les groſſeſſes; le ſoin de ne point ſe livrer aux fantaiſies, qui ne ſont jamais preſſantes quand on ne les écoute pas; l'attention dans la couche d'être fort tranquille, de ne point s'affoiblir par une diete trop ſévére, & de ne point s'épuiſer par des appartemens trop chauds, qui ôtent le ſommeil & l'appétit, & entretiennent dans des ſueurs perpétuelles & exceſſives, ſont les moyens de n'être point attaquées de maux de nerfs en relevant de couche.

J'ai déjà parlé ailleurs, des ſecours

que l'on devoit employer après les violentes passions, pour prévenir leurs mauvais effets.

Quand on est exposé inévitablement à l'action de quelque cause maladive, qui agit sur nous, on doit examiner quels effets elle produit, & employer des moyens contraires. Ces causes ne peuvent guere être que l'air, l'eau, ou les alimens; & les maladies de nerfs ne sont pas celles qui résultent le plus souvent de ces causes : cependant elles en sont quelquefois la suite. J'ai cité plus haut une femme, qui étoit sans force dans le lieu où elle habitoit ordinairement, & qui devenoit très-leste dans un air plus vif. On sent que, dans ce cas, il faut employer les alimens, les remedes & les boissons les plus propres à corriger les effets de ces airs lourds & épais (*o*). Peut-être que les bains froids auroient prévenu les convulsions qu'éprouvoit toujours, dans la

(*o*) Il faut nécessairement qu'il y ait une proportion entre la digestibilité des alimens & l'action de l'air : le montagnard ne digère plus dans la plaine les alimens ténaces, visqueux, laiteux, dont il se nourrissoit habituellement & avec succès sur ses hauteurs.

baſſe Allemagne, la malade dont parle M. Lorry ; & pluſieurs officiers ſe ſont préſervés de fiévres d'accès, dans des garniſons ſaines, en prenant, par mon conſeil, beaucoup plus d'exercice que par-tout ailleurs.

J'ai déjà dit, quelles attentions il falloit apporter quand on étoit obligé d'employer, pour quelque maladie, des remedes dont l'uſage peut nuire au genre nerveux ; ainſi je finirai cet article, qui eſt le dernier de la pratique générale, pour paſſer à l'hiſtoire & au traitement des maladies particulieres.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
ET DES ARTICLES
Du Tome quatrieme.

CHAP. X. ART. I. *Des Sympathies*, Pag. 5
ART. II. *Des ſympathies du Cerveau, & des autres parties de la tête.* 20
Des yeux. 39
Des oreilles. 49
Le nez. 57
Les levres. 63
Les nerfs du viſage en général. 64
Du Pharynx & du Larynx. 65
ART. III. *Des ſympathies de la poitrine, Le poumon.* 67
ART. IV. *Sympathies du bas-ventre, de l'eſtomac & des inteſtins.* 70
Du méſentere. 97
Du foie. 98
Des reins, des uretères & de la veſſie. 101
De l'uterus, & des parties génitales. 107
ART. V. *Du conſenſus, & de la peau.* 115
TABLE *des principales anaſtomoſes, &c.* 137
CHAP. XI. *Des métaſtaſes nerveuſes, de la coction, & des criſes dans les nerfs.* 148
CHAP. XII. *Des caracteres des maux de nerfs, du pronoſtic & du traitement général.* 178
Du pronoſtic des maux de nerfs en général. 199

CHAP. XIII. *Du traitement des nerfs en général.* 214
ART. I. *Traitement des maladies propres des nerfs.* ibid.
ART. II. *Traitement des causes prédisposantes.* 231
Du traitement des passions. 261
ART. III. *Examen de quelq. remedes généraux.* 270
De la saignée. 271
Des évacuans. 278
Des toniques. 283
Les martiaux. 292
Les volatiles & les autres irritans. 296
Des calmans. 302
Des acides. 307
Des gommes. 308
Des adouciſſans. 310
Des fleurs d'Arnica, de Cardamine & de Zinc. 315
Des fleurs d'Arnica. ibid.
Des fleurs de Cardamine. 319
Des fleurs de Zinc. 322
Des laits. 324
Du petit-lait. 338
Des bains. 341
Des eaux thermales. 369
Des eaux minérales froides. 376
De l'aimant & de l'électricité. 380
ART. IV. *De la muſique.* 397
Des frictions. 422
ART. V. *Des ſecours que l'on doit employer dans les métaſtaſes.* 434
ART. VI. *Des préſervatifs des maux de nerfs.* 436

Fin de la Table du quatrieme & dernier Vol.